

VITA SECUNDA

(NB. Dans le « Totum », pages 319 à 512)

LE MÉMORIAL DES ACTES ET DES VERTUS DE SAINT FRANÇOIS

PROLOGUE

Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Amen.

AU MINISTRE DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

1. La sainte assemblée du Chapitre Général, et vous-même¹, Révérendissime Père, assistés des lumières de Dieu, avez voulu charger notre incompetence d'écrire les actions et les paroles de notre glorieux Père François, en guise de réconfort pour nos contemporains et de mémorial pour la postérité ; sa compagnie journalière, une familiarité réciproque nous ont, en effet, procuré de lui une connaissance privilégiée².

Avec soumission et piété, nous voulons obéir promptement à vos ordres saints qu'il n'est jamais permis d'enfreindre. Mais une longue réflexion nous a montré la faiblesse de nos moyens et nous avons bien peur que, pour n'être pas traité comme il se doit, un sujet si important ne vienne, par notre faute, à heurter d'autres frères ; nous craignons de rendre insipide par une présentation maladroite ce que nous devrions relever d'un goût si exquis : on nous reprocherait alors d'avoir agi par présomption, non par obéissance. Si le fruit de tout notre travail ne devait être soumis, bienheureux Père, qu'à votre jugement bienveillant, et s'il n'était pas destiné à la publication, de quel gré recevriions-nous la lumière de vos corrections ou le plaisir de votre approbation ! Mais qui serait capable, dans une telle profusion d'actes et de paroles, de tout peser avec suffisamment de précision et d'exactitude pour réaliser sur chaque point l'unanimité de ses lecteurs ?

Nous nous sommes donc fixé ce but, purement et simplement : le profit de tous et de chacun, et nous exhortons nos lecteurs à la bienveillance dans leurs interprétations, à l'indulgence pour la simplicité des narrateurs, quitte à y remédier eux-mêmes : ainsi restera sauf l'honneur de celui dont il va être question. Dans notre mémoire, les années écoulées ont apporté un peu de confusion, comme il arrive chez les gens peu cultivés ; nous avons peine à retrouver l'acuité de certaines paroles, la profondeur de certains actes que même un esprit vif et expert aurait pu difficilement saisir sur le fait. Que tous veuillent accorder pour excuse à nos insuffisances l'autorité de celui qui, à plusieurs reprises, nous a ordonné d'écrire.

2. Cet ouvrage contient d'abord quelques-uns des faits merveilleux qui accompagnèrent la conversion de saint François et que l'on ne trouve pas dans ses légendes antérieures à celle-ci parce qu'ils n'étaient point parvenus à la connaissance de l'auteur. Nous avons ensuite tenté d'exposer et de mettre au clair ce qu'il a voulu pour lui et pour les siens, son idéal saint, agréable

¹ Le Chapitre Général de Gênes, en 1244 ; et le Ministre Général frère Crescent de Jési.

² Celano entré dans l'ordre en 1215 et parti pour l'Allemagne en 1221, a pu connaître saint François durant six ans. Bien plus qu'en son propre nom, cependant, il parle ici au nom de tous ceux qui ont approché le saint plus longtemps et de plus près.

et parfait, sa pratique des enseignements divins, sa poursuite de la plus haute perfection, ses élans affectueux vers Dieu et les exemples qu'il a donnés aux hommes. Ici ou là sont intercalés quelques miracles lorsque s'en présente l'occasion. Nous relatons les faits comme ils viennent, sans prétention, avec le désir de nous adapter aux moins cultivés et de plaire, s'il est possible, aux savants.

Veillez donc, Père très bon, ne pas mépriser l'hommage de ce travail qui nous a coûté beaucoup de peine : conférez lui la grâce de votre bénédiction, corrigez les erreurs, élaguez ce qui est superflu. Tout ce que votre haute appréciation aura confirmé et approuvé sera désormais inséparable de votre nom : Crescent, car en tout lieu il croîtra et se multipliera dans le Christ.
Amen !

Ici commence le Mémorial de l'âme orpheline ou récit des gestes et des paroles de notre saint Père François.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT IL FUT D'ABORD APPELÉ JEAN, PUIS FRANÇOIS, PRÉDICTIONS DE SA MÈRE ET DE LUI-MÊME A SON SUJET, SA PATIENCE DURANT SA CAPTIVITÉ

3. C'est la Providence qui choisit elle-même à François son prénom¹ dont la rareté et la singularité devaient aider à la fortune rapide de son oeuvre dans le monde. Le serviteur et l'ami du Très-Haut avait en effet d'abord reçu de sa mère le nom de Jean au moment où, nouveau-né de l'eau et de l'Esprit, il cessait d'être fils de la colère et devenait fils de la grâce.

Sa mère, qui avait toutes les vertus en amitié, manifestait dans sa conduite comme le signe visible de sa sainteté, puisqu'elle eut le privilège de ressembler à sainte Elisabeth tant par l'imposition à son fils du nom de Jean que par son esprit prophétique ; à ses voisines qui la complimentaient sur les belles manières, la grandeur d'âme de François, elle disait comme sous l'inspiration d'un oracle divin : « Dites-moi. Que deviendra mon fils ? Vous verrez que ses mérites feront de lui un fils de Dieu ! »

C'était d'ailleurs l'opinion de beaucoup : François en grandissant, conquiert la faveur universelle grâce à un coeur d'or. Il ne se permettait jamais ce qui aurait pu être pour quiconque une injustice et, devenu jeune homme, sa courtoisie faisait dire à tous qu'il n'était pas de la même race que ceux qu'on lui donnait pour parents. Son nom de Jean convient à l'oeuvre dont il reçut mandat, celui de François à la diffusion rapide et universelle de sa gloire², dès qu'il se fut entièrement converti à Dieu.

De toutes les fêtes de saints, la Saint-Jean-Baptiste était à ses yeux la plus solennelle : ce nom l'avait marqué de sa mystérieuse puissance. Et de même que le premier fut « le plus grand parmi les enfants des femmes³ », de même le second, parmi les fondateurs d'Ordres, se trouve être le plus parfait.

4. Coïncidence qui mérite d'être soulignée : la connaissance prophétique manifestée par Jean caché encore dans le sein de sa mère, François la manifesta enfermé dans une prison et encore ignorant des desseins de Dieu sur lui. Pérouse et Assise se livraient alors une guerre sans merci⁴.

François fut fait prisonnier avec beaucoup d'autres soldats et, chargé de chaînes, souffrit avec eux les tourments de la captivité. Mais tandis que ses compagnons s'abandonnaient à la tristesse, et consternés se lamentaient sur leur sort, François exultait dans le Seigneur, riait et se

¹ La « Providence » représente ici Pierre Bernardone qui, « dans sa joie fit appeler son fils François au retour d'une expédition lointaine » (3S 1). Cf. l'article très documenté du P. Bihl, *De nomine sancti Francisci*, AFH 19 (1926), p. 469-529.

² Parce qu'elle put se propager « en franchise de port », calembour sur le nom de François : nous sommes à l'époque où le voyageur, à chaque pont ou carrefour, rencontrait un péage et devait dénouer les cordons de son escarcelle ; la gloire de François vit s'ouvrir devant elle toutes les barrières.

³ Mt 11 11.

⁴ De 1202 à 1209, mais entrecoupée de trêves.

moquait de ses chaînes. Les autres, amers, lui reprochaient ses façons de se réjouir en prison, mais lui de leur répondre prophétiquement : « Je suis joyeux, mais pourquoi ? J'ai en tête bien autre chose que ce que vous pensez ; je me réjouis parce qu'un jour je serai vénéré comme un saint dans le monde entier. » En effet, sa prédiction est maintenant réalisée. Parmi les prisonniers, il y avait notamment un chevalier orgueilleux et insupportable ; tous avaient décidé de le tenir à l'écart, mais il ne put venir à bout de la patience de François, qui supporta l'insupportable et le réconcilia avec tous ses compagnons. Il n'avait pas encore reçu toute grâce que, déjà, fontaine de vertus, il laissait couler partout les bienfaits.

CHAPITRE 2

COMMENT IL VÊTIT UN CHEVALIER PAUVRE, VISION DE SA VOCATION QU'IL PENSA DEVOIR S'ACCOMPLIR DANS LE SIÈCLE.

5. François fut libéré peu après¹. Il se montra plus aimable pour les indigents et prit la résolution de ne jamais rebuter ceux qui lui proposeraient l'amour de Dieu en échange de sa charité.

Il rencontra un jour un chevalier pauvre et quasi nu ; lui, était vêtu avec goût et raffinement ; ému de compassion, il donna généreusement ses habits pour l'amour du Christ. Fit-il moins, en l'occurrence, que le grand saint Martin ? La manière fut différente, mais l'intention fut identique, identique aussi sa réalisation : l'un donna ses habits avant ses biens, l'autre ses biens puis ses habits ; tous deux vécurent pauvres et humbles dans le monde, tous deux entrèrent riches au ciel². Chevalier et pauvre, le premier donna à un pauvre la moitié de son manteau ; riche mais non chevalier, le second donna à un chevalier pauvre son manteau tout entier. Tous deux après avoir ainsi accompli le précepte du Christ, reçurent en songe la visite du Christ qui loua le premier pour sa générosité et encouragea le second à la poursuite de ce qui lui manquait encore.

6. Peu de temps après, en effet, lui apparut un magnifique Palais où il put voir toutes sortes d'armes et une très belle fiancée. Il entendit une voix qui l'appelait par son nom et tâchait de le séduire en lui promettant tous ces biens. Il voulut, en conséquence, partir en expédition pour les Pouilles et embrasser la carrière des armes : il fit des préparatifs somptueux et avait grande hâte d'arriver aux honneurs et aux charges militaires. C'est que de la vision, son esprit encore charnel ne pouvait lui fournir qu'une interprétation charnelle ; tandis que la sagesse de Dieu tenait cachée dans ses trésors une réalisation cent fois plus glorieuse.

Une autre nuit, en effet, il s'entendit encore appeler pendant son sommeil ; une voix affectueuse lui demandait où il comptait partir ainsi. François expliqua ses projets : il partait faire la guerre dans les Pouilles. Mais la voix :

« De qui peux-tu attendre le plus, du maître ou du serviteur ?

- Du maître, répondit François.

- Pourquoi donc courir après le serviteur au lieu de chercher le maître ?

- Seigneur, dit François, que voulez-vous que je fasse ?

- Retourne au pays qui t'a vu naître ; c'est une réalisation spirituelle que de moi recevra ta vision. »

Déjà modèle d'obéissance, il n'attendit pas plus longtemps et revint, renonçant à sa volonté propre ; de Saul il était devenu Paul. Dans le cœur de Saul terrassé avaient jailli des paroles d'amour sous les rudes coups qui le frappaient³.

¹ Sa captivité dura un an.

² Phrase empruntée à l'Office de saint Martin (répons VIII), lui-même tributaire de Sulpice Sévère (*lettre 111*, n°21); la liturgie elle aussi l'a appliquée à saint François dans le répons bref : *Franciscus pauper et humilis caelum dives ingreditur*.

³ *Verbera dura verba dulcia* : double allitération, figure très recherchée et appréciée des connaisseurs qui « lisaient avec les oreilles ».

François, lui, échangea l'armure de son corps contre celle de l'esprit ; au lieu de la gloire militaire, il reçut de Dieu son investiture⁴.

Pour la stupeur de tous, il manifestait une allégresse vraiment insolite et disait qu'il deviendrait plus tard un grand prince.

⁴ *Praesidatum* : suzeraineté sur un territoire conquis.

CHAPITRE 3

COMMENT UNE TROUPE DE JEUNES GENS L'ÉLUT ROI POUR UN BANQUET. LE CHANGEMENT OPÉRÉ EN LUI.

7. Alors commença en lui une transformation qui l'amènerait jusqu'à l'état d'homme parfait¹ ; on le vit changer du tout au tout. De retour chez lui, il avait retrouvé la troupe des fils de Babylone qui l'entraînaient, même contre son gré, dans une autre direction que celle de son choix. Toute une bande de jeunes gens d'Assise, en effet, s'en vint chercher son ancien maître de frivolité pour l'inviter à l'un de ces banquets d'amis où l'on sacrifie toujours à l'indécence et à la bouffonnerie. Ils le choisirent pour roi, car ils avaient bien souvent bénéficié de ses largesses, et ils étaient sûrs qu'il prendrait à sa charge tous les frais. Pour s'emplir le ventre, ils se rangent sous son autorité ; pour pouvoir se rassasier, ils se prêtent à ses volontés. Afin de ne pas être accusé d'avarice, François ne refusa point la dignité qui lui était offerte ; ses pieuses réflexions ne lui avaient pas fait oublier la courtoisie. Il commanda un banquet somptueux et fit servir en abondance les plats les meilleurs ; repus à en vomir, ils s'en allèrent ensuite souiller les places de la ville de leurs chansons d'ivrognes. François les suivait, tenant en main le sceptre de roi de la fête.

Mais il se laissa peu à peu distancer : son âme était devenue sourde à toutes ces voix, et dans son coeur il chantait les louanges du Seigneur. La douceur divine l'inondait, si puissante, à son propre témoignage, qu'il en demeurait incapable de dire un mot, de faire un pas. Son âme était emportée d'un tel élan vers les réalités invisibles qu'il méprisait tout le terrestre comme frivole et sans valeur.

Merveilleuse condescendance du Christ qui récompense les plus petits efforts par les plus grands bienfaits, qui protège et fait grandir, malgré le déluge des grandes eaux, tous ceux qui sont à lui ! Le Christ en effet a nourri les foules de pain et de poisson², il n'a pas écarté les pécheurs de sa table³, mais quand ils vinrent le chercher pour le faire roi, il prit la fuite et s'en alla prier sur la montagne⁴. Tels étaient les mystères de Dieu, mais François les avait compris ; bien qu'ignorant, il était arrivé à la science parfaite.

¹ Ep 4 13.

² Lc 9 12 ; Jn 6 1.

³ Lc 7 36.

⁴ Jn 6 15.

CHAPITRE 4

COMMENT IL EMPRUNTA LES HABITS D'UN PAUVRE ET MANGEA EN COMPAGNIE DES PAUVRES, SUR LE PARVIS DE SAINT-PIERRE. L'OFFRANDE QU'IL Y DÉPOSA.

8. Il manifestait déjà beaucoup d'affection pour les pauvres, et ces bons débuts préludaient à sa perfection future. Souvent il se dépouilla pour vêtir les pauvres auxquels il tâchait de ressembler déjà par l'intérieur sinon en fait.

Au cours d'un pèlerinage à Rome, son amour pour la pauvreté le poussa un jour à quitter sa toilette élégante pour emprunter les haillons d'un pauvre ; il prit place sur le parvis de Saint-Pierre où foisonnent les mendiants : tout joyeux, il se considéra comme l'un d'entre eux, et mangea en leur compagnie de fort bon appétit. Il aurait souvent recommencé ce geste, si ses amis, qui s'en trouvaient humiliés, ne l'avaient empêché.

Lors de sa visite à l'autel du prince des Apôtres, il fut scandalisé de l'insignifiance des offrandes déposées par les pèlerins ; il y jeta les deniers à pleine main pour montrer quels honneurs spéciaux tous devaient témoigner à celui que Dieu avait honoré plus que les autres.

Animé des mêmes sentiments de respect envers toute la hiérarchie de l'Eglise jusqu'aux derniers degrés, il lui arriva aussi plus d'une fois d'offrir à des pauvres prêtres des ornements sacerdotaux. Avant de recevoir du Siège Apostolique son mandat, il professait intégralement sa foi catholique, et, dès le début, témoignait beaucoup d'égards aux prêtres de Dieu et à leur ministère.

CHAPITRE 5

COMMENT, TANDIS QU'IL PRIAIT, LE DIABLE LUI MONTRAIT UNE FEMME, CE QUE DIEU LUI RÉPONDIT. FRANÇOIS ET LES LÉPREUX.

9. Sous l'habit séculier, François avait déjà l'âme d'un religieux. Il quittait bien souvent les endroits fréquentés¹ afin de se retrouver seul ; il recevait alors la visite et les instructions de l'Esprit-Saint dont la douceur suprême, qui l'envahit dès le début de sa conversion, fit ses délices jusqu'à la fin de sa vie.

Mais s'il cherchait des retraites favorables au recueillement, le diable, lui, venait l'en distraire par ses maudites élucubrations. Il venait lui évoquer le souvenir d'une affreuse bossue habitant Assise qui faisait fuir tout le monde ; il le menaçait de la même difformité s'il ne revenait pas de ses projets. Mais François fut réconforté par le Seigneur, et il eut la joie de recevoir des paroles de salut et de grâce en réponse à ses frayeurs : « Ce que tu aimes encore de façon charnelle et vaine, lui dit Dieu, remplace-le par des valeurs spirituelles, apprends à te mépriser toi-même, à préférer l'amertume à la douceur si tu veux me connaître. C'est une fois transformé que tu comprendras la vérité de mes paroles. »

Voici de quelle manière il fut amené sans tarder à obéir aux ordres divins, et à faire l'essai de ce qui lui était proposé : de toutes les misères et infirmités, c'était la lèpre que François avait naturellement en horreur le plus au monde. Or, un jour qu'il se promenait à cheval aux environs d'Assise, voici qu'il rencontra un lépreux. Malgré son immense dégoût et l'horreur qu'il éprouvait, il ne voulut ni transgresser l'ordre reçu ni violer son serment, car il avait donné sa foi : il sauta de cheval et s'approcha pour embrasser le malheureux. Celui-ci, qui tendait la main pour une aumône, reçut avec l'argent un baiser. François remonta en selle, mais il eut beau, ensuite, regarder de tous côtés - aucun accident de terrain ne gênait pourtant la vue - il ne vit plus le lépreux.

Plein d'admiration et de joie, il renouvela peu après son geste : il visita l'hôpital des lépreux, distribua de l'argent à chacun d'eux et leur baisa la main et la bouche. Voilà comment il préféra l'amertume à la douceur et, vaillamment, se prépara aux exigences qui allaient suivre.

¹ A cette époque comme actuellement encore, toute la cité se retrouve, au coucher du soleil, sur la piazza, le salon de la commune. Une absence est vite remarquée et considérée comme un manque de courtoisie.

CHAPITRE 6

DU CRUCIFIX QUI LUI PARLA ET DU CULTE QUE FRANÇOIS LUI RENDIT.

10. Peu de temps avant que la transformation de son coeur n'apparût dans ses habitudes de vie, il lui arriva de se promener un jour du côté de l'église Saint-Damien, une église presque en ruines et abandonnée de tous ; poussé par l'Esprit, il entra pour prier. Prosterné, suppliant devant le crucifix, il fut touché et visité de grâces extraordinaires ; il se sentit devenir tout autre qu'il n'était en entrant. Or, à sa stupéfaction, voilà soudain qu'il entend, par un miracle inouï, cette image qui remue les lèvres, ce crucifié qui parle, l'appelant par son nom : « François, lui disait-il, va et répare ma maison qui, tu le vois, tombe en ruines ! » Tremblant, stupéfait, François était comme égaré, incapable de répondre. Il se mit en devoir d'obéir et concentra toutes ses forces pour exécuter.

Mais il vaut mieux que nous gardions le silence sur le changement ineffable qui s'opéra en lui, puisque lui-même n'a pu le caractériser. C'est dès lors que fut ancrée dans son âme la compassion pour le Crucifié, et il est permis de supposer que, dès lors aussi, furent imprimés très profond dans son coeur les stigmates de la Passion avant de l'être dans sa chair.

11. Miracle étonnant et vraiment exceptionnel ! Comment ne pas rester stupéfait ? Qui a jamais entendu chose pareille ? Comment douter que François ait pu apparaître crucifié lorsqu'il revint parmi ses concitoyens, de retour à Assise après la stigmatisation, lui à qui le Christ par un miracle aussi nouveau et extraordinaire, avait parlé du haut de la croix, avant même sa conversion complète et définitive ! A la voix de son Bien-Aimé, son âme se fondit, et les plaies de son corps devaient par la suite manifester l'amour qui possédait son coeur.

C'est aussi pourquoi, à partir de ce moment, il lui fut impossible de retenir ses larmes, et il pleurait à haute voix sur la Passion du Christ, comme s'il en avait toujours sous les yeux le spectacle. Les rues retentissaient de ses gémissements ; au souvenir des plaies du Christ, il refusait absolument toute consolation. Il rencontra un jour un ami intime qui fut ému jusqu'aux larmes quand François lui eut exposé la cause de sa peine.

Mais il n'en oublia pour autant ni le crucifix lui-même, ni l'ordre qu'il en avait reçu. Il offrit à un prêtre l'argent nécessaire pour une lampe et son huile, afin que l'image sainte du crucifix pût recevoir sans interruption l'hommage qui lui était dû. Pour réaliser le reste, il se mit avec ardeur aux travaux de réfection de l'église. Les paroles qu'il avait entendues concernaient l'Eglise que le Christ s'est achetée de son sang, mais Dieu ne voulut pas qu'il atteignît d'un coup la perfection : il se réservait de le faire passer progressivement de la chair à l'esprit.

CHAPITRE 7

COMMENT IL FUT PERSÉCUTÉ PAR SON PÈRE ET PAR SON FRÈRE.

12. A le voir donner ainsi tout son temps à des tâches concernant le service de Dieu¹, son père selon la chair se mit à le persécuter ; pour lui le service du Christ était une folie, et continuellement il bourrelait son fils de ses malédictions. Alors le serviteur de Dieu s'adjoignit pour compagnon un homme du peuple, très simple. Il l'adopta pour père et le pria de compenser par une bénédiction chacune de ces malédictions accumulées sur lui par son père. Il mit ainsi en pratique le verset du prophète, expliquant par des faits le sens des mots : Eux, ils maudiront, mais toi tu béniras².

L'évêque d'Assise, homme de grande piété, lui donna ce principe : on ne peut employer à aucun usage sacré de l'argent mal acquis et lui conseilla de restituer à son père la somme qu'il avait voulu consacrer à la réparation de l'église. Devant toute une foule, François s'écria : « En toute liberté désormais, je pourrai dire : Notre Père qui es aux Cieux³ ! Pierre Bernardone n'est plus mon père, et je lui rends non seulement son argent que voici, mais encore tous mes vêtements. J'irai nu à la rencontre du Seigneur ! »

Quelle noblesse⁴ dans cette âme qui déjà ne veut rien d'autre que le Christ ! On s'aperçut alors que l'homme de Dieu portait un cilice caché sous ses vêtements ; il ne faisait pas étalage de ses vertus, il préférait les pratiquer.

Comme son père, son frère selon la chair le poursuivait de traits malveillants. Un matin d'hiver, François priait, couvert seulement de pauvres haillons, et il grelottait de froid ; l'autre lança goguenard à l'un de ses voisins : « Va donc demander à François s'il veut te vendre un sou de sueur. » François l'entendit, et, très joyeux, répondit en souriant : « C'est au Seigneur que je la vendrai, et à prix fort ! » Il n'aurait pu mieux dire, car il reçut en ce monde non pas cent, mais mille pour un, et il obtint dans l'autre la vie éternelle non pour lui seulement, mais pour beaucoup.

¹ *Opera pietatis*. On pourrait comprendre aussi : dictées par son amour de Dieu.

² Ps **108** 28.

³ Réplique ignorée par 1 C 15.

⁴ *Liber*, avec la nuance : fier, impatient, « franc » du collier, nouveau jeu de mots sur le prénom de François (Cf. 1 C 120, n. 6).

CHAPITRE 8

COMMENT IL TRIOMPHA D'UN MOUVEMENT DE HONTE ET COMMENT IL PRÉDIT L'ARRIVÉE DES PAUVRES DAMES.

13. Il s'efforça de remplacer ses habitudes de raffiné par des mœurs plus austères et de conformer à la pure et droite nature des instincts jusque là trop capricieux.

Il parcourait un jour Assise, mendiant de l'huile pour les lampes de l'église Saint-Damien qu'il réparait alors. Devant la maison où il pensait entrer, il aperçut un groupe de joueurs ; rouge de honte, il recula. Mais d'un élan son âme généreuse reprit contact avec le ciel, il se reconnut coupable et se reprocha sévèrement sa lâcheté. Il revint aussitôt sur ses pas, regagna la maison et expliqua à tous hardiment la cause de sa honte. Puis, comme enivré par l'Esprit, il demanda en français sa provision d'huile, et on la lui donna.

Passionné lui-même pour la réparation de cette église, il y intéressait tout le monde et prophétisait ouvertement en français à qui voulait l'entendre qu'un jour on verrait en ce lieu un monastère de vierges consacrées au Christ¹. Quand il était rempli du feu de l'Esprit-Saint, c'était toujours en français qu'il laissait exploser ses paroles enflammées : il prévoyait la vénération spéciale que devait lui vouer la France, et le culte privilégié qu'elle lui rendrait.

¹ Ce renseignement a-t-il été fourni à Celano par sainte Claire? (Cf. le *Testament de la Sainte*, § 4). Ou sainte Claire a-t-elle suivi Celano? (Cf. 2 C 204, n. 2).

CHAPITRE 9

LES ALIMENTS QU'IL QUÊTAIT DE PORTE EN PORTE.

14. Du jour où il se mit à servir le Seigneur de tout le monde, il voulut aussi faire les besognes de tout le monde et il fuyait les situations originales et privilégiées qui finissent toujours par s'entacher de vice. Par exemple, à l'époque où il se donnait tant de mal pour la restauration de l'église - le jeune homme délicat était devenu pesant et dur à la peine - le desservant, qui n'était pas sans remarquer l'épuisement consécutif à ses travaux quotidiens, fut ému de pitié et lui donna chaque jour une portion supplémentaire, sans grand apprêt toutefois, car lui-même était pauvre. Mais François, bien que sensible à ces délicates attentions, se dit en lui-même : « Tu ne rencontreras pas toujours ce prêtre pour te fournir une telle nourriture ; ta vie n'est pas celle d'un homme qui fait profession de pauvreté ; ce n'est pas prudent de t'y habituer : tu risques de retourner à ce que tu as méprisé et de retomber dans la mollesse. Allons, debout, et va-t-en mendier ton fricot¹ de porte en porte ».

Il partit donc vers Assise pour quêter aux portes sa nourriture. Mais quand il vit la galimafrée dans son écuelle, il fut pris d'un haut-le-cœur. La pensée de Dieu lui permit de vaincre sa répulsion et c'est avec la joie dans l'âme qu'il prit son repas. Quand on aime, tout est facile², et ce qui est amer devient doux³.

¹ *Pulmenta* : ce qui se mange avec le pain, toute espèce de ragoût, pâtée pour la volaille ou les porcs.

² *Omnia lenit amor*, allusion, par antithèse, à *Omnia vincit amor* de Virgile, Eglog. X, 69.

³ Allusion au *Testament de saint François*, verset 3.

CHAPITRE 10

COMMENT FRÈRE BERNARD SE DÉPOUILLA DE TOUS SES BIENS.

15. A l'exemple de François, un habitant d'Assise nommé Bernard, qui devint par la suite « fils de la perfection »¹, songeait à renoncer entièrement au monde ; il vint lui demander conseil et lui exposa ainsi l'affaire :

« Père, si quelqu'un détient depuis longtemps des biens appartenant à autrui et ne veut pas les garder plus longtemps, qu'a-t-il à faire de plus parfait ?

- Restituer à leur propriétaire toutes les richesses qu'il en a reçues, répondit l'homme de Dieu.

- Eh bien, tout ce que j'ai, répliqua Bernard, c'est à Dieu que je le dois et je suis prêt à tout lui rendre, comme tu me l'as conseillé.

- Pour mettre mes paroles à l'épreuve des faits, dit le saint, demain, dès le matin, nous entrerons à l'église, nous prendrons le Livre des Evangiles, et c'est au Christ que nous demanderons conseil². »

Ils entrèrent donc dans une église le lendemain matin, commencèrent par prier avec ferveur, puis ouvrirent l'Evangélaire, prêts à accomplir tout ce que leur désignerait le premier passage rencontré. Ce fut le conseil donné par le Christ : Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, et donnes-en le prix aux pauvres³. Ils tentèrent un deuxième essai et lurent : Pour la route, n'emportez rien⁴. Une troisième expérience donna : Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce à soi-même⁵. Sans différer Bernard réalisa tout ce programme et n'en transgressa pas un iota.

S'arrachant à l'emprise des soucis mondains, beaucoup vinrent à la suite de François pour trouver la vraie Patrie et le souverain Bien. Il serait trop long de raconter ici en détail comment chacun d'eux s'est adjugé la récompense à laquelle Dieu l'avait destiné.

¹ Jn 17 12.

² Cf. 1 C 92.

³ Mt 19 21.

⁴ Lc 9 3.

⁵ Lc 9 23.

CHAPITRE 11

DE LA PARABOLE QU'IL DÉVELOPPA EN PRÉSENCE DU SEIGNEUR PAPE.

16. Quand François vint se présenter avec les siens au pape Innocent III pour demander l'approbation de sa règle de vie¹, celui-ci estima le projet au-dessus des forces humaines, mais comme il était homme de grand jugement, il lui dit : « Mon fils, prie le Christ de me révéler par toi sa volonté, et quand j'en serai mieux instruit, je pourrai avec plus de sécurité t'accorder ce que ta générosité désire. »

Le saint obéit au Pasteur suprême et recourut au Christ avec confiance. Il pria lui-même avec instance et pressa ses compagnons de supplier Dieu avec lui. Il rapporta de sa prière une réponse et transmit à ses fils ce qu'il venait d'entendre pour leur salut. Voici en effet la parabole que le Christ, dans cet entretien familial, lui avait ordonné de transmettre au pape :

« Il était une fois dans un désert une femme pauvre mais belle. Un roi en fut épris pour sa grande beauté ; ils s'épousèrent, et elle lui donna des fils très beaux. Quand ils eurent grandi et que leur éducation de chevaliers fut accomplie, leur mère dit : « N'ayez pas honte de votre pauvreté, mes chéris, car vous êtes tous fils du grand roi. Allez joyeusement à sa cour et demandez-lui ce dont vous aurez besoin. » Emerveillés et ravis à l'annonce de leur filiation royale et de leurs droits d'héritage, ils imaginaient déjà leur misère transformée en opulence. Ils se présentèrent au roi avec assurance et ne craignirent pas celui dont leur visage reproduisait les traits. Le roi, en effet, se reconnut en eux et leur demanda :

« Qui est votre mère ?

- C'est la pauvre femme du désert, répondirent-ils.

Le roi, les pressant alors sur son coeur :

- Soyez sans crainte, dit-il : vous êtes mes fils et mes héritiers. Si je reçois à ma table des étrangers, à plus forte raison dois-je y admettre ceux qui sont de plein droit mes héritiers ! » Et il fit dire à la femme du désert de lui envoyer aussi tous ses autres fils pour les élever à la cour.

Le saint, tout joyeux, s'en fut transmettre au Pape la parabole sans tarder².

17. Cette femme (en raison de ses nombreux enfants, non de son intimité avec le roi)³ symbolise François. Le désert c'est le monde, en friche, faute d'enseignement, et stérile en

¹ *Ad petendam regulam* ; François n'a pas demandé une Règle, mais l'approbation de la Règle déjà élaborée. Le verbe *petere* est employé au sens juridique : intenter une action en pétitoire pour se faire reconnaître un droit d'usage ou de propriété.

² Ni l'événement ni la parabole ne se trouvent dans la Vita I. Ils étaient pourtant bien antérieurs, puisqu'ils ont été consignés par Eudes de Chérilton (comté de Kent) dans son Recueil de sermons pour les Evangiles du dimanche, composé en 1219. Voici son texte, à la fois plus dru et coloré que celui de Celano : On fit cette objection à frère François : Qui donc va pourvoir à la nourriture de tes frères, car tu acceptes sans sourciller tous ceux qui se présentent ? Il répondit : Une femme fut un jour violée par un roi, dans la forêt. Elle eut un fils quelle nourrit quelque temps, puis elle vint à la Cour demander que le roi se chargeât de lui désormais. Le roi répondit : « Il y a tant de vauriens et d'inutiles dans mon palais : il est juste que mon fils soit nourri comme eux à ma table. » Pour expliquer cette parabole, il dit que cette femme, c'était lui : le Seigneur l'avait fécondé par sa Parole, et il avait engendré des fils spirituels. Et puisque le Seigneur nourrit déjà tant d'injustes, il ne faut pas trouver étonnant qu'il pourvoie aussi à la nourriture de ses propres fils. »(Cf. Bihl, Sancti Francisci parabola, A.F.H. XXII, p. 584-86).

vertus. La superbe et nombreuse race d'enfants, c'est la multitude de frères parés de toutes les vertus ; le roi, c'est le fils de Dieu auquel la sainte pauvreté les rend semblables ; ils prennent place à la table du roi sans rougir de leur pauvreté, heureux d'imiter le Christ et de vivre d'aumônes⁴, avec la certitude d'acquérir le bonheur futur par les avanies essayées en ce monde.

La parabole avait émerveillé le Pontife ; il reconnut qu'indiscutablement le Christ avait parlé par cet homme. Il se souvint alors d'une vision qu'il avait eue quelques jours auparavant, et l'Esprit-Saint lui révéla que dans cet homme précisément, elle allait trouver sa réalisation : la basilique du Latran lui était apparue en songe prête à s'écrouler, et voici qu'un religieux chétif et minable s'en venait l'épauler pour en empêcher l'effondrement. « Voilà vraiment, disait-il, celui qui, par son action et son enseignement, soutiendra l'Eglise du Christ. » Voilà pourquoi ce noble Seigneur donna si volontiers l'autorisation demandée ; il voua au serviteur du Christ un amour tout spécial qui ne se démentit jamais. Non seulement il accorda sur le moment tout ce qu'il demandait, mais il promit avec bonté de donner plus encore par la suite.

Et François, dès lors, muni des pouvoirs qui lui avaient été concédés⁵, parcourut villes et villages, propageant la vertu et prêchant avec plus d'ardeur encore que par le passé.

³ Non factorum mollitie. Celano éprouve le besoin d'éliminer explicitement un point de comparaison qui nous viendra difficilement à l'esprit. Il faut savoir en effet que les Etymologies de Saint Isidore de Séville, assidûment cultivées au Moyen Age, hantaient la mémoire de tout lettré (Cf. Gilson : Michel Menot et la technique du sermon médiéval, dans RHF, 1925, 301-350) et qu'il y est dit péremptoirement : Mulier vient de mollities (XI, 2, 18), mollis quasi mulier emolliatur (X, 180).

⁴ On appelait aumône, eleemosyna, la nourriture donnée aux pauvres avec les restes de table des grandes maisons. Cf. Guillaume de Nangis, Vie de saint Louis, éd. Lespinasse, Bruxelles, 1895, p. 246.

⁵ Peut-être le diaconat, à moins que celui-ci ne lui eût été conféré déjà par l'évêque d'Assise. - LM 3 10 signale que le Pape fit tonsurer même les frères lais pour leur permettre de prêcher sans être soupçonnés d'hérésie par les autorités ecclésiastiques locales.

CHAPITRE 12

COMMENT LE SAINT AIMAIT CE COUVENT, COMMENT LES FRÈRES Y VIVAIENT.
L'AMOUR QUE LA BIENHEUREUSE VIERGE PORTAIT A CE MÊME COUVENT.

18. Le serviteur de Dieu, François, chétif d'apparence et désireux d'humilité, avait fait profession d'être « mineur » ; du monde, il ne voulut ici-bas pour lui et pour les siens qu'une petite parcelle¹ : on ne peut pas servir le Christ si l'on n'a usage de rien.

Ce n'est pas sans une prophétique inspiration de la sagesse divine que depuis longtemps² on appelait Portioncule ce lieu qui devait échoir à des hommes désireux de ne rien posséder au monde. Car une église était là, dédiée à la Vierge-Mère que son incomparable humilité place, après son Fils, à la tête de tous les saints ; et c'est dans cette église que prit naissance l'Ordre des Mineurs, c'est sur elle que repose, comme sur un solide fondement, toute l'architecture qui s'élève au fur et à mesure que se multiplient les frères.

C'est le couvent qu'aimait le saint par-dessus tous les autres ; il prescrivit aux frères de le tenir tout spécialement en vénération³, de le conserver dans l'humilité et la très haute pauvreté, car c'était le miroir de l'Ordre, et c'est pourquoi il en refusait la propriété, n'en gardant que l'usage⁴.

19. On y observait la plus stricte discipline concernant le travail, le silence et tous les autres actes de la vie régulière. N'y étaient admis que certains frères soigneusement choisis, réunis là de partout ; le saint exigeait qu'ils fussent d'une piété sincère et d'une perfection sans reproche. L'accès en était encore interdit à tout séculier de peur que, par démangeaison de savoir ce qui se passait dans le monde, les frères n'allassent interrompre leur contemplation des mystères du ciel pour se laisser impliquer par les bavards dans les affaires de la terre.

Il n'y était pas davantage permis de prononcer des paroles inutiles ni de répéter celles d'autrui : si l'un ou l'autre s'en était rendu coupable, le châtement lui apprenait à ne plus retomber dans cette faute par la suite.

Les frères, établis là, s'adonnaient de jour et de nuit, sans interruption, à la louange divine et menaient ainsi une vie odoriférante⁵ semblable à celle des Anges. L'endroit était d'ailleurs tout désigné puisqu'au dire des anciens du pays on l'appelait aussi Sainte-Marie-des-Anges.

Au témoignage du bienheureux Père lui-même, Dieu lui avait révélé qu'entre toutes les églises construites dans le monde en son honneur, la bienheureuse Vierge aimait celle-ci d'un amour de prédilection ; pour cette raison le saint lui aussi l'aimait plus que les autres.

¹ Littéralement, une "portioncule".

² Un document de 1045 nous est témoin de cette tradition certainement fort ancienne (A. Fortini, *Nova Vita di San Francesco*, t. III, p. 92 et 334).

³ Cf. 1 C 106.

⁴ Cf. plus bas, §§ 57 et 59. - La distinction juridique ici s'appuie sur la bulle *Quo elongati* (1230).

⁵ La prière a souvent évoqué l'image de l'encens qui l'accompagne dans le déroulement des cérémonies. Cf. Ps. 140 2 :

« Que ma prière devant toi s'élève comme un encens,
« Mes mains comme l'offrande du soir. »

CHAPITRE 13

UNE VISION.

20. Avant de se convertir, un frère avait eu concernant cette église une vision qui mérite d'être rapportée. Il avait vu, entourant l'église, une multitude d'hommes atteints d'une pénible cécité, se tenant à genoux et le visage tourné vers le ciel. Tous pleuraient, levaient les bras au ciel et suppliaient Dieu de se laisser attendrir et de leur rendre la lumière. Et voici qu'une immense clarté jaillit du ciel, se répandit sur eux tous, rendit à chacun la lumière et les sauva comme ils l'avaient tant désiré.

CHAPITRE 14

LA RIGUEUR DE LA DISCIPLINE

21. Jamais l'intrépide chevalier du Christ ne ménagea son corps. Il semblait le considérer comme étranger à lui et l'exposait aux travaux épuisants comme aux paroles injurieuses. La collection complète de ses souffrances laisserait derrière elle le récit de l'Apôtre où sont décrites les angoisses des saints¹.

Comme lui, ses premiers disciples s'astreignaient à toutes les privations et auraient cru pécher en recherchant d'autres consolations que celles de l'esprit. Ceintures et cuirasses de fer, veilles et jeûnes prolongés les auraient exténués si leur tendre pasteur n'avait tempéré, par ses avertissements, la rigueur d'une telle mortification.

¹ Quel est ce récit de l'apôtre ? L'Apocalypse ? Les Actes ? Peut-être le passage de He **11** 33-38, ou celui de 2 Co **11** 23-29.

CHAPITRE 15

SAINT FRANÇOIS ET LA VERTU DE DISCERNEMENT.

22. Une nuit que tous les autres dormaient, un frère se mit à crier : « Je meurs, frères, je meurs de faim ! » Séance tenante, le pasteur dévoué procure à sa brebis malade le remède approprié : il fait préparer un souper copieux et appétissant bien que fruste ; on n'avait pas de vin ; l'eau comme d'ordinaire en tint lieu. Il commença le premier à manger et pour que frère n'eût pas à en rougir, il invita tous les autres à la même charitable opération.

On prit ce repas en louant Dieu¹, puis, afin de ne manquer à aucun de ses devoirs de charité, le Père en tira, pour ses fils, une longue leçon sur la vertu de discernement. il leur prescrivit d'offrir toujours au Seigneur une offrande assaisonnée de sel² : chacun doit tenir compte de ses forces, dans le service de Dieu ; on pèche autant lorsqu'on refuse au corps ce qui lui est raisonnablement dû que lorsqu'on lui passe tout le superflu qu'il exige par gourmandise. « Si je viens de manger, ajoute-t-il, sachez que ce ne fut point par caprice mais par devoir³ et parce que l'amour fraternel me l'ordonnait. Retenez de l'événement l'exemple de la charité, non point celui du repas, car celui-ci est pour le ventre, celle-là pour l'esprit. »

¹ Littéralement : dans la crainte de Dieu. La crainte est le terme biblique utilisé pour évoquer les marques de respect dues à Dieu et dont l'expression parfaite sont le culte et la louange.

² Lv 2 13 ordonne de saler les victimes des sacrifices ; et le sel est le Symbole de la sagesse.

³ Dispensatione : administration, gestion domestique, charge de majordome ou de père de famille.

CHAPITRE 16

SA CONNAISSANCE DE L'AVENIR. COMMENT IL CONFIA SON ORDRE A L'ÉGLISE ROMAINE. UNE VISION.

23. Le Père progressait en mérites et en vertu ; ses fils croissaient en nombre et en grâce et jusqu'aux extrémités du monde le tronc lançait des rameaux splendides aux fruits nombreux. Souvent le bienheureux se prenait à réfléchir, à se demander comment l'arbre qu'il avait tout récemment planté pourrait se conserver en vie et s'étendre tout en sauvegardant le lien de l'unité.

Il voyait aussi grandir le nombre des loups qui s'acharnaient sur son petit troupeau ; envieux invétérés, la seule vue d'une nouveauté dans le bien les poussait à nuire¹. Le bienheureux prévoyait qu'entre ses fils eux-mêmes pouvaient naître des difficultés au détriment de la paix et de l'unité ; il tremblait à la pensée de voir se lever parmi eux, comme il arrive souvent parmi des êtres de choix, des récalcitrants obstinés dans leurs propres vues, prompts à la révolte et prêts à y entraîner les autres.

24. Ces inquiétudes le travaillaient de plus en plus quand, une nuit, durant son sommeil, il eut une vision : une poule petite et noire, pas plus grosse qu'une colombe, aux pattes couvertes de plumes, avait d'innombrables poussins qui piaillaient sans cesse en tourbillonnant pour lui demander abri, mais elle ne parvenait pas à les réunir sous ses ailes. Au réveil, l'homme de Dieu reprit en son coeur le cours de ses méditations et, interprétant lui-même sa vision :

« Cette poule, dit-il, c'est moi avec ma petite taille et mon teint noir ; elle doit agir avec la simplicité de la colombe, c'est-à-dire avec innocence, et elle gagnera le ciel d'autant plus facilement qu'elle paraîtra moins dans le monde². Les poussins sont mes frères nombreux et vertueux que mes pauvres forces ne suffisent pas à mettre à l'abri des calomnies et des persécutions.

J'irai donc et je les confierai à la sainte Eglise romaine : elle a puissance pour châtier nos ennemis et garantir ainsi aux enfants de Dieu la pleine liberté pour permettre à un plus grand nombre d'être sauvés. Les fils, pleins de reconnaissance pour les bienfaits de leur Mère, s'attacheront de tout leur coeur à suivre toujours ses traces sacrées³. Aucune attaque, d'autre part, ne viendra bouleverser l'Ordre sous sa protection et le fils de Bélial⁴ ne pourra pas traverser impunément la vigne du Seigneur. Elle se fera gloire, elle qui est sainte, d'imiter notre sainte pauvreté, mais elle ne permettra pas que l'orgueil vienne assombrir de ses nuages l'humilité dont l'on nous fera compliment. Elle conservera sauf parmi nous le lien de la paix et de la charité, infligera aux dissidents des peines très sévères. La pureté évangélique saintement pratiquée fleurira continuellement sous nos yeux, et elle ne laissera pas se perdre, même une heure, le parfum de notre vie. »

Telles étaient les intentions du saint en confiant son Ordre à l'Eglise ; tels étaient les arguments que sa prescience lui fournissait, lui montrant combien pareille démarche était nécessaire pour l'avenir.

¹ Cf. 1 C 74.

² Réminiscence de Ps 54 7.

³ Noter ici l'application à l'Église de la formule habituelle : suivre les traces du Christ.

⁴ Bélial (littéralement le Vaurien) désigne le diable dans la littérature biblique (Dt 13 13 ; 1 S 2 12 ; 25 17). Celano s'inspire ici de 2 Co 6 16-18, où saint Paul rappelle que Dieu a promis sa protection contre Bélial.

CHAPITRE 17

COMMENT IL DEMANDA, POUR REMPLACER LE PAPE, L'EVÊQUE D'OSTIE.

25. L'homme de Dieu arriva donc à Rome et fut reçu avec grande dévotion par le seigneur Pape Honorius et tous les cardinaux. On retrouvait dans sa vie, on entendait résonner sur ses lèvres la sainteté dont la réputation le précédait ; on ne pouvait moins faire que de le vénérer. Il prêcha devant le Pape et les cardinaux avec aisance et conviction, parlant d'abondance au gré des lumières que lui envoyait l'Esprit. A sa parole, les collines¹ s'émurent, poussèrent de profonds soupirs et purifièrent leur âme dans les larmes.

Après le sermon et quelques instants de conversation familière avec le Pape, François finalement lui exposa sa requête : « Vous êtes trop élevé en dignité, messire, pour que les petits et les pauvres puissent facilement avoir accès jusqu'à vous ; vous tenez entre vos mains le monde entier, le souci d'affaires très importantes ne vous permet pas de vous occuper des petites choses. C'est pourquoi je demande à Votre Sainteté de vouloir bien me donner le seigneur évêque d'Ostie pour nous tenir lieu de Pape : vos droits et votre dignité resteront inaliénés, mais les frères quand ils en auront besoin, pourront avoir recours à lui et bénéficier de sa protection et de sa direction. »

Une si sainte requête ne pouvait que plaire au Pape aussitôt, conformément à la demande du bienheureux, il donna tout pouvoir sur l'Ordre au seigneur Hugolin, alors évêque d'Ostie. Le saint cardinal prit en charge avec tendresse le troupeau qui lui était confié ; il le soigna, l'éleva et jusqu'à sa bienheureuse mort il en resta le pasteur et le nourricier. C'est à sa toute particulière soumission que l'Ordre des Mineurs doit l'amour et les attentions particulières que la Sainte Eglise romaine ne cesse de lui témoigner.

Fin de la Première Partie.

¹ C'est-à-dire les cardinaux, sur lesquels est fondée l'Eglise romaine, de même que la ville de Rome est fondée sur sept collines.

DEUXIÈME PARTIE

26. Rappeler aux enfants les prouesses de leurs aïeux, c'est faire honneur à ceux-ci, témoigner de l'affection à ceux-là : C'est une manière d'exciter au bien, d'encourager au mieux, par le récit de leurs actions, ceux qui n'ont pu profiter de leur présence physique : les pères, de la sorte, et malgré l'éloignement dans le temps, donnent quand même aux fils des exemples à retenir, et nous, de notre côté, nous en tirons pour premier et grand avantage la constatation de notre petitesse en comparant les mérites si grands chez eux, si pauvres chez nous.

Le bienheureux François est pour moi comme un miroir très saint de la sainteté du Seigneur et une image de sa perfection. Tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait semble répandre le parfum de Dieu ; celui qui étudierait avec attention ses paroles et ses actions et qui se mettrait humblement à son école serait porté à l'amour de la même sagesse par l'exercice des mêmes vertus. Voilà donc pourquoi, après quelques pages rapides et de bien pauvre style sur tel ou tel événement, je ne crois pas inutile d'ajouter quelques traits, choisis parmi beaucoup d'autres, bien dignes de glorifier le saint et de secouer notre générosité somnolente.

*L'esprit de prophétie
du bienheureux François.*

CHAPITRE PREMIER

27. Dominant de très haut les choses de ce monde, le bienheureux Père avait en son pouvoir tout ce que renferme l'univers ; et puisque, dans sa contemplation, il ne quittait pas des yeux la Lumière suprême, il voyait non seulement ce qu'il devait faire mais aussi ce qui allait arriver, et il le prédisait. Cet esprit de prophétie lui permettait de pénétrer les secrets des cœurs, de savoir ce qui se passait en son absence et de prévoir l'avenir. Les exemples qui vont suivre en sont la preuve.

CHAPITRE 2

COMMENT IL DÉCOUVRIT L'IMPOSTURE D'UN FRÈRE QUI PASSAIT POUR UN SAINT.

28. Il y avait un frère qui, à juger d'après les apparences, menait une vie d'une sainteté remarquable, mais bien singulière. Toujours occupé à prier, il observait le silence avec une telle rigueur que même pour se confesser il communiquait par signes et non par paroles. Il s'enthousiasmait pour les textes de la Sainte Ecriture et donnait à les entendre lire les signes d'un ravissement incroyable. Tous le tenaient pour saint et trois fois saint.

Or, le bienheureux Père passant un jour par ce couvent vit le frère et l'entendit proclamer saint ; il interrompit le concert de louanges : « Assez, frères ! Ne me faites pas l'éloge de ce qui n'est en lui que sournoiserie diabolique. Sachez en vérité que c'est un piège du démon et une manœuvre destinée à nous séduire, j'en ai la certitude. La meilleure preuve en est qu'il ne veut pas se confesser. » Ces paroles déplurent aux frères, surtout au vicaire du saint, et ils demandaient : « Comment des mystifications si effrontées peuvent-elles couvrir sous une perfection si évidente ? - Qu'on lui enjoigne, dit le Père, de se confesser deux fois ou au moins une fois la semaine ; s'il ne le fait pas, vous saurez alors que j'ai dit vrai. »

Le vicaire le prit à part, commença par l'entretenir familièrement sur un ton badin et pour finir lui ordonna de se confesser. L'autre refusa, posa un doigt sur ses lèvres et secoua la tête, témoignant ainsi qu'il ne se confesserait pas. Les frères étaient réduits au silence ; ils craignirent que leur compagnon ne leur donnât le scandaleux spectacle de son imposture. Or, peu après, de lui-même, il quitta l'Ordre, retourna dans le siècle et retrouva son vomissement. Après avoir accumulé péché sur péché, il mourut sans avoir fait pénitence.

Il faut éviter la singularité qui n'est qu'un séduisant précipice ; beaucoup en ont fait l'expérience, qui, pour avoir trop aimé se singulariser, sont montés jusqu'aux cieux, pour descendre ensuite jusqu'aux abîmes¹. Et considérons en même temps la valeur de la confession qui peut être non seulement cause, mais encore expression de sainteté.

¹ Réaction déjà, en 1247, contre une tendance « spirituelle ».

CHAPITRE 3

MÊME PRÉDICTION CONCERNANT UN AUTRE FRÈRE.

29. Semblable mésaventure advint à un autre frère : Thomas de Spolete. Tous avaient, de sa sainteté, la plus ferme certitude. Mais le Père l'avait jugé : c'était un indigne, et son apostasie finit bien par le prouver. Il ne persévéra pas longtemps, car vertu simulée décline vite. Il sortit de l'Ordre, et maintenant qu'il est mort il doit se rendre compte de ce qu'il a fait.

CHAPITRE 4

COMMENT IL PRÉDIT LE DÉSASTRE DE L'ARMÉE CHRÉTIENNE DEVANT DAMIETTE.

30. Lors du siège de Da, le saint et ses compagnons se trouvaient avec l'armée chrétienne, car ils avaient passé la mer, si grand était leur désir d'être martyrisés¹.

Or, le saint apprit un jour que nos soldats s'apprêtaient à livrer bataille ; il en fut très peiné. « Si la rencontre a lieu aujourd'hui, dit-il à son compagnon, le Seigneur me révèle que ce ne sera pas à l'avantage des chrétiens. Mais si je le dis, je passerai pour un fou, et d'autre part si je me tais, la faute m'en pèsera sur la conscience. Que dois-je faire, à ton avis ? - Père, lui répondit son compagnon, n'attache aucune importance au jugement des hommes ; ce n'est pas d'aujourd'hui que tu passes pour un fou ; décharge ta conscience et crains plutôt Dieu que les hommes ! »

Le saint bondit aussitôt et prend à partie les chrétiens, les met en garde pour les sauver : il leur défend d'aller se battre, les informe du danger... Ils prirent pour sornettes ce qui n'était que trop vrai, endurcirent leurs cœurs et ne voulurent rien entendre. Ils prennent l'offensive, engagent le combat, luttent corps à corps avec l'ennemi. Tant que dura la bataille, François resta anxieux ; il demandait à son compagnon de se lever pour aller inspecter l'horizon ; une fois, deux fois : rien. Une troisième fois, il lui ordonna d'aller voir, et voici que toute l'armée chrétienne en déroute terminait la bataille dans la honte au lieu du triomphe escompté. Le désastre fut tel que notre armée perdit 6 000 hommes, tués ou prisonniers. Le saint avait pour eux beaucoup de pitié ; eux se repentaient bien d'avoir été incroyables. Il pleurait surtout les Espagnols, dont il voyait peu de survivants, si grande avait été leur fougue durant le combat².

Que les princes de la terre méditent cet exemple, et apprennent qu'on ne se révolte pas impunément contre Dieu, c'est-à-dire contre la volonté du Seigneur³. L'orgueil, d'ordinaire, conduit à la ruine : ne comptant que sur ses propres forces, il se prive des secours du ciel. Puisque c'est d'En-Haut que nous devons espérer la victoire, c'est aussi dans l'obéissance à l'Esprit de Dieu que doivent s'engager les combats.

¹ C'était le 19 août 1219. Cf. 1 C 57. Les frères Pierre de Catane et Illuminé accompagnaient saint François.

² Une bulle d'Honorius III du 15 mars 1219 vient confirmer le témoignage de Celano : elle concède à l'archevêque de Tolède le pouvoir de commuer en faveur de la croisade contre les Maures d'Espagne les vœux de ceux qui s'étaient engagés pour la croisade en Orient ; à l'exception des nobles et des chevaliers (Cf. R.P. Delorme, les Espagnols à la bataille de Damiette, AFH, XVI (1923), p. 245-246).

³ Jacques de Vitry (Lettre 7) signale lui aussi la déchéance morale de l'armée des Croisés.

CHAPITRE 5

COMMENT IL CONNUT CE QU'UN FRÈRE PENSAIT AU FOND DE SON COEUR.

31. Rentrant d'outre-mer avec frère Léonard d'Assise pour compagnon, il lui arriva un jour de faire à dos d'âne une partie du chemin à cause de son épuisement. Son compagnon marchait derrière, bien fatigué lui aussi, et se laissant aller à un sentiment bien humain il se mit à ruminer : « Mes parents ne se seraient jamais commis avec les siens, et maintenant c'est lui qui est en selle tandis que moi, à pied, je conduis l'âne. »

Voilà ce qu'il pensait quand tout à coup le saint mit pied à terre et lui dit : « Non, frère, il n'est pas normal que je chevauche tandis que tu vas à pied, puisque dans le monde tu as été plus noble et plus riche que moi ». Le frère, tombant des nues, étouffait de confusion de se voir ainsi découvert. Il se jeta, en larmes, aux pieds du saint, lui avoua tout et demanda pardon.

CHAPITRE 6

COMMENT IL VIT LE DIABLE MENER UN FRÈRE. CONTRE CEUX QUI DÉLAISSENT LA VIE COMMUNE.

32. Il y avait un autre frère de grande réputation parmi les hommes et de grand mérite aux yeux de Dieu. Sa vertu rendit jaloux le père de toute jalousie qui forma le projet d'abattre cet arbre qui touchait déjà aux cieux et de ravir au frère sa couronne. Il l'entreprend, le tourne et le retourne, passe au crible toutes ses actions pour trouver l'obstacle le plus approprié. Enfin, lui présentant cette vie sous les couleurs d'une perfection plus haute, il lui souffle le désir de vivre séparé de ses frères ; en fait, c'était pour l'assaillir quand il serait seul et le terrasser plus facilement : en cas de chute, l'isolé n'a personne pour le relever¹. Et le voilà qui abandonne l'Ordre de ses frères, il s'en va par le monde comme un pèlerin et un étranger ; il modifie son habit et s'en fait une tunique courte avec capuchon non cousu ; il va ainsi de ville en ville, et ne laisse passer aucune occasion de se mortifier.

Mais à pérégriner ainsi, il perdit les faveurs de Dieu et les tentations vinrent déferler sur lui ; il y enfonça jusqu'au cou. Seul et privé de tout secours pour son âme autant que pour son corps, il marchait à sa perte comme l'oiseau qui tombe au filet. Il était au bord du gouffre quand Dieu abaissa sur le malheureux son regard paternel et le prit en pitié pour le sauver. A force de souffrir il acquit la sagesse, et rentrant en lui-même il se dit : « Retourne dans ton Ordre, malheureux : c'est là seulement que tu trouveras le salut ! » Sans attendre il se leva et revint en courant dans les bras de sa mère.

33. Il arriva au couvent de Sienne. Saint François s'y trouvait justement, mais, chose curieuse, le saint s'enfuit dès qu'il le vit, et il courut s'enfermer dans sa cellule. Les frères, déconcertés, lui demandèrent pourquoi. « Si vous ne connaissez pas la raison de ma disparition rapide, pourquoi en êtes-vous là tout bouleversés ? dit le saint. C'est pour prier que je suis parti, pour libérer par le secours de la prière notre frère égaré. J'avais vu dans mon fils une chose qui m'avait à juste titre beaucoup peiné, mais voici que désormais, par la grâce du Christ, c'en est fini de son infidélité. » Le frère se mit à genoux et reconnut sa faute avec humilité. « Que le Seigneur te pardonne, frère, lui dit le saint, mais fais bien attention désormais à ne plus te séparer de tes frères sous prétexte de sainteté. » A dater de ce jour, le frère aima la vie commune et la compagnie des autres frères ; ses couvents préférés étaient ceux où les exercices réguliers étaient le mieux observés².

Quand les justes se trouvent rassemblés, le Seigneur accomplit parmi eux des merveilles. Celui qui branle est épaulé, celui qui tombe est remis d'aplomb, les tièdes y trouvent le stimulant nécessaire ; c'est le frottement du fer contre le fer qui donne le fil au tranchant ; le frère aidé par son frère est solide comme une place forte³. Dans le monde, la multitude des hommes empêche de voir Jésus⁴, tandis qu'ici les foules sont composées d'anges du ciel et ne sont pas un obstacle. Il suffit de ne pas quitter l'Ordre, et si l'on est fidèle jusqu'à la mort on recevra la couronne de vie.

34. Quelque temps après, le cas se reproduisit presque identique pour un autre frère qui refusa l'autorité du vicaire du saint et se choisit un autre frère pour supérieur. Le saint était présent⁵ ; il le fit appeler et le frère se jeta aussitôt aux pieds du vicaire et se soumit au gardien

¹ Qo 4 10.

² Les couvents de régulière observance, dit le texte. C'était déjà la dénomination d'une fraction de l'Ordre par opposition aux « Spirituels » qui ne recevront leur nom que plus tard. Gratien, *Histoire de l'Ordre... au XIII^e siècle*, p. 226.

³ Qo 4 10.

⁴ Allusion à l'épisode évangélique de Zachée, Lc 19 3.

⁵ C'est durant un Chapitre que, d'après saint Bonaventure, l'événement aurait eu lieu : LM 11 11.

que le bienheureux lui désigna. Poussant alors un profond soupir, le saint dit à celui qu'il avait envoyé réprimander le délinquant : « Frère, j'ai vu le diable juché sur les épaules de ce frère désobéissant et lui tenant le cou étroitement serré ; aux mains d'un pareil cavalier, il négligeait le mors de l'obéissance et ne suivait plus que les rênes de son instinct. Mais j'ai prié pour lui le Seigneur, et le démon s'est enfui tout honteux. »

Quelle pénétration chez un homme dont les yeux du corps étaient si faibles, mais ceux de l'âme si pénétrants ! Et considérez sans étonnement le honteux fardeau qui pèse sur celui qui refuse de porter le Dieu de majesté ; il faut choisir : ou bien vous porterez le fardeau léger⁶, et c'est plutôt lui qui vous portera, ou bien vous porterez au cou une meule de moulin et vous serez accablés par votre iniquité comme par une masse de plomb⁷.

⁶ Mt 11 30 : Mon fardeau est léger.

⁷ Littéralement : un talent de plomb. Le talent est une mesure grecque, de poids variable suivant les différents Etats qui l'utilisaient, mais toujours proche du demi-quintal.

CHAPITRE 7

COMMENT IL DÉLIVRA LES HABITANTS DE GRECCIO DES RAVAGES DE LA GRÊLE ET DES LOUPS.

35. Le saint séjournait volontiers au couvent de Greccio, à la fois parce qu'il le voyait riche de pauvreté, et parce que dans une cellule construite au sommet d'un rocher, très à l'écart, il pouvait s'abandonner à la contemplation en toute liberté. C'est là aussi que, redevenu enfant avec lui, il avait naguère fêté la naissance de L'Enfant de Bethléem¹.

Or, il advint que la population subit calamité sur calamité : des loups dévorants venaient par bandes s'attaquer au bétail et aux hommes ; et la grêle ravageait tous les ans les moissons et les vignes. Le bienheureux François leur dit un jour dans un sermon : « Pour l'honneur et la louange du Dieu tout-puissant, écoutez la vérité que je vous annonce : je vous donne ma parole que tout fléau s'éloignera et que le Seigneur, vous regardant avec amour, vous enrichira de biens temporels si chacun d'entre vous confesse ses péchés et fait de dignes fruits de pénitence. Mais écoutez bien ceci encore : je vous préviens aussi que si, oublieux de ce bienfait, vous retournez à votre vomissement², le fléau reparaitra, le châtement sera deux fois plus lourd et la colère déferlera plus terrible sur vous. »

36. Les mérites et les prières du bienheureux obtinrent la cessation des fléaux, les périls périrent³, les loups et la grêle ne causèrent plus aucun ravage. Bien mieux : quand la grêle visitait les campagnes des alentours, et s'approchait de chez eux, elle s'arrêtait sur leurs confins ou prenait une autre direction.

Mais une fois hors de danger, ils devinrent trop riches et regorgèrent de biens ; la prospérité alors porta ses fruits accoutumés : leurs faces se capitonnèrent de graisse, et la panne ou plutôt la fiente des richesses les rendit aveugles⁴. Ils tombèrent finalement dans un état pire que le premier, ils oublièrent le Dieu qui les avait sauvés. Mais vint le châtement, car les sanctions de la justice de Dieu sont plus sévères pour les récidivistes. La colère de Dieu s'enflamma contre eux, les fléaux qui s'étaient éloignés reparurent, une guerre couronna le tout, cependant qu'une épidémie envoyée par le ciel décimait la population ; finalement tout le bourg fut livré à l'incendie vengeur⁵. Il était juste qu'aboutît à pareille catastrophe pareil mépris pour les bienfaits reçus.

¹ Cf. 1 C 86.

² 2 P 2 22.

³ L'allitération a meilleure allure dans le texte latin qu'en français. Elle est empruntée à un répons de l'Office de saint Antoine, le *Si quaeris*.

⁴ Ces images évoquent aux familiers de la Bible le portrait du méchant, stéréotypé dans la littérature sapientielle, surtout dans le livre de *Job et* dans Ps 73 4-7 : le « méchant » est un égoïste qui « se fait du lard », sa tête est comparée à celle du porc, son regard est qualifié de bestial.

Quant à la mention de la fiente, dans le texte de Celano, c'est une allusion à l'histoire de Tobie.

⁵ Nous savons par le chroniqueur Richard de Saint-Germain que Frédéric II assiégeant Rieti, place fidèle au pape, envoya « au mois de mai 1242 un capitaine du Royaume de Naples, André de Cicala, pour ravager entièrement la campagne environnant la ville ». MGH 19, 383. Or Greccio est à dix kilomètres de Rieti.

CHAPITRE 8

COMMENT IL PRÉDIT LA GUERRE CIVILE AUX HABITANTS DE PÉROUSE. ÉLOGE DE LA CONCORDE.

37. Le bienheureux Père descendit quelques jours après de sa cellule de Greccio ; il annonça aux frères, d'une voix qui trahissait sa peine : « Voilà longtemps que les habitants de Pérouse agissent aux dépens de leurs voisins¹ et leur coeur s'est enorgueilli, mais ils n'en tireront que de la honte, car la vengeance de Dieu est proche et sa main déjà est à la poignée de son glaive. » Il attendit encore quelques jours et puis, la ferveur de l'Esprit le poussant, il partit vers Pérouse. Il était clair que, durant son séjour en cellule, il avait été favorisé d'une vision.

Arrivé à Pérouse, il rassembla donc le peuple et se mit à prêcher. Mais il y avait sur la place, comme d'habitude, des chevaliers qui faisaient du manège et des passes d'armes, empêchant ainsi le sermon. Le bienheureux s'adressant à eux leur dit en gémissant : « Malheureux, êtes-vous donc stupides au point de n'accorder ni attention ni respect aux jugements de Dieu ! Ecoutez plutôt ce que le Seigneur vous annonce par moi, petit pauvre : si le Seigneur vous a donné puissance sur tous vos voisins, c'est afin que vous soyez plus complaisants pour eux et plus reconnaissants pour lui. Mais vous êtes des ingrats, vous multipliez vos incursions, vous tuez et vous pillez. Tout cela, je vous le dis, ne restera pas sans châtement, et pour que la punition soit plus lourde, c'est par une guerre civile que Dieu consommera votre perte, et l'émeute vous dressera les uns contre les autres. La colère de Dieu vous instruira puisque vous n'avez rien tiré de sa bonté. »

L'émeute éclata peu après on prit les armes et l'on n'épargna même pas sa famille ; le peuple s'insurgea contre les chevaliers et les chevaliers en représailles décimèrent le peuple. La lutte fut si atroce et meurtrière que leurs voisins eux-mêmes, pourtant victimes des Pérugins, avaient pitié d'eux².

La sanction était juste et inéluctable : ils s'étaient éloignés du Souverain Bien qui est un ; l'unité ne pouvait qu'être brisée entre eux. Il n'y a pas de lien plus solide pour nouer l'unité d'un état, que l'amour de Dieu, conséquence d'une foi sincère et sans hypocrisie.

¹ François avait eu l'occasion de l'expérimenter lui-même par sa captivité,

² Pérouse a donné bien des soucis aux diplomates pontificaux : en 1214, une première sédition avait été apaisée par Innocent III ; en 1217 et 1223, Honorius III dut intervenir pour ramener la paix ; de 1225 à 1228, les nobles restèrent exilés de Pérouse ; ils ne purent y rentrer que grâce à Grégoire IX, qui y résidait alors (au moment de la canonisation de saint François).

CHAPITRE 9

COMMENT IL PRÉDIT A UNE FEMME LA CONVERSION DE SON MARI.

38. L'homme de Dieu s'en allait un jour au couvent des Celles de Cortone ; une dame noble de Volusiano l'apprit et accourut pour le voir. Après un voyage d'autant plus fatigant qu'elle était de santé fragile et peu résistante, elle joignit enfin le saint. La voyant lasse et à bout de souffle, le Père eut pitié d'elle et lui dit :

« Que désirez-vous, madame ?

- Père, votre bénédiction.

- Vous êtes mariée ?

- J'ai un mari très dur qui m'empêche de servir le Christ, et mon plus grand chagrin est de ne pouvoir, à cause de lui, mettre à exécution les élans de générosité que Dieu m'inspire. C'est pourquoi je vous demande de prier pour que Dieu, dans sa bonté, l'amène à plus de docilité. »

Le Père admira le courage de cette femme, la maturité de cette enfant et, touché de compassion, lui dit :

« Vous êtes bénie, ma fille ; retournez et sachez que votre mari fera bientôt votre consolation. Dites-lui de la part de Dieu et de la mienne que c'est maintenant le temps de faire son salut, mais que plus tard ce sera celui d'être jugé. »

Et il la bénit.

Elle revint chez elle, retrouva son mari et lui transmit le message. L'Esprit-Saint alors s'empara de lui et transforma si bien le vieil homme en homme nouveau qu'il répondit avec douceur : « Eh bien, madame, servons le Seigneur dans notre maison¹ et sauvons nos âmes !

- Il me semble, lui dit-elle, que nous devrions faire de la chasteté le fondement spirituel sur lequel s'élèveront les autres vertus.

- C'est aussi mon désir, puisque c'est le vôtre. »

A partir de ce jour et durant plusieurs années tous deux pratiquèrent la chasteté et s'en furent tous deux le même jour vers le Seigneur, l'un comme holocauste du matin, l'autre comme sacrifice du soir.

Heureuse femme qui put ainsi fléchir son seigneur et le mener à la Vie. En elle est accomplie la parole de l'Apôtre : le mari non-chrétien est sauvé par une femme ayant la foi². Mais de telles femmes aujourd'hui on peut, comme on dit, les compter sur les doigts.

¹ « Dans notre maison » : c'est la formule classique, à cette époque, pour désigner l'état de vie des pénitents, donc aussi des tertiaires, par opposition aux moines et aux frères qui servent le Seigneur dans des monastères ou des couvents, après avoir abandonné famille, profession et domicile.

- Certains pensent que le couple dont il est ici question est celui de Lucchesio et de Bonadonna.

² 1 Co 7 14.

CHAPITRE 10

COMMENT L'ESPRIT LUI MONTRA UN FRÈRE QUI AVAIT SCANDALISÉ SON FRÈRE ET DONT IL PRÉDIT LA SORTIE DE L'ORDRE.

39. Un jour arrivèrent de la Terre de Labour¹ deux frères dont l'aîné avait en cours de route souvent scandalisé le plus jeune. C'était un tyran et non un compagnon. Le plus jeune supportait tout en silence, pour Dieu ; c'était l'un des familiers de François auquel, sitôt arrivé, il s'en fut rendre visite. Entre autres choses le saint lui demanda :

« Comment ton compagnon s'est-il conduit à ton égard durant le voyage ?

- Certainement mieux que je ne le mérite², Père très cher.

Mais le saint :

- Prends garde, frère, de mentir même sous prétexte d'humilité. Car je suis au courant de sa conduite. Mais attends un peu et tu verras. »

Cette connaissance d'événements si éloignés laissa le frère dans une profonde admiration. Et peu après on vit partir et quitter l'Ordre avec éclat celui qui avait été un scandale pour son frère.

Avoir un bon compagnon de route et ne pas s'entendre avec lui était bien un signe évident de méchanceté et de manque de jugement.

¹ Région de Campanie, au sud de Rome.

² Cf. LM 11 13, n. 17.

CHAPITRE 11

COMMENT IL CONNUT QU'UN JEUNE HOMME QUI DEMANDAIT A ENTRER DANS L'ORDRE N'ÉTAIT PAS GUIDÉ PAR L'ESPRIT DE DIEU.

40. Vint à Assise, à la même époque, un jeune homme de la noblesse de Lucques qui désirait entrer dans l'Ordre. On le présenta à saint François ; il se mit à genoux et, en pleurant, le supplia de le recevoir. L'homme de Dieu le regarda et connut en esprit qu'il n'était pas conduit par des motifs spirituels. Il lui dit : « Pauvre homme charnel, tu avais escompté mentir au Saint-Esprit et à moi ? Tes larmes sont charnelles et ton coeur est loin de Dieu : va-t'en, car ce n'est pas sur des motifs spirituels que tu t'es décidé ! »

Il finissait de parler, quand on annonça que les parents étaient à la porte et venaient reprendre leur fils. Celui-ci s'en fut les retrouver et, de son plein gré, repartit avec eux. Les frères émerveillés louèrent Dieu pour les grâces accordées au bienheureux.

CHAPITRE 12

COMMENT IL GUÉRIT UN CLERC MAIS LUI PRÉDIT UNE RECHUTE PLUS GRAVE ENCORE A CAUSE DE SES PÉCHÉS.

41. Au temps où le Père, malade, était hospitalisé à l'évêché de Rieti, on lui amena couché aussi sur un lit, malade et souffrant de partout, un chanoine nommé Gédéon, très sensuel et mondain.

Il s'était donc fait transporter jusqu'auprès du saint et il lui demanda en pleurant de tracer sur lui le signe de la croix. « Mais, lui dit le saint, comment te marquer de la croix, alors que tu as toujours suivi les désirs de ta chair sans craindre le jugement de Dieu ? Je vais te signer au nom du Christ, mais sache qu'il t'arrivera bien pis si tu retournes à ton vomissement après avoir été guéri, car le péché d'ingratitude vaut toujours à ceux qui le commettent un état pire que le premier. » Il traça donc sur lui le signe de la croix, et notre homme qui gisait perclus se releva gaillard, éclatant de louanges. « Je suis sauvé » ! s'écriait-il. Beaucoup entendirent craquer ses vertèbres avec le bruit du bois sec qu'on casse entre ses mains.

Mais au bout de quelque temps il oublia Dieu et livra de nouveau son corps à l'impudicité¹ ... et un soir qu'il avait dîné chez un autre chanoine, son confrère, et qu'il y était resté pour la nuit, la toiture s'écroula sur tous les habitants de la maison. Les autres échappèrent à la mort ; le misérable seul fut pris par elle et périt.

Il ne faut pas s'étonner de voir que, selon la prédiction du saint, le dernier châtiment de cet homme fut pire que le premier, car nous devons toujours nous montrer reconnaissants pour les bienfaits reçus, et une rechute dans le crime est une double offense.

¹ Il y a un proverbe italien qui dit: *Passato il pericolo, gabbato il santo*; le danger passé, on se moque du saint. C'est en 1236 que cesse de paraître dans les documents le nom du chanoine Gédéon. Il avait été d'abord économe de la cathédrale de Rieti en 1213-1216, puis procureur de l'évêque.

CHAPITRE 13

HISTOIRE D'UN FRÈRE QUI ÉTAIT LA PROIE D'UNE TENTATION.

42. Durant ce même séjour de François à Rieti, un frère spirituel de la custodie des Marses¹, tourmenté de pénibles tentations, dit en son coeur : « Ah ! si seulement j'avais sur moi quelque chose de saint François, ne fût-ce qu'une rognure d'ongle, je crois que toute cette bourrasque de tentations s'apaiserait et que le calme reviendrait en moi, par la grâce de Dieu. »

Il demanda et obtint la permission d'aller au couvent de Rieti et exposa son cas à l'un des compagnons du saint, mais ce frère lui répondit : « Je ne crois pas que je pourrai te donner les chutes de ses ongles, car même lorsque nous lui coupons les ongles nous-mêmes, il nous prescrit de tout jeter sans rien conserver. » Au même moment on vient dire au frère que le saint le demandait. « Mon fils, lui dit ce dernier, va me chercher les ciseaux pour me couper tout de suite les ongles. » Le frère lui montra l'instrument dont il s'était muni d'avance pour l'opération ; il recueillit les rognures et les remit au frère qui les avait demandées. Celui-ci les reçut et les conserva avec beaucoup de piété : il fut sur-le-champ délivré de tous les assauts du démon.

¹ Autour du lac Fucin, dans l'Abruzze ultérieure, à l'ouest du Latium, au sud de la Sabine.

CHAPITRE 14

COMMENT LE SAINT DEMANDA DE L'ÉTOFFE ET COMMENT UN HOMME VINT EN OFFRIR.

43. Au cours du même séjour¹, le père des pauvres, qui n'était vêtu que d'une pauvre vieille tunique, dit un jour au compagnon qu'il s'était choisi pour gardien² : « Frère, je voudrais que tu me trouves, si possible, du drap pour faire une tunique. » Le frère se creusa donc la tête : comment faire pour se procurer le drap nécessaire demandé si humblement ?

Le lendemain, au petit jour, il décide d'aller en ville quêter cette étoffe, il se dirige vers la porte, l'ouvre : un homme était assis sur le seuil et voulait lui parler. « Pour l'amour de Dieu, lui dit-il, accepte ce drap de ma part ; il y en a pour six tuniques ; tu en garderas une pour toi et tu distribueras les autres comme il te plaira. Que cela serve au salut de mon âme. » Tout radieux, le frère s'en vint trouver François et lui fit part du cadeau venu du ciel. « Accepte les tuniques, lui dit le saint, puisque cet homme a été envoyé pour me secourir ainsi. Et grâces soient rendues à Celui qui montre tant de sollicitude à mon égard. »

¹ A l'évêché de Rieti : § 41.

² Cf. Tcst. 27-28.

CHAPITRE 15

COMMENT LE SAINT INVITA SON MÉDECIN A DÉJEUNER, ALORS QUE LES FRÈRES MANQUAIENT DE TOUT; ET COMMENT LE SEIGNEUR LES COMBLA DE VICTUAILLES. DIEU POURVOIT AUX BESOINS DES SIENS.

44. A l'époque où le bienheureux séjournait dans un ermitage des environs de Rieti, le médecin venait tous les jours pour lui soigner les yeux. Or le saint dit un jour à ses compagnons : « Invitez le médecin et servez-lui un bon repas. - Père, lui répondit le gardien, je l'avoue à ma honte, mais jamais nous n'oserions l'inviter, tant nous sommes démunis ! »

Le saint répliqua : « Pourquoi voulez-vous me le faire dire deux fois ? » Et le médecin qui était présent : « Mes très chers frères, je serai enchanté de partager votre pauvreté. »

Les frères s'activent et apportent sur la table tout ce qui reste dans la réserve : un peu de pain, très peu de vin ; pour que le menu soit plus copieux, le cuisinier apprête quelques légumes. Mais la table du Maître permit de garnir celle des serviteurs : quelqu'un frappe à la porte ; on accourt : c'était une femme qui apportait une corbeille pleine de beau pain doré, de poissons, de pâté d'écrevisses et, recouvrant le tout, du miel et du raisin.

A ce spectacle, la famille des pauvres fut bien aise ; on laissa pour le lendemain les aliments vulgaires, on dégusta les plus fins sans plus attendre. Et le médecin dit en soupirant : « Ni vous, mes frères, ni à plus forte raison nous autres du monde, ne reconnaissons comme nous le devrions la sainteté de cet homme. » Ils consommèrent peu : le miracle les avait rassasiés plus que n'aurait pu le faire le menu.

Ainsi va l'amour de Dieu notre Père : il ne quitte jamais les siens du regard, et nourrit ses mendiants d'autant mieux qu'ils sont plus démunis. De la table des pauvres à celle des rois, il y a autant de différence que de la richesse de Dieu à la richesse des hommes.

CHAPITRE 15 BIS

COMMENT IL DÉLIVRA FRÈRE RICHER D'UNE TENTATION.

44 bis. Un frère nommé Richer, noble de coeur autant que de naissance, avait une très haute idée des mérites de saint François : il pensait qu'on pouvait être sûr d'obtenir la grâce de Dieu si l'on arrivait à obtenir du saint un témoignage de faveur ; on ne méritait au contraire que la colère de Dieu si cette faveur était refusée. Tout à son désir véhément de capter une manifestation d'amitié, il finit par se demander s'il n'avait pas un défaut ou un péché secret méritant les reproches du saint et le privant ainsi de son affection. Cette inquiétude lancinante l'affligeait tout le jour, mais il n'osait s'en ouvrir à personne.

Or le bienheureux François était un jour dans sa cellule en train de prier, et le frère s'y présenta, toujours hanté par son tourment. L'homme de Dieu eut connaissance et de son approche et de ses préoccupations ; il l'appela délicatement et lui dit : « Ne te laisse désormais troubler par aucune tentation, mon fils, ni torturer par aucune crainte, car tu m'es très cher, et l'un des plus chers parmi tous ceux que j'aime d'un amour special. Viens me voir en toute confiance quand tu voudras, et retourne ensuite quand tu voudras, en toute liberté. » Le frère, à ces mots, fut au comble de la stupeur et de la joie et sûr désormais de l'affection du saint, il grandit aussi, comme il l'avait espéré, dans la grâce du Sauveur.

CHAPITRE 16

COMMENT IL CONNUT PAR L'ESPRIT LE DÉSIR DE DEUX FRÈRES ET COMMENT IL SORTIT DE SA CELLULE POUR LES BÉNIR.

45. Le saint avait coutume de passer dans une cellule solitaire toute sa journée ; il ne rejoignait ses frères que lorsqu'il avait très faim, et ce n'était pas aux heures prévues, parce qu'il était souvent bien plus accaparé par son besoin de contemplation, plus exigeant encore¹.

Or deux frères dont la vie était agréable aux yeux de Dieu, arrivèrent un jour de très loin au couvent de Greccio : ils venaient uniquement pour voir le saint et recevoir sa bénédiction qu'ils désiraient depuis longtemps. Mais ils ne le trouvèrent pas, car il avait quitté la communauté pour se retirer dans sa cellule ; ils en furent très chagrinés, car on ne pouvait guère prévoir le moment de son retour ; force leur était d'attendre là. Ils attribuèrent à leurs péchés cette disgrâce et s'éloignèrent la mort dans l'âme. Les compagnons du bienheureux François les escortèrent sur la route, cherchant à les consoler, mais, arrivés à la distance d'un jet de pierre du couvent, ils entendirent le saint les appeler à grands cris ; François disait en même temps à l'un de ses compagnons : « Va dire à mes frères qui sont venus ici de se tourner vers moi. » Et quand les frères se furent tournés vers lui, il traça sur eux le signe de la croix et les bénit tendrement. Leur joie fut d'autant plus grande qu'ils avaient à la fois obtenu satisfaction et bénéficié d'un miracle ; ils prirent le chemin du retour en louant et bénissant le Seigneur.

¹ La scène se passe à Rieti, pendant le carême. Cf. LP 31.

CHAPITRE 17

COMMENT SA PRIÈRE FIT JAILLIR DU ROCHER UNE EAU QUI RAFRAICHIT UN PAYSAN ALTÉRÉ.

46. Le bienheureux François voulut un jour se retirer dans un ermitage¹ pour s'y adonner plus librement à la contemplation. Comme il était à bout de forces, il emprunta l'âne d'un pauvre homme pour la route. On était alors en été ; le paysan, qui gravissait à pied la montagne à la suite de l'homme de Dieu, parlait d'abandonner avant d'arriver au couvent : il n'en pouvait plus de fatigue à cause de ce chemin long et accidenté, et il mourait de soif. Il se met à crier avec véhémence à l'adresse du saint, il le supplie d'avoir pitié de lui et déclare qu'il va mourir si on ne lui donne rien à boire pour le réconforter. Comme toujours, plein de pitié pour les affligés, l'homme de Dieu n'attend pas davantage et descend de son âne ; il se met à genoux, lève les mains vers le ciel et ne s'arrête pas de prier qu'il ne se sente exaucé. Il s'adresse alors au paysan : « Cours : tu trouveras là-bas une source que le Christ, dans sa bonté, vient de faire jaillir du rocher afin que tu puisses boire. »

Stupéfiante condescendance de Dieu² qui se laisse si volontiers fléchir par ses serviteurs ! Un paysan peut boire d'une eau que la vertu d'un homme en prière a fait jaillir ; c'est une roche compacte qui lui fournit de quoi se désaltérer ! Il n'y avait auparavant pas un filet d'eau en cet endroit, et l'on eut beau chercher, on n'en put découvrir aucune trace par la suite. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un homme rempli du Saint-Esprit accomplisse à son tour les miracles qu'opèrent tous les justes ; rien d'extraordinaire à ce qu'un homme uni au Christ par une grâce spéciale opère les mêmes prodiges que tous les autres saints³.

¹ Celui de l'Alverne, d'après Barthélémy de Pise (AF IV, p. 38).

² *Stupenda dignatio*. L'expression sera reprise par saint Bonaventure dans le récit du même miracle (LM 7 12). Coïncidence plus étrange : elle est utilisée par saint François lui-même, à propos de l'Eucharistie, dans sa *Lettre à tout l'Ordre* (3 Let. 27).

³ Par exemple : Moïse (Ex 17 6 ; Nb 20 10) et saint Benoît (*Dialogues de saint Grégoire*, 11, 5).

CHAPITRE 18

COMMENT IL ÉLEVA DE PETITS OISEAUX DONT L'UN FUT PUNI DE MORT A CAUSE DE SON ÉGOÏSME.

47. Le bienheureux François était un jour assis à table avec ses frères ; deux petits oiseaux, le mâle et la femelle, s'approchèrent : ils venaient tous les jours picorer à volonté les miettes de la table du saint pour les porter ensuite à leurs petits. Le saint, tout joyeux, les caresse et ramasse lui-même quelques miettes pour les leur offrir. Un beau jour, le père et la mère viennent donner aux frères leurs oisillons comme pour les récompenser de les avoir nourris, et disparaissent. Les petits furent vite apprivoisés : ils venaient se poser sur les mains des frères et se conduisaient non comme des étrangers mais comme des habitants de la maison. La vue d'un séculier les faisait fuir ; ils n'admettaient pour famille que les frères. Le saint, qui observait tout ce manège, admirait et faisait partager sa joie : « Voyez-vous, disait-il, nos frères les rouges-gorges ont agi comme s'ils avaient été doués de raison. Ils se sont dit que, puisque nous avons nourri leurs petits de nos miettes, ils pouvaient en toute sécurité nous les confier ; et ils sont allés nicher ailleurs. » Les oiseaux s'habituaient tout à fait en compagnie des frères et tous mangeaient en commun.

Mais l'harmonie fut rompue par l'avidité du plus gros qui éleva la prétention de persécuter les plus petits. Quand il était repu à souhait, il empêchait les autres de manger. Le Père dit alors : « Voyez ce goinfre : rassasié, il est encore jaloux de ses frères affamés. Il périra de male mort. » Le châtement suivit bientôt la prédiction du saint : le drôle s'étant perché sur le bord d'une cruche pour y boire, tomba dans l'eau et se noya ; il n'y eut pas un chat ni autre bête pour toucher à celui que le saint avait maudit.

Quelle horreur doivent donc éprouver les hommes pour l'égoïsme, puisque sa punition, chez les animaux, est si terrible déjà ! Et nous devons craindre les condamnations prononcées par les saints, puisque l'exécution leur succède si promptement.

CHAPITRE 19

COMMENT SE RÉALISA POINT PAR POINT CE QU'IL PRÉDIT DE FRÈRE BERNARD.

48. Voici ce qu'il prédit un jour de frère Bernard, le deuxième frère de l'Ordre¹ : « Les démons les plus malins et les esprits les plus méchants ont été désignés pour tourmenter frère Bernard. Mais je vous le dis, ils peuvent toujours être à l'affût et s'agiter pour faire tomber du ciel cette étoile, les choses prendront une autre tournure. Il sera broyé, harcelé, accablé, mais il triomphera de tout. Et quand viendra sa mort, la tempête sera apaisée, toutes les tentations seront vaincues ; il goûtera une paix, une tranquillité merveilleuses ; sa carrière accomplie, il s'en ira joyeusement vers le Christ. »

C'est en effet ce qui advint. D'éclatants miracles signalèrent son trépas et toutes les prédictions de l'homme de Dieu furent ponctuellement accomplies. Les frères se disaient : « Nous ne l'avons pas connu vraiment tant qu'il vivait ! » Mais nous laissons à d'autres le soin de chanter les louanges du frère Bernard².

¹ Le premier étant saint François. Cf. plus haut, § 15.

² *La Vie de frère Bernard* est insérée dans la *Chronique des XXIV Généraux* (AF III, p. 35-45).

CHAPITRE 20

D'UN FRÈRE TENTÉ QUI VOULAIT AVOIR UN TEXTE ÉCRIT DE LA MAIN DU SAINT.

49. Durant une période de réclusion que s'était imposée saint François, au sommet de l'Alverne, un de ses compagnons¹ désirait beaucoup avoir quelques paroles consolantes des Livres Saints, transcrites de la main du Père, car il était alors en proie à une grave tentation non de la chair mais de l'esprit, et il croyait en être délivré par ce moyen, ou du moins la supporter plus aisément. Morose et cultivant ce désir, il n'osait pourtant pas s'en ouvrir au Père ; mais ce que l'homme ne confia pas, l'Esprit de Dieu le révéla.

Le bienheureux l'appela un jour, en effet, pour lui dire « Apporte-moi du parchemin et de l'encre. Je veux écrire les paroles de Dieu et ses louanges que j'ai méditées en mon coeur. » On lui fournit aussitôt ce qu'il avait demandé, puis il écrivit de sa propre main les *Laudes* du Seigneur et quelques versets choisis ; il termina par une bénédiction pour le frère et lui dit : « Prends ce morceau de parchemin et conserve-le soigneusement jusqu'au jour de ta mort. » Au même instant la tentation disparut. Le document fut conservé et dans la suite opéra des miracles.

¹ Frère Léon, qui signale lui-même le fait dans une annotation du parchemin dont il est question plus bas et dont l'original est encore conservé au « Sacro Convento » d'Assise. Texte dans les *Opuscules*. Il fut écrit fin septembre 1224, très peu de temps après la stigmatisation.

CHAPITRE 21

COMMENT, POUR COMBLER LES DÉSIRES DE CE MÊME FRÈRE, IL LUI DONNA SA TUNIQUE.

50. Le même frère bénéficia encore d'un autre miracle du saint. Celui-ci était alors hospitalisé à l'évêché d'Assise, et le frère ruminait en lui-même ces pensées : « Voilà le Père bien près de mourir ; quelle consolation pour moi si je pouvais avoir sa tunique en ma possession après sa mort ! » Ce désir de son coeur eut l'effet d'une demande explicite : très peu de temps après, le bienheureux François l'appelle et lui dit : « Je te lègue ma tunique ; accepte-la, elle est à toi désormais. Je la porterai le temps qui me reste à vivre, mais tu en seras l'héritier après ma mort ! » Emervillé d'un tel pouvoir de pénétration, le frère pour sa plus grande consolation reçut donc la tunique. Celle-ci passa plus tard en France¹.

¹ Celano écrit en 1246 ; Léon mourra en 1271. Ce serait donc Léon lui-même qui aurait donné la tunique aux Français ? Ou bien Celano confond-il avec l'autre tunique dont il parle en 2 C 181 ? ou bien la dernière phrase est-elle une interpolation ?

CHAPITRE 22

DU CÉLERI RÉCOLTÉ LA NUIT DANS UN PRÉ COMME IL L'AVAIT ORDONNÉ.

51. Aux tout derniers temps de sa maladie, il eut envie, une nuit, de manger du céleri¹ ; humblement il en demanda. On appela le cuisinier qui répondit ne pouvoir rien cueillir à cette heure dans le jardin. « J'ai d'ailleurs récolté ou coupé déjà tant de céleri que c'est à peine si en plein jour je pourrais en découvrir un brin. A plus forte raison dans l'obscurité suis-je incapable maintenant de le distinguer des autres plantes.

- Frère, lui dit le saint, va, ne t'en fais pas une montagne, et apporte-moi les premières herbes qui te viendront sous la main. » Le frère s'en alla au jardin : on n'y voyait goutte ; il arracha la première brassée d'herbes qui lui tomba sous la main et l'apporta. On les examina, on les tria et on trouva parmi elles du céleri tendre et bien fourni.

Le saint en mangea un peu et s'en trouva réconforté, puis il dit : « Mes bien chers frères, exécutez toujours à la première injonction les ordres qui vous sont donnés, sans attendre qu'on vous le dise deux fois. Et ne vous excusez jamais en disant que c'est impossible, car, même si l'ordre était au-dessus de vos forces, l'obéissance, elle, trouverait les forces nécessaires. »

Voyez par cet exemple jusqu'à quel point l'Esprit du Seigneur l'avait doué de l'esprit de prophétie.

¹ Umbellifère, à sève vigoureuse, beaucoup plus répandue alors que maintenant. Dans l'antiquité on se servait du céleri pour ranimer les mourants (et c'est ici le cas), d'où le proverbe : « Il a besoin de céleri », pour signifier : « il va mourir ». (Plutarque, *Morales*, 676 ; Diodore de Sicile, XVI, 79). (La plupart des auteurs traduisent *petrosillum par persil*, qui est aussi une variété d'ache. Leurs arguments ne sont pas négligeables. On peut maintenir *céleri*, en remarquant qu'il ne s'agit pas de la variété récente de céleri-rave, et d'autre part qu'on ne connaît encore au XIII^e siècle aucune variété domestique de persil).

CHAPITRE 23

COMMENT IL PRÉDIT QU'UNE FAMINE SUIVRAIT SA MORT.

52. Sous l'impulsion du Saint-Esprit, les saints révèlent parfois, bien à contre-cœur, les prérogatives dont ils sont bénéficiaires : la gloire de Dieu ou l'édification du prochain peuvent exiger pareilles confidences. Ainsi le bienheureux Père eut un jour à transmettre à un frère qu'il aimait beaucoup une vérité qu'il avait rapportée de la « Chambre du Secret » de la divine Majesté, où Dieu lui parlait familièrement : « Il y a sur terre en ce moment un serviteur de Dieu : à cause de lui et tant qu'il vivra, le Seigneur empêchera la famine de sévir parmi les hommes. »

Il n'en tira aucune vanité ; seule la sainte charité qui ne recherche pas son propre intérêt¹ le poussait à nous le révéler pour notre édification, et en termes modestes : l'étonnante faveur, l'amour de choix que le Christ témoignait à son serviteur ne devaient pas rester ignorés, infructueux.

Nous avons bien connu, nous qui en avons été les témoins, la paix et la tranquillité, l'abondance de tous biens qui régnèrent tant que vécut le serviteur du Christ. La disette alors n'affectait pas la Parole de Dieu ; les sermons avaient leur pleine efficacité, les âmes des auditeurs étaient agréables à Dieu ; ceux qui portaient l'habit religieux resplendissaient d'une sainteté exemplaire ; l'hypocrisie des sépulcres blanchis n'avait pas encore exercé de ravage parmi les saints ; l'enseignement des mystificateurs n'avait pas encore suscité l'engouement : il était donc bien juste qu'affluent les biens temporels puisque tous avaient tant à cœur les biens éternels.

53. Mais, François disparu, les jeux furent renversés, le changement fut radical. Guerres et révolutions se multiplièrent en tout lieu, la mort sous toutes ses formes désola soudain plusieurs royaumes. La famine survint, étendit ses ravages, et, plus cruelle encore que tous les autres malheurs, fit périr d'innombrables personnes². Force fut bien de se servir de tout pour aliments et ce que les bêtes elles-mêmes refusaient d'ordinaire passa par la dent des hommes. On mettait dans le pain des coquilles de noix pilées ou de l'écorce d'arbres. On sait par les aveux de tel ou tel qu'un père tenaillé par la faim ne ressentait aucun chagrin (pour ne pas dire qu'il se félicitait) à la mort de son fils. Mais afin que fût clairement désigné ce « serviteur fidèle » pour l'amour de qui la colère de Dieu avait jusque-là refusé de sévir, notre bienheureux Père François, quelques jours après sa mort, apparut à ce même frère qui avait reçu la prédiction du fléau ; il lui signifia clairement que le serviteur de Dieu dont il avait parlé, c'était lui. Une nuit, en effet, ce frère dormait ; il l'interpella d'une voix forte et lui dit : « Frère, voici venue la famine que durant ma vie le Seigneur a écartée de la terre ! » Le frère, éveillé par cette voix, raconta ensuite tout ce qui lui était arrivé. Trois nuits après, le saint lui apparut encore et lui tint le même langage.

¹ 1 Co 13 5.

² C'est en 1228 que la famine fit son apparition dans l'Italie du Centre, au moment du conflit entre Grégoire IX et Frédéric II. Salimbene raconte dans sa *Chronique* (éd. Holder-Egger, p. 35) : « Le cours du blé variait entre 12 et 15 sous impériaux le setier ; une livre de viande de porc, 12 sous... » (Le setier de blé permettait de boulanger sept pains, ration individuelle hebdomadaire ; le sou impérial représentait 70 à 80 grammes d'or).

CHAPITRE 24

SA CLAIRVOYANCE ET NOTRE IGNORANCE.

54. Il n'y a pas à s'étonner de rencontrer d'aussi éclatants privilèges chez le prophète de notre époque : son intelligence, dégagée des opaques soucis terrestres et libre de toute attache aux satisfactions de la chair, pouvait avec légèreté prendre son essor vers les plus hautes vérités ; sa pureté lui donnait accès à la lumière. Illuminé par les clartés de la Lumière éternelle, il apprenait du Verbe le message que ses paroles traduisaient ensuite.

Comme nous lui ressemblons peu, nous qui sommes enfoncés dans les ténèbres et ignorons même ce que réclame notre salut ! Et pourquoi cela sinon parce que, trop amis de la chair, nous nous enlisons dans les mondanités ? Si, au contraire, nous élevions vers le ciel et nos cœurs et nos mains, si nous établissions notre demeure au cœur de l'éternel, alors peut-être comprendrions-nous les deux vérités qui maintenant nous échappent : Dieu et nous-mêmes. Quand on vit dans la boue, il est fatal qu'on ne voie que la boue, mais l'œil toujours fixé au ciel découvrira nécessairement les valeurs célestes.

La pauvreté

CHAPITRE 25

A LA LOUANGE DE LA PAUVRETÉ.

55. Durant son séjour en notre vallée de larmes, le bienheureux Père traita par le mépris les pauvres richesses¹ partagées entre les fils des hommes ; il avait placé plus haut ses ambitions : c'est vers la pauvreté que tendaient toutes les aspirations de son cœur. Constatant que celle qui avait été la compagne habituelle du Fils de Dieu était devenue l'objet d'une répulsion universelle, il eut à cœur de la prendre pour épouse et lui voua un amour éternel. Epris de la beauté de cette épouse, il voulut s'unir étroitement à elle, ne plus faire qu'un esprit avec elle, et pour cela non content de quitter son père et sa mère, il interdit à quelque objet que ce fût l'accès de son âme². Il l'étreignit alors et ne voulut jamais cesser, même pour une heure, d'être son fidèle époux³. « Elle est, enseignait-il à ses fils, le chemin conduisant à la perfection, elle est un gage vous assurant les éternelles richesses. »

Jamais on ne vit un homme plus avare de son or que lui de sa pauvreté ; personne jamais ne surveilla son trésor avec plus de soin qu'il n'en mit à garder cette perle dont parle l'Évangile. Rien ne blessait son regard comme de rencontrer chez ses frères, soit au couvent, soit sur les chemins, une attitude contraire à la pauvreté. Lui-même n'eut pour toute richesse, du début de sa vie religieuse à sa mort, qu'une seule tunique, une petite corde, des caleçons et rien de plus⁴. Son habit pauvre disait éloquemment qu'il avait accumulé ses richesses ailleurs que sur terre. Voilà pourquoi il était joyeux, voilà pourquoi il avait l'âme en paix, voilà pourquoi il marchait vers Dieu si allègrement, tout heureux d'avoir échangé à cent pour un des trésors destinés à périr.

¹ *Opes inopes*, nouvel exemple d'antithèse confinant au calembour.

² *Submovit* : se dit, au propre, du cordon de lecteurs chargé d'écartier la foule, de ranger les badauds, sur le passage des consuls, ou encore de monter la garde devant une résidence.

³ Tout ce développement est sans doute inspiré (de même que le magnifique chant XI du *Paradis* de Dante) par le *Sacrum Commercium*.

⁴ Réminiscence du *Testament* de saint François, v. 16.

CHAPITRE 26

DE LA PAUVRETÉ DES MAISONS.

56. Il apprenait aux frères à construire des maisons petites et pauvres, des cabanes en bois, non en pierre, et d'aspect misérable.

Il rappelait souvent aux frères, quand il parlait de la pauvreté, ce verset de l'Evangile : « Les renards ont leur tanière et les oiseaux du ciel leur nid, mais le Fils de Dieu n'a pas où reposer la tête¹. »

¹ Mt 8 20 ; Lc 9 58. Les deux textes portent la version « Fils de l'homme ».

CHAPITRE 27

COMMENT IL ENTREPRIT DE DÉMOLIR UNE MAISON PRÈS DE LA PORTIONCULE

57. Un Chapitre devait être célébré à Sainte-Marie de la Portioncule ; la date approchait ; les gens d'Assise considérant qu'il n'existait sur place aucun logement, construisirent en hâte une maison pour recevoir le Chapitre. L'homme de Dieu était absent et tout à fait ignorant de ce qui se passait. Lorsqu'il revint et aperçut l'édifice, il en fut irrité et vivement affligé ; il se mit en devoir de le démolir aussitôt, grimpa sur le toit et, d'une main énergique, fit sauter les chevrons et les tuiles. Il donna aux frères l'ordre de monter eux aussi pour anéantir ce monstre si contraire à la pauvreté : « Tout ce qui témoignerait ici de trop de recherche, dit-il, se répandrait fatalement dans tout l'Ordre avec rapidité¹ et tous se conformeraient à cet exemple. »

Il aurait poursuivi jusqu'aux fondations son oeuvre de démolisseur, mais quelques chevaliers s'interposèrent et pour calmer son impétuosité, lui représentèrent que la maison était propriété² de la commune d'Assise et non des frères.

¹ La Portioncule était considérée comme le berceau et le modèle de l'Ordre, car c'est là que les postulants étaient admis dans l'Ordre (Sp 8), là aussi que se rassemblaient tous les frères pour le Chapitre de la Pentecôte.

² Cf. 2 C 18 et 59.

CHAPITRE 28

COMMENT, SUR SON ORDRE, LES MALADES EUX-MÊMES ÉVACUÈRENT LA MAISON DE BOLOGNE.

58. Revenant un jour de Vérone, il avait l'intention de passer par Bologne ; il fut mis au courant de la récente construction dans cette ville d'une maison de frères. Dès qu'il eut entendu ces mots : « maison des frères », il tourna les talons, s'éloigna de Bologne et prit un autre itinéraire, puis il enjoignit aux frères de quitter immédiatement la maison. Celle-ci fut donc abandonnée ; les malades eux-mêmes n'osèrent y demeurer : ils partirent avec leurs frères. Pour obtenir l'autorisation de réintégrer, il fallut attendre que le Seigneur Hugolin, alors évêque d'Ostie et légat en Lombardie¹, eût déclaré publiquement, dans un sermon, que cette maison était à lui.

Celui qui rapporte et consigne ce témoignage est précisément l'un des malades qui évacuèrent la maison².

¹ L'événement se passa donc sans doute en 1221.

² Plutôt que Thomas de Celano, cette victime serait peut-être frère Léon (*Cf. Spec. Perf.*, éd. Sabatier, P. XXIV, n. 3) dont Celano assemble ici divers fragments sans leur donner une forme élaborée.

CHAPITRE 29

COMMENT IL REFUSA D'HABITER UNE CELLULE QU'ON APPELAIT SA CELLULE.

59. Il avait interdit aux frères d'occuper le moindre lopin de terre dépourvu de propriétaire effectif et notoire. Il voulait donner à ses fils pour idéal, le code du Pèlerin : habiter chez autrui, avoir la nostalgie de la Patrie que l'on rejoint et rayonner la paix en chemin¹.

Il lui arriva un jour, à l'ermitage de Sarteano, d'entendre un frère demander à un autre : « D'où viens-tu ? - De la cellule de Frère François », répondit l'interpellé. Le saint l'entendit et s'écria : « Puisqu'on assigne mon nom à une cellule comme si elle était à moi, qu'on lui trouve un autre occupant, car je ne veux plus l'habiter. Pendant 40 jours de prière et de jeûne au désert, le Seigneur ne se fit construire ni cellule, ni maison, mais prit une roche pour abri. Pour nous, si nous ne pouvons vivre sans abri, nous pouvons du moins imiter le Seigneur comme la Règle nous le prescrit, en refusant toute propriété des logements que nous utilisons. »

¹ L'idée qui est déjà reprise par saint Pierre (1 P 2 11) du Livre de *l'Exode* (12 49) se retrouve presque textuellement dans saint Augustin : *Ille se intelligit peregrinatem qui se videt patriae suspirantem...* (In Iohan, 28, 9). Saint Bonaventure, qui l'utilise aussi (Epist. de III quaest, § 8), a soin de commenter : « Cette comparaison ne doit pas être prise au pied de la lettre : Comment les supérieurs pourraient-ils organiser et gouverner l'Ordre si tous les frères étaient instables et vagabonds de par le monde ? » Cf. A. Van Corstanje, *Un peuple de pèlerins*, Paris 1964.

CHAPITRE 30

PAUVRETÉ DU MOBILIER.

60. Il ne suffisait pas au bienheureux de bannir toute recherche dans la construction ; il avait aussi en horreur l'abondance et le luxe dans l'ameublement. Il aimait à ne trouver dans les menus ou dans la vaisselle rien qui rappelât le monde : toutes choses devaient exprimer et chanter notre condition de pèlerins et d'exilés.

CHAPITRE 31

LE DÉJEUNER DU JOUR DE PAQUES A GRECCIO ET COMMENT, A L'EXEMPLE DU CHRIST, LE SAINT SE PRÉSENTA COMME UN PÈLERIN.

61. Un certain jour de Pâques¹, les frères de l'ermitage de Greccio avaient dressé la table avec plus d'apprêts que de coutume : il y avait des serviettes et des verres. Le Père, descendant de sa cellule, vit la table somptueusement garnie et décorée, mais ce spectacle riant l'attrista. En cachette et sur la pointe des pieds il se retira, se coiffa du chapeau d'un pauvre qui, se trouvant là présent, se munit d'un bâton et sortit. Debout, près de la porte, il attendit que les frères se fussent mis à table : on n'avait pas l'habitude de l'attendre s'il ne se rendait pas au signal donné.

Ils venaient de commencer, quand ce pauvre authentique se mit à crier de la porte : « Pour l'amour du Seigneur Dieu, faites l'aumône à un pèlerin pauvre et malade ! - Entre donc, brave homme, lui répondent les frères, pour l'amour de celui que tu as invoqué ! » Il entra aussitôt et se présenta aux frères attablés : Quelle stupeur pour ces bourgeois² à l'arrivée de ce pèlerin ! Sur sa demande, on lui donna une écuelle : il s'assit par terre dans un coin et posa l'écuelle sur le sol. « Maintenant, dit-il, je suis assis comme un vrai frère mineur³ ! » Et se tournant vers les frères : « Nous devons, plus que les autres religieux, nous sentir tenus d'imiter les exemples de pauvreté que nous a donnés le Fils de Dieu. Cette table garnie et décorée, je l'ai jugée indigne de pauvres qui s'en vont mendiant de porte en porte. »

La suite de l'histoire montre combien François fut semblable à cet autre pèlerin resté seul à Jérusalem, en ce même jour de Pâques, car ses paroles enflammèrent le coeur de ses disciples⁴.

¹ Pour LP 32, il s'agit de Noël. Mgr A. Terzi observe qu'autrefois Noël était appelé aussi *Pascha Nativitatis*, d'où la possibilité de confusion.

² *Civibus* : l'antithèse entre le voyageur et ses frères fixés, assis, installés, s'inspire de He 13 14 : Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous tendons vers celle qui est à venir.

³ On sait, par LP 30, qu'à la Portioncule, couvent-témoin, les frères, aussi longtemps que vécut le Père, s'asseyaient à terre pour manger, se conformant ainsi à son exemple et à sa volonté.

⁴ Allusion à l'épisode des disciples d'Emmaüs, Lc 24 23.

CHAPITRE 32

CONTRE LE DÉSIR IMMODÉRÉ DES LIVRES.

62. En ce qui concerne les livres, il enseignait à y chercher la Parole de Dieu et non la valeur matérielle, le profit spirituel et non la beauté. On ne devait en posséder que quelques-uns et les mettre à la disposition des frères qui en avaient besoin¹.

Un ministre lui demanda un jour la permission de conserver à son usage des livres magnifiques et très précieux ; il s'entendit répondre : « Je ne veux pas, sous prétexte de sauver tes livres, anéantir celui de l'Évangile. Tu feras ce que tu voudras, mais je ne puis approuver pareille compromission². »

¹ Cf. 1 C 180.

² LP 69 rattache l'épisode à une discussion concernant un passage de la Règle qui reproduisait la défense de l'Évangile : N'emportez rien en voyage.

CHAPITRE 33

UN ÉPISODE DE LA VIE DU SEIGNEUR ÉVÊQUE D'OSTIE.

63. Le triomphe de la pauvreté, c'étaient les couvertures et les lits : celui qui avait étendu sur une jonchée de paille quelques hardes élimées trouvait sa couche somptueuse.

Or, durant un Chapitre à Sainte-Marie de la Portioncule, le seigneur évêque d'Ostie s'en vint visiter les frères avec toute une suite de chevaliers et de clercs. Voyant que les frères couchaient sur le sol, et considérant leurs lits qu'on aurait pris pour des litières de bêtes sauvages, il pleura très amèrement devant tous les assistants et s'écria : « Voilà où dorment les frères ! quel sera donc notre sort à nous, misérables, qui avons tant de confort et qui en abusons ! » Tous ceux qui étaient présents, émus jusqu'aux larmes, se retirèrent très édifiés.

Le seigneur évêque d'Ostie devint plus tard la porte principale de l'Église : il s'opposa toujours aux assauts de l'ennemi jusqu'au jour où il rendit au ciel comme une hostie sainte son âme bienheureuse¹. O cœur plein d'amour, enclin à la pitié ! Elevé si haut, il s'affligeait de n'avoir pas les mérites proportionnés à sa charge, alors qu'en réalité il était plus grand encore par ses vertus que par ses titres.

¹ *Ostiensis, ostium, hostibus, hostia*, allitérations qui réjouissaient fort les lecteurs du Moyen Âge.

CHAPITRE 34

CE QUI LUI ADVINT A CAUSE D'UN OREILLER DE PLUMES.

64. Puisque nous en sommes au chapitre de la literie, voici un autre épisode qu'il ne sera peut-être pas inutile de raconter.

Depuis sa conversion au Christ, le saint avait laissé dans l'oubli tout ce qui était du monde ; il avait renoncé par exemple aux matelas et aux oreillers de plume, et il n'était malade, ni invitation qui réussît à lui faire enfreindre sa résolution. Mais une nuit où son ophtalmie lui causait des souffrances plus intolérables que de coutume, les frères l'obligèrent, contre son gré, à utiliser un petit oreiller¹.

A l'aube, le saint appela son compagnon et lui dit « Mon frère, je n'ai pu dormir cette nuit, et pas davantage me lever pour prier. La tête me tourne, mes jambes flageolent et tout mon corps s'agite comme si j'avais mangé du pain contenant de l'ivraie². Je crois bien que le diable se cache dans l'oreiller là sous ma tête. Tiens, emporte-le, je ne veux pas voir plus longtemps le diable à mon chevet. » Et il lui envoya le coussin.

Le frère s'en saisit, adressa au Père quelques mots d'affection compatissante, puis se retira ; mais il perdit tout à coup la parole et se trouva envahi d'un tel effroi que, paralysé et comme écrasé, il ne pouvait ni faire un pas ni remuer les bras. Il ne dut sa libération qu'à un ordre du saint, qui, mis au courant, l'appela ; il revint et raconta son aventure. Le saint lui dit : « Hier soir, en récitant complies, j'ai eu nettement la sensation que le diable entrait dans ma cellule. L'ennemi est malin et rusé : s'il n'arrive pas à tourmenter les âmes par l'intérieur, il se rabat sur le corps pour fournir au moins l'occasion de murmurer. »

Quelle leçon pour ceux qui se ménagent des coussins à droite et à gauche et tiennent à s'assurer, n'importe où ils se couchent, de moelleux appuis ! Le diable serre de près la richesse et se fait un plaisir de monter la garde près des lits somptueux surtout quand le confort excède la nécessité ou se trouve en contradiction avec des engagements religieux ; mais il est aussi prompt à fuir l'homme qui s'est dépouillé de tout : la compagnie du pauvre ne convient pas à l'antique serpent ; peut-être aussi la grandeur de la pauvreté lui fait-elle peur. Si les frères, en tous cas, veulent bien réfléchir à la présence du diable parmi le duvet, ils se contenteront de paille pour oreiller.

¹ Qui lui avait été acheté par le seigneur Jean de Greccio : LP 94.

² L'ivraie (du latin *ebriaca* : qui provoque l'ivresse) contient un principe narcotique ; certaines espèces sont toxiques (*lolium temulentum* : c'est le terme utilisé ici justement par Celano) ; les symptômes décrits par saint François correspondent assez bien à ceux d'une intoxication alimentaire, l'ergotisme du seigle : céphalalgie, courbatures, fourmillements, accès convulsifs... Cf. Dr H. Chaumartin, *Le Mal des ardents et le feu Saint-Antoine*, Vienne, 1946.

CHAPITRE 35

SÉVÈRE CHÂTIMENT D'UN FRÈRE QUI AVAIT MANIPULÉ DE L'ARGENT.

65. L'ami de Dieu témoignait un souverain mépris à toutes les vanités du monde, mais plus que tout il exécrait l'argent. Dès le début de sa conversion il le tint pour abject, et par la suite il recommanda toujours à ses disciples de l'éviter comme le diable. Sa formule était : ne pas accorder à l'argent plus de prix qu'au fumier.

Or, un fidèle, venu prier dans l'église Sainte-Marie de la Portioncule, y laissa un jour en offrande une certaine somme qu'il déposa au pied de la croix. Après son départ, un frère la ramassa en toute innocence et la jeta sur l'appui d'une fenêtre. Le saint l'apprit et le frère se sentant coupable, accourut demander son pardon ; il se prosterna à terre, prêt au châtement. Le saint lui reprocha vivement d'avoir osé toucher à cet argent, puis il lui ordonna d'aller prendre l'argent, entre ses dents, sur l'appui de la fenêtre, et de le déposer, avec sa bouche encore, sur un crottin d'âne hors de l'enceinte du couvent. Le frère s'exécuta bien volontiers ; tous les autres étaient remplis de crainte et méprisèrent désormais davantage ce qui était rabaisé au niveau du fumier. Chaque jour d'ailleurs, de nouveaux exemples venaient les encourager dans ce sentiment.

CHAPITRE 36

CHATIMENT D'UN FRÈRE QUI RAMASSA UN JOUR DE L'ARGENT.

66. Deux frères cheminaient ensemble et n'étaient plus très loin d'un hôpital de lépreux ; ils aperçurent un denier sur la route et s'arrêtèrent pour décider du sort de ce fumier. L'un des deux, se moquant des scrupules de son compagnon, se baissait déjà pour prendre la pièce afin de l'offrir aux infirmiers des lépreux. L'autre l'en empêcha, lui exposant qu'il se laissait abuser par une fallacieuse pitié et rappelant à ce téméraire le passage de la Règle, d'après lequel la conduite à tenir ne faisait pas de doute : on devait fouler aux pieds comme de la poussière l'argent qu'on venait de rencontrer¹. Le premier, têtue comme à son ordinaire, ne voulut rien entendre : au mépris de la Règle, il se baissa et saisit la pièce.

Mais il ne put échapper à la vengeance divine : sur-le-champ il se mit à grincer des dents et ne pouvait plus articuler un mot. Voilà comment un insensé reçut son châtement, voilà comment un orgueilleux apprit à obéir aux ordres de son Père. Il se débarrassa finalement de ce fumier ; ses lèvres souillées, lavées par les eaux de la pénitence, retrouvèrent leur libre jeu et lui servirent à louer Dieu qui l'avait châtié. Tant est vrai le vieux dicton : Corrige l'insensé, il deviendra ton ami.

¹ Cf. 1 Reg 8 7-8.

CHAPITRE 37

REPROCHES A UN FRÈRE QUI, SOUS PRÉTEXTE DE NÉCESSITÉ, VOULAIT CONSERVER DE L'ARGENT.

67. Frère Pierre de Catane, le vicaire du saint, voyait affluer à Sainte-Marie de la Portioncule des multitudes de frères étrangers, et les aumônes n'étaient pas suffisantes pour leur donner ce dont ils avaient besoin : il dit à saint François : « Père, je ne sais plus que faire, de tous côtés on accourt ici en foule, et je n'ai pas de quoi suffire à tous leurs besoins. Donne-moi, je t'en prie, la permission de recevoir et de mettre en réserve une part des biens des novices qui entrent chez nous, et je pourrai y puiser quand j'en aurai besoin.

- Mon bien cher frère, répondit le saint, loin de nous cette prétendue pitié : en faveur d'un homme tu pécherais contre la Règle !

- Que dois-je donc faire ?

- Si tu ne peux autrement subvenir aux besoins des frères, dépouille donc plutôt l'autel de la Vierge et supprimes-en les garnitures. Crois-moi : elle sera bien plus contente de voir l'Évangile de son Fils observé et son autel dépouillé, que son autel orné et son Fils méprisé. Le Seigneur enverra bien quelqu'un pour rendre à sa Mère ce que celle-ci nous aura prêté¹. »

¹ Cf. *Vie de fr. Junipère*, ch. 5.

CHAPITRE 38

DE L'ARGENT TRANSFORMÉ EN SERPENT.

68. Cheminant un jour avec un compagnon à travers la Pouille, l'homme de Dieu approchait de Bari quand il voit sur la route une de ces grosses bourses appelées fontes dans le vocabulaire des voyageurs de commerce ; elle était bien rebondie, pleine d'écus. Son compagnon le presse alors vivement de ramasser la bourse pour en distribuer l'argent aux pauvres ; il lui fait l'éloge de la charité à l'égard des miséreux et magnifie par avance le coeur miséricordieux qui distribuera ainsi cet argent trouvé. Mais le saint refusa catégoriquement : « C'est un piège du diable, affirma-t-il. Il n'est jamais permis, mon fils, de prendre l'argent d'autrui ; c'est un péché, non une action méritoire, que de s'en servir pour faire des largesses. »

Là-dessus ils repartent, pressés de terminer leur voyage. Mais le frère n'était pas satisfait ; abusé par une sentimentalité stérile, il s'obstinait à proposer sa désobéissance, tant et si bien que François consentit à rebrousser chemin, non pour donner satisfaction au frère mais pour montrer à cet insensé la mystérieuse sagesse de Dieu. Il appelle un jeune homme qui se tenait assis sur la margelle d'un puits au bord de la route afin que le secret de la Sainte Trinité soit révélé en présence de deux ou trois témoins¹. Ils reviennent à la bourse, la trouvent toujours aussi replète ; mais le saint les empêche d'y toucher : il voulait d'abord prier pour mettre en pleine lumière la ruse du démon. Il s'éloigne à distance d'un jet de pierre et se met en prière, puis ordonne au frère de ramasser la bourse.

Le frère tremblait déjà de peur : il se sentait envahir de je ne sais quel pressentiment et ne voyait plus la situation du même œil. Par respect pour la sainte obéissance, il finit pourtant par expulser de son coeur toute hésitation et saisit la bourse. Au même instant, voilà qu'un serpent de belle taille s'en échappe : la ruse de l'ennemi était clairement manifestée. Et le saint de conclure : « Pour les serviteurs de Dieu, frère, l'argent ce n'est ni plus ni moins qu'un diable et un serpent venimeux. »

¹ Cf. Mt 18 16.

CHAPITRE 39

DE LA PAUVRETÉ DES VÊTEMENTS.

69. Revêtue de la puissance d'En-Haut, son âme en tirait bien plus de chaleur divine que tous les vêtements n'en pouvaient communiquer extérieurement à son corps. Il avait en horreur les frères porteurs de trois habits ou ceux qui, sans nécessité, s'habillaient d'étoffes moelleuses. Consulter les sens et non la raison pour déterminer ce dont on a besoin, c'était pour lui le signe qu'on avait « éteint l'Esprit »¹ : « Quand une âme est tiède et perd progressivement la chaleur de la grâce, il est fatal que la chair et le sang réclament leur satisfaction. Si l'âme ne trouve pas son bonheur, il ne reste plus à la chair qu'à rechercher le sien ; c'est alors qu'on parle de nécessité à propos d'instincts purement bestiaux, et que les tendances de la chair s'imposent à la conscience comme des valeurs. Supposons un frère dans une réelle nécessité ; s'il met trop d'empressement à vouloir en sortir, quelle récompense a-t-il méritée ? Il avait une occasion de mérite, mais il a clairement démontré qu'elle n'était pas de son goût. Ne pas supporter la morsure de l'inconfort, c'est vouloir retourner en terre d'Égypte². » Il perçait ainsi de ses traits les frères qui s'évertuaient à fuir l'inconfort.

En aucun cas il ne permettait aux frères plus de deux habits ; ceux-ci pouvaient cependant être garnis de pièces³. Il ordonnait de répudier avec mépris les étoffes précieuses et lançait en public de mordants reproches à ceux qui enfreignaient ses défenses. Pour leur donner la réplique par son exemple, il avait, sur sa tunique, cousu un sac grossier ; au moment de sa mort, il demanda aussi que l'on couvrît d'un sac la tunique dans laquelle il allait être enseveli.

Pourtant, quand le besoin s'en faisait vraiment sentir ou quand la maladie s'appesantissait, il permettait aux frères de porter une tunique plus douce sur la peau, mais en ayant soin de conserver par-dessus un habit vulgaire et grossier. « L'austérité, disait-il, se relâchera, la tiédeur se propagera, et les fils d'un Père qui fut pauvre n'auront aucun scrupule à s'habiller de soie, après en avoir hypocritement changé la couleur. »

Sur ce point, nous ne t'avons pas fait mentir, ô Père dont nous sommes des fils dégénérés ; c'est plutôt notre lâcheté qui voudrait se faire illusion⁴ ; or, elle est de jour en jour plus évidente et va toujours croissant.

¹ 1 Th 5 19.

² Allusion au ch. XI du Livre des *Nombres*, où les Hébreux regrettent les oignons d'Égypte et veulent regagner ce qui fut pour eux une terre à la fois de plaisir et d'esclavage.

³ Mais non pas de fourrure. Cf. 1 Reg 14 ; 1 C 130 ; LP 54.

⁴ Littéralement: se mentir à elle-même. Le texte cite Ps 26 12, dans la version difficilement compréhensible de la Vulgate ; *et mentita est iniquitas sibi*.

CHAPITRE 40

CEUX QUI S'ÉCARTENT DE LA PAUVRETÉ SONT AVERTIS QU'ILS TOMBERONT DANS LE BESOIN.

70. Le saint disait parfois tristement : « Dans la mesure où les frères s'écarteront de la pauvreté, dans la même mesure le monde s'écartera d'eux ; ils chercheront alors et ne trouveront pas¹. S'ils embrassent, par contre, ma Dame la Pauvreté, alors le monde les nourrira, car ils sont donnés au monde pour le sauver. Il y a comme un contrat entre le monde et les frères² : ceux-ci doivent au monde le bon exemple ; le monde doit leur donner de quoi vivre. Si le pacte est rompu, si les frères privent le monde de leurs bons exemples, en retour le monde leur coupera les vivres, et ce sera bien fait. »

Dans l'intérêt même de la pauvreté, le saint redoutait pour son Ordre le trop grand nombre qui en réalité ne procure pas la richesse mais en donne l'apparence. « Si cela est possible, disait-il, adviene le jour où le monde, ne voyant que très rarement les frères mineurs, s'étonnera qu'ils soient si peu³ ! » Pour lui, indissolublement attaché à sa Dame la Pauvreté, il en attendait non pas en cette vie mais dans l'autre la dot qu'elle devait lui apporter. Les psaumes qu'il chantait avec le plus de joie et d'amour étaient ceux qui glorifient la pauvreté, par exemple : « Le pauvre ne sera pas oublié pour toujours⁴ » et « Les pauvres verront Dieu et se réjouiront⁵. »

¹ Contrairement à la promesse de l'Évangile (Mt 7 8) dont l'accomplissement par Dieu est ici subordonné à la pratique des vertus évangéliques.

² Cf. 1 Reg 9 10.

³ On trouve formulé en 1 C 27 le vœu exactement opposé : « ils souhaitent voir chaque jour augmenter leur nombre ».

⁴ Ps 9 19.

⁵ Ps 58 33. Saint François a inséré ce dernier verset dans son *Psautier* 14 5.

CHAPITRE 41

ÉLOGE DE LA MENDICITÉ

71. Le Père avait plaisir à utiliser plutôt la nourriture quêtée aux portes que les offrandes spontanément offertes. Quand on a honte de mendier, affirmait-il, on est l'ennemi de son propre salut ; mais si l'on éprouve la honte en mendiant, sans reculer pour autant, cette honte est méritoire. Il approuvait la délicatesse qui fait monter le rouge au front, mais non pas la honte qui paralyse. Afin d'encourager ses frères à partir pour la quête, il leur disait : « Allez, car si les Frères Mineurs ont été envoyés au monde en ces derniers temps¹, c'est pour permettre aux élus d'accomplir en leur faveur ce qui leur vaudra les félicitations du Juge : « Ce que vous avez fait à l'un de mes frères mineurs, c'est à moi que vous l'avez fait². »

Il voyait là une approbation anticipée de son Ordre, puisque le grand Prophète³ avait utilisé cette dénomination de manière si explicite. C'est pourquoi il voulait que les frères habitent non seulement dans les villes, mais aussi dans les ermitages : tous peuvent y trouver occasion de mérite, et les relâchés n'y ont plus de prétexte pour se dérober⁴.

¹ *Hac novissima hora.* Cf. Mt **20** 10 ; c'est le temps du Jugement. Il ne faut pas soupçonner ici obligatoirement un relent de joachimisme : on trouve la même interprétation dans les *Lettres* de J. de Vitry.

² Mt **25** 40 et 45. Les deux versets ont été fondus en un seul par saint François, qui a remplacé les mots : « au plus petit d'entre les miens » *fratribus mais mimimis*, par ceux du verset 45, où le comparatif *minoribus* permet une application littérale aux Frères Mineurs.

³ Le Christ ; Cf. Lc **7** 16.

⁴ Se dérober à l'obligation de la mendicité. Cette dernière phrase semble devoir se rattacher à celle qui ouvre le paragraphe : les couvents des villes reçoivent à certains jours suffisamment d'aumônes spontanées pour épargner à tous les frères l'obligation de la mendicité ; dans les ermitages en revanche, la mendicité est l'unique et nécessaire moyen de subsistance.

CHAPITRE 42

COMMENT LE SAINT DONNAIT L'EXEMPLE DE LA MENDICITÉ.

72. Pour ne pas offenser, même en passant, la Pauvreté sa sainte épouse, voici ce que faisait d'ordinaire le serviteur du Dieu Très-Haut lorsqu'il était invité par tel ou tel grand personnage qui voulait organiser en son honneur un somptueux repas : il s'en allait d'abord mendier aux maisons voisines quelques rogatons de pain, puis, riche de toute sa pauvreté, venait vite se mettre à table.

On lui demandait pourquoi cette conduite ; il expliquait : « Ce n'est pas en échange d'un fief concédé pour une heure que j'abandonnerais mon solide héritage¹ ; car ce qui nous constitue héritiers et rois du royaume des cieux, ce ne sont pas vos richesses trompeuses, c'est la pauvreté². »

¹ Pour bien comprendre ce paragraphe et les trois suivants, se remémorer toute l'interprétation « chevaleresque » du Royaume de Dieu au XIII^e siècle.

² Cf. 2 Reg 6 4.

CHAPITRE 43

SA CONDUITE A LA COUR DU SEIGNEUR ÉVÊQUE D'OSTIE ; SA RÉPONSE A L'EVÊQUE.

73. Saint François était allé rendre visite un jour au pape Grégoire, de vénérable mémoire, qui n'était encore qu'évêque en ce temps-là. Quand vint l'heure du repas, il partit à la quête et, de retour, empila les tranches de pain noir sur la table de l'évêque. A ce spectacle, l'évêque ressentit une certaine honte, surtout à cause des convives inhabituels. Mais le Père, le visage épanoui, prit les aumônes et les distribua aux chevaliers et aux chapelains ; tous les reçurent avec grand respect ; les uns les mangèrent, d'autres les conservèrent par dévotion.

Le repas terminé, l'évêque se leva, entraîna l'homme de Dieu à l'intérieur du palais, le serra dans ses bras et lui dit : « Mon frère, tu sais bien que ma maison est la tienne et celle de tes frères ; tu es allé demander l'aumône : pourquoi m'as-tu fait cet affront ? - C'est au contraire un grand honneur que je vous ai témoigné, répondit le saint, puisque j'ai ainsi honoré un Seigneur plus grand que vous. Car le Seigneur aime la pauvreté volontaire surtout. Je possède la dignité de roi et la plus haute noblesse lorsque je m'engage à la suite du Seigneur qui, étant riche, se fit pauvre pour nous. Un pauvre menu composé de quelques aumônes me procure plus de joie qu'un festin aux plats innombrables. » L'évêque en demeura très édifié et dit au saint : « Mon fils, agis comme il te semble bon, car le Seigneur est avec toi. »

CHAPITRE 44

COMMENT, PAR LA PAROLE ET PAR L'EXEMPLE, IL ENCOURAGEAIT A DEMANDER L'AUMONE.

74. Au début, pour ménager le respect humain des frères et pour se mortifier lui-même, il s'en allait tout seul à la quête. Mais constatant que certains oubliaient les exigences de leur vocation, il leur dit un jour : « Mes très chers frères, le Fils de Dieu était beaucoup plus noble que nous, et cependant il s'est, pour nous, fait pauvre en ce monde¹. Par amour pour lui nous avons choisi le chemin de la pauvreté ; nous ne devons pas avoir honte d'aller mendier. C'est le gage qui nous permettra d'entrer en possession du Royaume des cieux dont nous sommes héritiers : nous ne devons pas en rougir. Beaucoup de nobles et de savants, je vous l'affirme, viendront se joindre à nous et tiendront à honneur d'aller mendier. Vous donc, qui êtes chefs de file, soyez joyeux et ne vous dérobez pas aux tâches dont vous chargerez les saints qui viendront après vous. »

¹ 2 Reg 6 3.

CHAPITRE 45

RÉPRIMANDE A UN FRÈRE QUI NE VOULAIT PAS MENDIER.

75. « Un vrai Frère Mineur, disait souvent le bienheureux François, ne devrait jamais hésiter à partir pour la quête ; et plus mon fils est noble, plus il y met d'empressement, car ainsi augmentent ses mérites. »

Il y avait dans un couvent un frère sur lequel il ne fallait pas compter pour la quête, mais qui en valait bien trois ou quatre pour manger. Le saint, voyant qu'il était à ce point ami de son ventre et prenait sa part du profit sans participer au travail, le reprit un jour en ces termes : « Va ton chemin, frère mouche¹ car tu veux te nourrir de la sueur de tes frères mais rester inactif sur le chantier du Seigneur. Tu ressembles à frère frelon qui laisse travailler les abeilles mais veut être le premier à manger leur miel. » Cet homme charnel, voyant sa glotonnerie découverte, rejoignit le monde qu'en réalité il n'avait pas encore abandonné ; il sortit de l'Ordre.

Ainsi ne fut plus compté au nombre des frères celui qui ne comptait pour rien lorsqu'il s'agissait de quêter ; celui qui en valait plusieurs à table finit par égaler une légion de démons.

¹ Dans la chaleur italienne, les mouches sont bien fastidieuses pour les pauvres travailleurs sales et suants. On comprend l'aversion de saint François pour cet animal que les chroniqueurs du temps accablent d'épithètes peu flatteuses : *inquiéta*, *insolens*, *importuna*, etc., c'est-à-dire horripilante.

CHAPITRE 46

COMMENT IL COURUT A LA RENCONTRE D'UN FRÈRE QUI REVENAIT DE LA QUÊTE ET LUI BAISA L'ÉPAULE.

76. Un frère rentrait à la Portioncule rapportant le produit de sa quête ; arrivé à quelque distance du couvent, il entonna un cantique et se mit à louer Dieu à pleine voix. Le saint l'entendit, bondit aussitôt, courut dehors à sa rencontre, lui baisa l'épaule et se chargea lui-même de la besace en disant : « Béni soit mon frère qui part à la quête volontiers, mendie avec humilité et revient tout joyeux ! »

CHAPITRE 47

COMMENT IL AMENA DES CHEVALIERS A MENDIER LEUR REPAS.

77. Quand le bienheureux François, accablé de maladies, fut proche de sa dernière heure, le peuple d'Assise le réclama et dépêcha une solennelle escorte le prendre à Nocera pour ne pas abandonner à des étrangers la gloire de posséder son corps. Les chevaliers mirent respectueusement leurs chevaux à sa disposition pour le voyage. On arriva dans un pauvre petit village nommé Satriano¹ à l'heure du repas. Les chevaliers qui avaient faim voulurent acheter des victuailles, mais ils revinrent bredouilles et dirent au bienheureux François : « Il va falloir que tu nous distribues tes aumônes puisque ici nous ne trouvons rien à acheter. »

Le saint leur répondit : « Si vous ne trouvez rien, c'est que vous avez confiance en vos mouches plus qu'en Dieu (il appelait mouches les deniers²). Mais retournez aux maisons où vous avez frappé déjà, et demandez-y l'aumône humblement, offrant en échange non pas votre argent, mais « l'amour de Dieu ». N'en ayez point honte : depuis le péché, tout ce que nous recevons est donné à titre d'aumône ; dignes et indignes, tous sont tributaires de la magnanime bonté de notre Grand Aumônier. » Les chevaliers, oubliant tout respect humain, partirent à la quête de bon coeur et trouvèrent à acheter bien plus « pour l'amour de Dieu » qu'à prix d'or. Parmi les gens du village, c'était à qui leur donnerait le plus. La riche pauvreté avait été plus forte que la richesse famélique.

¹ Sans doute composé de quelques feux seulement groupés autour d'un château. Cette localité est située près de San Giovanni dei Tre Fossi, le long de l'ancienne route d'Assise à Nocera Umbra (Cf. Arnaldo Fortini, dans *Frato Francesco*, 1925, p. 276-280).

² Cf. LM 7 10, n. 14. Peut-être avons-nous ici une allusion au vocabulaire militaire des sièges : on appelait « mouchettes » *les essaïms* de petits projectiles, flèches et cailloux, lancés sur la ville et contre les remparts. (Du Cange, Muschetta.)

CHAPITRE 48

UNE CUISSE DE POULET CHANGÉE EN POISSON A ALEXANDRIE.

78. La quête était pour François l'occasion de sauver des âmes plus encore que de trouver sa nourriture, et il voulait être un modèle pour les autres dans la manière de donner comme de recevoir.

Il était allé prêcher la parole de Dieu à Alexandrie, en Lombardie ; son hôte, un homme pieux, d'excellente réputation, le pria de bien vouloir manger, selon le saint Evangile, de tout ce qu'on lui servirait¹. Vaincu par les instances de son hôte, le bienheureux s'y prêta volontiers, et notre homme tout joyeux courut apprêter avec raffinement un gros chapon dodu² pour l'homme de Dieu. Celui-ci prit place à table parmi la famille en fête. Soudain parut à la porte un fils de Bélial simulant la pauvreté mais auquel ne manquait en réalité que la grâce. Ce roué demanda l'aumône « pour l'amour de Dieu » et, des larmes dans la voix, supplia que pour Dieu on voulût bien lui venir en aide. A ce Nom béni entre tous et pour lui plus doux que le miel, le saint n'écouta que son bon coeur, préleva sur le poulet qu'on venait de servir une cuisse qu'il remit au mendiant sur une tranche de pain. Or ce vaurien conserva le tout : il voulait s'en servir pour discréditer le saint.

79. Celui-ci, le lendemain, prêcha au peuple la parole de Dieu, comme il faisait d'ordinaire. Soudain le triste individu se met à hurler en brandissant la cuisse du poulet : « Sachez quel est ce François qui prêche ici et que vous vénerez comme un saint : voilà le genre de viande qu'il mange et qu'il m'a donnée hier soir ! » Tout l'auditoire houspilla le coquin et le traita de possédé du démon : en effet, aux yeux de tous, c'était un poisson qu'il tenait, au lieu de la cuisse de poulet qu'il avait annoncée. Le misérable fut lui-même accablé de stupeur devant le miracle et contraint de reconnaître qu'ils avaient bien raison³. Il eut honte de lui-même et expia par la pénitence la faute dont il s'était rendu coupable. Il avoua au saint quels avaient été ses projets diaboliques, et lui en demanda pardon publiquement. - La chair de poulet retrouva son aspect réel quand le pécheur eut retrouvé lui aussi son âme d'autrefois.

¹ Lc 10 8, texte consigné au ch. 3 de la Règle.

² *Septennem*. Pourquoi cette précision ? Ou bien le chapon a 7 ans (sens classique), et il faut se rappeler qu'on croyait trouver certaine pierre précieuse dans le gésier des chapons de 7 ans accomplis (Philippe de Thaon, éd. L. Pannier, les *Lapidaires français du m. â.*, Paris 1882) ; - ou bien *septennem* doit se traduire : de 7 mois accomplis, et le proverbe dit :

Chapon de huit mois, manger de rois. (Le Roux de Lincy, *Le Livre des proverbes français*, Paris 1842, t. 1, p. 155).

³ De le traiter de possédé, ou bien de croire à la sainteté de François ? Le texte latin ne permet pas de préciser.

CHAPITRE 49

HISTOIRE D'UN HOMME QUI DISTRIBUA SES BIENS NON PAS AUX PAUVRES MAIS A SA FAMILLE ET QUE LE SAINT RENVOYA.

80. A ceux qui venaient demander leur admission dans l'Ordre, le bienheureux enseignait qu'ils devaient d'abord donner au monde un « certificat de divorce¹ », c'est-à-dire faire à Dieu l'offrande de leurs biens dans les parvis extérieurs du temple avant de s'offrir eux-mêmes à l'intérieur du sanctuaire. Etaient admis exclusivement ceux qui s'étaient dépouillés de tout avoir. Il se conformait ainsi à l'Évangile² et empêchait le scandale qu'eût provoqué l'habitude de se réserver de l'argent³.

81. Un homme de la Marche d'Ancône s'en vint un jour le trouver à l'issue d'un sermon et lui demanda humblement son admission dans l'Ordre. « Si tu veux partager la vie des pauvres de Dieu, lui répondit le saint, commence par distribuer tes biens aux pauvres de ce monde. » Sur cette injonction, l'homme s'éloigna, distribua ses biens à sa famille⁴, et les pauvres n'eurent rien : c'était une affection toute charnelle qui le faisait agir. Il revint et fit part de sa belle générosité au Père, qui lui répondit d'un ton railleur : « Passe ton chemin, frère mouche, car tu n'as encore quitté ni ta maison ni ta parenté⁵. En donnant tes biens à ta famille, tu as volé les pauvres⁶ ; tu n'es pas digne de devenir l'un des saints de la pauvreté. Tu as débuté par le charnel : pour un édifice spirituel, c'est un fondement qui ne vaut rien ! » Et cet homme charnel de rentrer chez lui, de récupérer les biens qu'il n'avait pas voulu donner aux pauvres et d'oublier aussi vite ses désirs de perfection.

Cette pitoyable comédie de détachement des richesses en abuse aujourd'hui beaucoup ; ils veulent devenir des saints et commencent leur carrière comme des mondains. En effet on ne se consacre pas à Dieu pour enrichir sa famille, mais pour expier ses péchés et acquérir la vie éternelle au prix d'une activité généreuse.

« Lorsque les frères sont dans le besoin, disait encore le Père, il faut recourir aux étrangers plutôt qu'aux postulants, d'abord pour l'exemple, et aussi pour éviter toute apparence de chantage ».

¹ Cf. Mt 5 31.

² Mt 19 21, reproduit au début de la 1^è Règle, ch. 1 : Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres.

³ *Loculi*. Cf. Jn 12 6 ; Adm 4 3.

⁴ Adm 7 4.

⁵ Gn 12 1 ; Ac 7 3.

⁶ Ce qui prouve que la famille du postulant ne devait pas souffrir matériellement de son départ. Saint François, qui donna l'unique Nouveau Testament de l'Ordre à une pauvre femme, maman de plusieurs Frères Mineurs (2 C 91 ; LP 51) n'aurait pas voulu accabler de pauvres gens sous prétexte de plaire à Dieu.

CHAPITRE 50

UNE VISION CONCERNANT LA PAUVRETÉ.

82. Voici une vision du saint qui vaut la peine d'être rapportée. Une nuit, à la fin d'une longue oraison, il s'assoupit lentement et s'endormit. Or sa sainte âme, introduite dans le sanctuaire de Dieu, vit en songe une femme à la tête d'or, à la poitrine et aux bras d'argent, au ventre de cristal et aux jambes de fer ; elle était de grande taille, élancée, de formes harmonieuses, mais un manteau sordide recouvrait cette beauté. Le bienheureux Père en donna la description le lendemain matin, au saint frère Pacifique, mais il ne lui en révéla point le sens.

Beaucoup l'ont interprétée à leur fantaisie, mais je crois que l'on peut accepter sans risque d'erreur l'interprétation qui fut suggérée sur-le-champ par le Saint-Esprit au même frère Pacifique. Cette dame de grande beauté, c'est l'âme si belle de saint François ; la tête d'or, sa contemplation et sa connaissance des vérités éternelles ; la poitrine et les bras d'argent, les paroles du Seigneur qu'il méditait dans son cœur et faisait passer dans ses actes ; le cristal inattaquable et transparent, sa tempérance et sa chasteté ; le fer, sa persévérance tenace ; le manteau sordide enfin, c'est le pauvre et misérable corps dont fut revêtue son âme très précieuse.

D'autres, assistés eux aussi de l'Esprit de Dieu, ont voulu voir dans cette dame l'épouse de notre Père François, la Pauvreté : l'or, disent-ils, représente la gloire qui sera sa récompense ; l'argent, les éloges que lui décerne la renommée ; le cristal, sa pratique intègre, sans plus de richesses cachées¹ qu'apparentes ; le fer, la persévérance finale. Le manteau sordide, c'est le mépris dont la couvrent les hommes charnels.

La plupart enfin, appliquent à l'Ordre lui-même cette vision et calculent à la façon de Daniel ses destinées successives². Mais le fait que le saint a refusé d'en dévoiler le sens - il se défiait de l'orgueil - montre bien qu'elle se rapporte à lui ; si elle avait concerné son Ordre, il n'aurait pas gardé le silence³.

¹ Cf. *Loculi*. 2 C 80.

² Cf. *Dn* 2 31. Dante a repris l'allégorie dans l'épisode du Vieillard de Crète (*Enfer*, XIV, 94-120).

³ On trouve différentes rédactions de ce même épisode, et différentes interprétations de la vision dans le courant biographique d'inspiration dite léonienne (Cf. *Actus*, ch. 25). Wadding a recueilli et commenté l'un de ces textes (*Annales*, *ad an.* 1220, n. 21). Cf. aussi Sabatier, *Legendae veteris fragmenta quaedam*, dans *Op. Crit. Hist.*, 1903, p. 92-102.

CHAPITRE 51

COMMENT IL ÉTAIT JALOUX DES PLUS PAUVRES QUE LUI.

83. Qui pourrait décrire son immense compassion envers les pauvres ? Bon, il l'était naturellement, mais la grâce augmenta encore sa charité. A la vue des pauvres, son coeur se serrait, et s'il ne pouvait matériellement leur venir en aide, il leur donnait au moins le témoignage de son affection. il voyait souffrir le Christ dans chaque misère rencontrée ; il reconnaissait dans tous les pauvres le Fils de Notre-Dame qui fut pauvre ; il portait nu dans son coeur celui qu'elle avait porté nu dans ses bras. Il avait expulsé de son coeur tout sentiment d'envie, mais il ne put se défendre d'envier la pauvreté. A voir un plus pauvre que lui, aussitôt il en était jaloux et, dans cette lutte à qui serait le plus pauvre, tremblait toujours d'être vaincu.

84. Pendant une tournée de prédication, l'homme de Dieu rencontra un jour un pauvre dont le dénuement lui fit mal. Il se tourna vers son compagnon et lui dit : « La détresse de cet homme est pour nous un grand affront ; elle inflige un blâme sévère à notre pauvreté.

- Pourquoi cela, frère ? » lui demanda son compagnon. Et le saint de répondre, des larmes dans la voix : « J'ai choisi la pauvreté pour toute richesse, je l'ai choisie pour Dame, et regarde : elle est chez cet homme plus éclatante que chez moi. Tu n'es pas sans savoir que dans le monde entier on va répétant que nous sommes, pour l'amour du Christ, les plus pauvres des pauvres. Eh bien, c'est faux : celui-ci nous en donne la preuve ! »

Envie que nous envions ! Jalousie dont nous devons être jaloux ! Jalousie, mais non pas celle qui s'afflige du bonheur d'autrui, qui craint les rayons du soleil, qui défend à la pitié l'accès du coeur, qui se ronge d'amertume. Croyez-vous que la pauvreté n'ait rien d'enviable ? Elle possède le Christ, et par le Christ, elle possède tout en toutes choses¹. Pourquoi cette course aux revenus que nous constatons chez les clercs d'aujourd'hui ? Plus tard, vous comprendrez quelle fut la richesse de François quand vous aurez touché vos revenus sous forme de tourments.

¹ 1 Co 12 6.

CHAPITRE 52

COMMENT IL PUNIT UN FRÈRE QUI AVAIT MAL PARLÉ D'UN PAUVRE.

85. Au cours d'une autre tournée de prédication, le bienheureux s'était arrêté dans un couvent ; un homme très pauvre et malade vint y demander secours. Encore tout ému du spectacle de cette double misère et le coeur débordant de compassion, le bienheureux se mit à s'entretenir de la pauvreté avec son compagnon, mais celui-ci l'interrompit : « Il est pauvre, c'est vrai ; mais qui sait si de toute la province il n'est pas le plus riche de désir¹ ? »

Le saint le reprit aussitôt et ordonna au frère qui reconnaissait avoir péché : « Quitte ton habit, cours te jeter aux pieds de ce pauvre et avoue-lui ta faute. Non seulement tu lui demanderas pardon, mais tu le supplieras encore de prier pour toi. » L'autre obéit et fit sa pénitence. Le saint lui dit quand il revint : « Quand tu vois un pauvre, c'est l'image du Seigneur et de sa pauvre mère que tu as sous les yeux. Et chez les malades, contemple aussi toutes les misères dont il s'est voulu charger pour nous. »

Vraiment, François portait constamment sur son coeur le sachet de myrrhe² ; continuellement il fixait son regard sur la face de son Christ³, toujours il se tenait en présence de l'homme des douleurs qui expérimenta toutes nos infirmités⁴.

¹ La même anecdote est présentée différemment en 1 C 76.

² Ct 1 13.

³ Ps 83 10.

⁴ Is 53 3 ; He 4 15.

CHAPITRE 53

COMMENT IL DONNA SON MANTEAU A UNE VIEILLE FEMME DE CELANO.

86. Un habitant de Tivoli, ami des frères, avait prêté à François une pièce d'étoffe que le saint portait en guise de manteau. Un hiver à Celano, une vieille femme vint le trouver dans le palais de l'évêque des Marses¹ et lui demanda l'aumône. Aussitôt François détacha de son cou la pièce de drap (qui pourtant ne lui appartenait pas) et il en fit cadeau à la pauvre vieille en lui disant : « Taille-toi une robe là-dedans ; tu en as bien besoin. »

La vieille stupéfaite (de crainte ou de joie, je l'ignore), se mit à rire et lui prit l'étoffe des mains. Elle s'enfuit bien vite et, sans attendre davantage, afin qu'on ne puisse plus la réclamer, coupa immédiatement l'étoffe avec des ciseaux.

Elle s'aperçut alors que la pièce n'était pas suffisante pour une robe ; encouragée par sa première expérience, elle revint trouver le saint et lui signala qu'il manquait du tissu. Le saint, tournant les yeux vers son compagnon, vit qu'il avait sur le dos de quoi faire l'appoint, et lui dit : « Frère, tu entends ce que dit cette pauvre femme ? Pour l'amour de Dieu, endurons le froid et donne ton manteau pour qu'elle puisse finir sa robe ! »

Comme le saint, le frère lui remit son manteau ; ainsi tous deux restèrent dépouillés, mais la vieille femme avait de quoi s'habiller.

¹ Diocèse situé près du lac Fucin, dans les Abruzzes, à une centaine de kilomètres à l'est de Rome.

CHAPITRE 54

AUTRE HISTOIRE DE MANTEAU DONNÉ A UN PAUVRE.

87. Revenant un jour de Sienne, il rencontra un pauvre et dit à son compagnon : « Frère, il faut que nous rendions à ce pauvre son manteau, car il lui appartient. On nous l'a prêté jusqu'à rencontre d'un plus pauvre que nous. » Mais son compagnon savait ce qu'exigeait l'état de santé du Père, et s'opposait obstinément à ce qu'il secourût autrui à ses dépens. Mais lui : « Je ne veux pas être un voleur ; or ce serait voler que de ne pas donner à plus pauvre que nous. » L'autre le laissa faire, et François donna son manteau.

CHAPITRE 55

MÊME GÉNÉROSITÉ A L'ÉGARD D'UN AUTRE PAUVRE.

58. La même scène se déroula aux Celles de Cortone¹. Le bienheureux portait un manteau neuf ; les frères avaient mis tout leur coeur à le lui procurer. Un indigent se présenta, tout éploré : il venait de perdre sa femme et avait à charge plusieurs petits enfants. Le saint lui dit : « Pour l'amour de Dieu je te donne mon manteau, mais à une condition : si tu le vends, fais-le payer très cher. » Les frères accoururent aussitôt pour reprendre le manteau et empêcher pareille largesse. Mais le saint encourageait du regard le brave homme qui, rendu audacieux, se cramponnait au manteau et le défendait à coups de griffes, comme lui appartenant. Finalement les frères lui rachetèrent le manteau ; il empocha la somme² et retourna chez lui.

¹ Les Celles sont un ermitage situé à quelques kilomètres de la ville de Cortone, au nord du Lac Trasimène, entre Pérouse et Arezzo.

² Les frères ont donc utilisé de l'argent pour acheter un vêtement (usage interdit par 1 Reg 8 3) ; mais c'était pour un malade (usage permis par 1 Reg 8 8).

CHAPITRE 56

COMMENT IL DONNA SON MANTEAU A UN HOMME POUR L'EMPÊCHER DE HAIR SON PATRON.

89. A Colle, dans le comté de Pérouse¹, saint François rencontra un jour un pauvre homme qu'il avait jadis connu durant sa vie dans le monde, il lui demanda : « Eh bien, mon frère, comment vas-tu ? » L'autre avait l'âme pleine de rancœur contre son patron qui lui avait extorqué tous ses biens ; il se mit à l'accabler de malédictions : « Après ce que m'a fait mon patron, je ne puis aller que très mal, répondit-il : que Dieu le maudisse ! »

Le bienheureux François eut pitié de son âme plus que de son corps, et voyant qu'il ne démordrait pas de sa rancune mortelle : « Frère, lui dit-il, pour l'amour de Dieu, pardonne à ton patron afin de ne pas perdre ton âme. Peut-être d'ailleurs te rendra-t-il ce qu'il t'a pris ; sinon, après avoir perdu tes biens, tu risques aussi de perdre ton âme. - Impossible, répondit l'autre ; je ne lui pardonnerai pas tant qu'il ne m'aura pas restitué ce qu'il m'a volé. » Le bienheureux lui dit : « Tiens, prends mon manteau mais je te supplie de pardonner à ton maître pour l'amour de Dieu. »

Cet homme fut aussitôt radouci ; il prit le manteau et, rendu généreux par cet exemple, il pardonna les injustices dont il était victime.

¹ Probablement Collestrada, près de ce fameux Pont Saint-Jean, où l'armée d'Assise fut vaincue en 1202 et François fait prisonnier.

CHAPITRE 57

COMMENT IL DONNA A UN PAUVRE UN MORCEAU DE SA TUNIQUE.

90. Sollicité par un pauvre un jour qu'il n'avait absolument rien sous la main, il décousit une pièce de drap qui doublait sa tunique, et la lui donna. Il lui arriva plus d'une fois de faire aussi cadeau de ses caleçons. Voilà sa profonde tendresse pour les pauvres, voilà sa générosité à suivre les traces du Christ qui s'est fait pauvre pour nous.

CHAPITRE 58

COMMENT IL FIT DONNER LE PREMIER «NOUVEAU TESTAMENT » DE L'ORDRE A LA MAMAN DE DEUX FRÈRES.

91. La maman de deux frères s'en vint un jour trouver le saint et lui demanda l'aumône avec confiance. Le Père en eut compassion et dit à frère Pierre de Catane, son vicaire : « Avons-nous quelque chose à donner à notre mère ? » Pour lui, la mère d'un frère était en même temps la sienne, et celle de tous les frères. Frère Pierre répondit : « Non, il ne reste rien ici que nous puissions lui donner. Nous n'avons que le Nouveau Testament dans lequel, faute de bréviaire, nous puissions toutes les leçons à Matines. - Eh bien, donne à notre mère le Nouveau Testament, repartit le bienheureux ; nous y lisons que nous devons secourir les pauvres. Elle le vendra et obtiendra ainsi de quoi vivre. A mon avis, nous ferons plus de plaisir à Dieu en le donnant qu'en le lisant. »

Le livre fut remis à cette femme, et c'est ainsi que sortit de l'Ordre, par charité, le premier Testament qui y était entré¹.

¹ Nombre d'abbayes demandaient à leurs religieux le serment de ne pas vendre, au profit des pauvres, les livres de la Communauté. Les Conciles de Paris et Rouen (1213-1214) interdirent ce serment, car « vendre pour donner est une des œuvres de miséricorde » (Mansi, XXII, 832 et 900).

CHAPITRE 59

COMMENT IL DONNA SON MANTEAU A UNE PAUVRE FEMME MALADE DES YEUX.

92. Durant le séjour de saint François au palais épiscopal de Rieti où il était venu soigner ses yeux, une pauvre femme de Machilone, atteinte de la même maladie, s'en vint consulter elle aussi le médecin¹.

Le saint prit familièrement à partie son gardien et commença par insinuer : « Frère gardien, nous devons rendre ce qui ne nous appartient pas.

- Certainement, père, si nous détenons tant soit peu du bien d'autrui.

- Alors, ce manteau que nous a prêté cette pauvre femme, rendons-le-lui, car elle n'a pas un sou vaillant pour solder ses dépenses.

- Mais ce manteau est à moi, père, répliqua le gardien ; personne ne nous l'a prêté. Utilise-le tant qu'il te plaira, mais quand tu n'en voudras plus, rends-le-moi.

(De fait, le gardien l'avait acheté quelques jours plus tôt, parce que le saint en avait besoin).

- Frère gardien, lui dit le saint, tu as toujours été courtois à mon égard ; aujourd'hui encore, je t'en supplie, fais preuve de courtoisie.

- Agis comme tu l'entendras, père, et selon que l'Esprit te l'enseignera. »

Le Père appela donc un séculier très pieux et lui dit : « Emporte ce manteau et douze pains, va trouver cette pauvre femme et tu lui diras : « Le pauvre homme à qui tu as prêté ce manteau te remercie ; reprends maintenant ce qui t'appartient. » Il partit et s'acquitta de son message. La femme crut qu'il se moquait d'elle et, toute gênée, lui dit :

« Laisse-moi la paix avec ton histoire de manteau ! je ne sais ce que tu veux dire. » Mais l'autre insista et lui mit tout dans les mains. Elle vit alors que ce n'était pas une plaisanterie et, pour mettre à l'abri de tout vol son trésor facilement gagné, elle s'enfuit la nuit suivante et, sans plus se mettre en peine pour ses yeux, rentra chez elle emportant son manteau.

¹ D'après LP 47, celui-ci non seulement la soignait gratuitement, mais allait même jusqu'à lui payer toutes ses dépenses.

CHAPITRE 60

COMMENT TROIS FEMMES LUI APPARURENT EN CHEMIN ET DISPARURENT APRÈS LUI AVOIR ADRESSÉ UNE ÉTRANGE SALUTATION.

93. Voici en quelques mots une aventure merveilleuse dont la signification n'est pas très claire mais dont l'authenticité est incontestable. François, le pauvre du Christ, allant de Rieti à Sienne pour y faire soigner ses yeux¹, en compagnie d'un médecin très dévoué à l'Ordre, traversait la plaine de Rocca Campiglia, quand trois pauvres femmes apparurent sur le bord du chemin. Elles avaient même taille, même âge, même visage : on les aurait prises pour une triple reproduction du même modèle. Quand saint François fut arrivé à leur hauteur, elles inclinèrent la tête avec respect et le glorifièrent de ce salut vraiment inédit : « Soyez la bienvenue, madame la Pauvreté ! » Le saint fut immédiatement ravi d'une joie suprême, car s'il y avait à saluer une vertu en lui, un autre choix n'aurait pu lui être plus agréable. Il crut d'abord qu'elles étaient en réalité trois pauvresses, et se tournant vers le médecin qui l'accompagnait : « Pour l'amour de Dieu, lui dit-il, donne-moi de quoi faire l'aumône à ces pauvres femmes. » L'autre aussitôt s'approcha d'elles, et, sautant de cheval, leur remit à chacune quelques deniers.

Puis ils se remirent en route, mais les frères et le médecin eurent beau inspecter toute la plaine, leurs yeux n'y rencontrèrent plus l'ombre d'une femme. Au comble de la stupeur, ils comptèrent cette nouvelle aventure au nombre des merveilles du Seigneur, comprenant bien que ce ne pouvaient être des femmes qui s'étaient ainsi envolées, plus rapide que les oiseaux.

¹ C'était en avril 1226 ; Cf. 1 C 105.

CHAPITRE 61

SA FERVEUR. SON CHOIX DES TEMPS ET DES LIEUX.

94. L'homme de Dieu que son corps contraignait à cheminer en pèlerin loin du Seigneur, s'efforçait de maintenir toujours au moins son esprit dans le ciel en présence de Dieu dont le séparait la seule cloison de la chair ; il était déjà concitoyen des Anges. Toute son âme avait soif du Christ ; au Christ il vouait tout son cœur et tout son corps. Des merveilles de son oraison nous allons dire ici quelques mots, du moins ce que nous avons vu de nos yeux et pour autant qu'il est possible de le transmettre ; que ce soit un exemple imité par ceux qui viendront après nous.

Tout son temps était consacré à l'élévation de son âme, il gravait dans son cœur les enseignements de la sagesse et n'avait qu'une peur : celle de reculer s'il ne progressait plus. Si des visiteurs mondains ou certains sujets de discussion lui pesaient, il coupait l'entretien de façon abrupte plutôt que d'en attendre l'aboutissement, et se replongeait dans le recueillement¹. Le monde n'avait plus aucune saveur pour lui qui avait part aux douceurs du ciel, et son goût affiné par les délicatesses divines ne pouvait plus supporter les grossières joies humaines.

Pour s'unir à Dieu de toute son âme et pour y faire participer aussi plus facilement tout son corps, il recherchait la solitude. Surpris en public par une visite du Seigneur, il faisait de son manteau sa cellule et plus d'une fois, faute de manteau, se cachait le visage derrière sa manche, pour ne pas livrer à tous la manne cachée. Il se dérobait toujours d'une manière ou d'une autre aux regards des personnes présentes afin de ne rien dévoiler de la visite de l'Époux, si bien que même plongé au cœur d'une foule trépidante², il priait sans être vu. Enfin quand tous ces expédients s'avéraient impraticables, c'est de son cœur qu'il se faisait alors un sanctuaire. Sorti de lui-même, et ravi en Dieu, il cessait alors de cracher, de gémir, de soupirer très fort, de se livrer à toute autre manifestation extérieures³.

95. Tel était son comportement parmi ses frères. Mais quand il priait en forêt ou dans un ermitage, il faisait retentir les bois de ses gémissements, arrosait la terre de ses larmes, se frappait la poitrine et, comme s'il se sentait caché bien à l'abri dans la chambre la plus secrète du Palais⁴, échangeait avec son Seigneur d'interminables propos ; là il rendait ses comptes au Juge, suppliait le Père, s'entretenait avec l'Ami, jouait avec l'Époux : c'est pour composer une multiple offrande avec toutes les fibres de son cœur qu'il voulait ainsi contempler sous de multiples aspects Celui qui est souverainement simple et un. Il ne remuait pas les lèvres ; bien souvent son âme seule parlait ; il semblait avoir fait passer à l'intérieur de lui-même toutes ses facultés d'attention pour se concentrer sur les réalités célestes. Quand il s'appliquait ainsi, avec toute la lucidité de son intelligence et tout l'élan de son cœur, à demeurer « dans la maison de Yahweh tous les jours de sa vie, la seule grâce qu'il demandait au Seigneur⁵ », ce n'était plus un homme qui priait, c'était la prière faite homme.

¹ Ce détail a déjà été noté en 1 C 96.

² *Navis plurimis insertus*. *Navis* est ici traduit comme un datif de *navus*, ou *gnavus* : empressé, actif. La phrase est un peu obscure. Pour les éditeurs de Quaracchi, il s'agit d'un navire ; pour M. Fagot, d'une nef d'église ; Casolini adopte une leçon conjecturale : *quamvis*.

³ Cf. LM 10 4.

⁴ Cf. 2 C 52.

⁵ Ps 25 4 (texte de la Vulgate).

Quelle douceur devait-il ressentir, habitué à prier ainsi ! Lui seul le sait, nous ne pouvons qu'admirer. Pourra comprendre celui-là seul qui en aura goûté ; pour les autres le mystère reste entier : l'esprit tout embrasé, le regard pénétrant, il était déjà devenu citoyen du royaume des cieux, tant dans son aspect extérieur que par son âme toute fondue dans l'extase.

Il n'aurait jamais manqué par négligence une visite de l'Esprit ; quand l'occasion s'en présentait, il l'accueillait fidèlement et, tant que durait la faveur divine, savourait la douceur qui lui était offerte. Si durant un travail ou en chemin, la grâce venait l'effleurer, il goûtait par intervalles mais fréquemment à cette très douce manne ; en voyage, il se laissait distancer par ses compagnons pour mieux jouir de chaque inspiration nouvelle. Jamais il ne reçut la grâce en vain⁶.

⁶ 2 Co 6 1. Cf. 1 C 7 ; 2 C 7.

CHAPITRE 62

AVEC QUELLE PIÉTÉ IL FAUT RÉCITER L'OFFICE.

96. Il s'acquittait des heures canoniales avec autant de respect que de piété. Il avait beau souffrir des yeux, de l'estomac, de la rate et du foie, il ne se permettait jamais, lorsqu'il récitait ses psaumes, de s'appuyer à un mur ou une cloison, mais il psalmodiait toujours debout, capuce rabattu, sans avaler une syllabe ni promener ses regards alentour. Durant ses voyages, s'il était à pied, il faisait halte pour réciter l'Office, et s'il était à cheval, il mettait pied à terre¹. Il revenait un jour de Rome sous une pluie battante ; il descendit de cheval pour réciter son office et resta si longtemps découvert qu'il fut complètement trempé². « Si le corps, disait-il parfois, désire être à l'aise et détendu pour manger tranquillement une nourriture qui deviendra la proie des vers avec lui, en quelle paix et quelle tranquillité l'âme ne doit-elle pas accueillir son Dieu qui est sa nourriture ! »

¹ Geoffroy de Beaulieu et Guillaume de Chartres, biographes de saint Louis, nous rapportent que, lorsque le roi chevauchait « aux heures prescrites par l'Église, Tierce, Sexte et None étaient chantées par ses chapelains à cheval autour de lui ». (Cf. Arquillière, *Histoire du Moyen Age*, Paris 1940, p. 222.)

² Saint Germain (évêque de Paris) lui aussi, « même en voyage et même à cheval, disait l'Office à l'heure voulue, tête nue, même sous les plus fortes averses de pluie ou de neige ». (PL 71, Préf. col. 38).

CHAPITRE 63

COMMENT IL CHASSAIT LES DISTRACTIONS QUI VENAIENT TROUBLER SA PRIÈRE.

97. Il croyait pécher gravement si, au cours de sa prière, il se laissait agiter par de vaines imaginations, et quand cela lui était arrivé, il ne se contentait pas de l'avouer, il voulait l'expier au plus tôt. Cette application était passée chez lui à l'état d'habitude, si bien qu'il était de plus en plus rarement tourmenté par ce genre de mouches.

Durant un carême, il avait occupé ses moments de loisir, même les plus courts, à fabriquer un coffret afin de ne laisser échapper aucune miette de son temps. Or, un jour, pendant qu'il récitait Tierce, ses yeux tombèrent par hasard sur le coffret dont la vision empêcha son âme d'accéder à la ferveur. La voix de son cœur avait cessé de monter jusqu'à Dieu, et il en était très affligé ; à la fin de Tierce, il dit aux frères qui l'entouraient : « Hélas ! ce bibelot a eu sur moi tant d'emprise, qu'il s'est accaparé toute mon attention. J'en fais le sacrifice au Seigneur dont il a interrompu le sacrifice de louange. » Il saisit le coffret et le jeta au feu.

Nous devrions avoir honte de nous laisser aller à des imaginations si futiles durant la prière, alors que nous nous adressons à notre Grand Roi.

CHAPITRE 64

UNE DE SES EXTASES.

98. Sa contemplation l'entraînait souvent si haut que, ravi hors de lui-même, il éprouvait alors des sentiments inaccessibles à nos facultés humaines. Il ne les révélait à personne ; un épisode cependant est pour nous un jour ouvert sur les fréquents ravissements où le plongeaient les douceurs surnaturelles.

Il devait un jour traverser Borgo San Sepolcro : à dos d'âne, il se dirigeait vers une maison de lépreux où il devait passer la nuit. Quand on apprit que le saint allait passer, on accourut de partout, hommes et femmes, pour le voir et le toucher en signe de dévotion. On le pressait, on le tirait, on coupait des morceaux de sa tunique pour les conserver¹. Il paraissait insensible à tout : semblable à un cadavre, il ne remarqua rien de ce qui se passait autour de lui. On arriva enfin au couvent² ; on était loin du bourg ; comme s'il revenait d'ailleurs, le saint qui avait contemplé des visions célestes, demanda si l'on approchait de Borgo.

¹ Cf. 1 C 63 : Bien souvent la foule se ruait sur lui et coupait tant de morceaux de sa tunique qu'il en demeurait presque nu. Cf. aussi 2 C 94, n. 2.

² Une fois de plus nous rencontrons un couvent de Frères Mineurs identifié avec une « maison de lépreux » ; Cf. 1 C 17 et 1 Reg 8 10, qui prévoit ce séjour parmi les lépreux et la mendicité en leur faveur. - Entre Borgo et l'abbaye de Saint-Justin se trouve une petite église dédiée à saint Ladre ou Lazare ; cette église occupe très probablement le lieu de l'ancienne léproserie.

CHAPITRE 65

COMMENT IL SE COMPORTEAIT AU SORTIR DE LA PRIÈRE.

99. Au sortir de ces oraisons privées qui faisaient de lui un tout autre homme, il mettait tous ses soins à se comporter comme les autres, ne laissant rien paraître du feu qui le dévorait, de peur que la louange des hommes ne vînt ravir à son âme les trésors qu'il avait gagnés¹.

Il disait souvent à ses intimes : « Quand un serviteur de Dieu, au cours de sa prière, est visité par le Seigneur, il doit, avant de clore son oraison, lever les yeux au ciel, joindre les mains et dire au Seigneur : « Cette douceur et cette consolation, tu l'as envoyée du ciel à un pécheur et un indigne ; je te la rends et je t'en confie la garde, car je t'ai dérobé ce trésor. » Et encore : « Seigneur, tu peux me sevrer de tes biens en ce monde, mais réserve-les moi pour le monde à venir ! » Et sa prière finie, le serviteur de Dieu doit se conduire aux yeux de tous comme aussi pauvre et aussi pécheur que s'il n'avait reçu aucune grâce nouvelle. On perd quelquefois pour un médiocre avantage un trésor inestimable, amenant ainsi celui qui nous l'avait donné à ne plus se montrer aussi généreux² ».

Le soir, lorsqu'il gagnait son lit, il le faisait assez bruyamment pour que tous sachent bien qu'il était couché ; mais pour prier la nuit, il avait l'art de se lever si discrètement, si furtivement que pas un de ses compagnons ne l'entendait.

¹ Cf. 1 C 96

² Cf. Adm 22 et 28.

CHAPITRE 66

COMMENT UN ÉVÊQUE, LE SURPRENANT EN PRIÈRE, FUT PRIVÉ DE LA PAROLE.

100. Saint François était un jour en train de prier au couvent de la Portioncule, quand survint l'évêque d'Assise qui venait lui faire sa visite habituelle. Sitôt entré dans le couvent, il se dirigea sans façons et sans être annoncé vers la cellule du saint, poussa la petite porte et se ramassa pour entrer, mais quand il eut passé la tête et aperçu le saint en prière, il fut pris d'une terreur subite paralysant ses membres et lui ôtant la parole, cependant qu'une force divine le ramenait en arrière et le poussait dehors. Ou bien le prélat était indigne de contempler ce mystère, ou bien le saint méritait de conserver caché plus longtemps ce qui l'était jusque-là. Abasourdi, l'évêque rejoignit les frères, et, ayant retrouvé la parole, ses premiers mots furent pour avouer sa faute.

CHAPITRE 67

COMMENT UN ABBÉ EXPÉRIMENTA LA PUISSANCE DE SA PRIÈRE.

101. L'abbé du Monastère Saint-Justin, dans le diocèse de Pérouse, rencontra un jour saint François et descendit aussitôt de cheval pour s'entretenir un moment avec lui du salut de son âme ; en le quittant, il lui demanda humblement de prier pour lui. - « Très volontiers, messire ! » répondit saint François, puis se tournant vers son compagnon lorsque l'abbé fut à quelque distance : « Attends un peu, frère, car je veux m'acquitter de la promesse. » Il eut toujours pour habitude, en effet, non pas de rejeter derrière son dos¹ toutes les demandes de prière, mais d'accomplir immédiatement ce qu'il avait promis. Il se mit donc en prière ; or l'abbé, au même instant, ressentit en son âme une ardeur et une douceur inconnues jusque-là et, tombant en extase, parut s'évanouir. Il resta un moment dans cet état puis, revenu à lui, reconnut la puissance de la prière de saint François. Son amour pour l'Ordre s'en accrut encore², et beaucoup l'entendirent raconter comme un miracle ce qui s'était passé.

Il est beau de voir les serviteurs de Dieu échanger entre eux de pareils cadeaux. L'amitié sainte, appelée aussi amitié spirituelle, se tient pour satisfaite lorsqu'elle a reçu le bienfait de la prière ; la charité fait peu de cas des présents matériels ; sa caractéristique est, je crois, de secourir autrui dans le combat spirituel ou d'en être secouru, de défendre l'ami devant le tribunal du Christ ou d'en être défendu. Mais à quelles cimes était donc parvenu dans la prière celui dont les mérites ont pu élever un autre si haut ?

¹ Comme on fait pour les objets sans valeur, importuns ou inutilisables. La formule est d'Isaïe: Is 38 17.

² Il donna aux Frères Mineurs le couvent de Farneto, à vingt minutes de marche au sud de Saint-Justin.

CHAPITRE 68

SA SCIENCE ET SA MÉMOIRE.

102. Le bienheureux n'avait pas été initié à la science par les études ; c'est Dieu qui lui enseignait la sagesse d'en-haut ; grâce aux rayons de la lumière éternelle, il comprenait magnifiquement les Ecritures. Son âme pure de toute souillure, trouvait l'accès des mystères cachés, et son amour impétueux s'ouvrait les portes devant lesquelles piétine la science des Maîtres¹. Il lisait parfois les Livres Saints, et ce que son intelligence avait saisi, son coeur le retenait indélébilement gravé. Sa mémoire lui servait de bibliothèque², et ce n'est pas en vain que son oreille attentive percevait ce que son coeur aimant repassait ensuite sans répit : c'était selon lui, une manière d'étudier et d'apprendre beaucoup plus profitable que la dispersion dans une foule de traités³. Le vrai philosophe, disait-il, considère la vie éternelle comme la valeur suprême, et celui qui, dans son étude des Ecritures, est un chercheur humble et sans présomption, celui-là parviendra facilement de la connaissance de lui-même à la connaissance de Dieu. Il lui arrivait souvent de résoudre d'un mot certaines difficultés et, bien qu'étranger à l'art de la parole, il faisait preuve d'une science et d'une puissance remarquables.

¹ « Chez saint François, les citations bibliques sont amenées non par les mots mais par les sentiments, par l'expérience religieuse. Quand il lit sa Bible, il ne lit pas seulement des mots, il contemple la tradition d'Israël ou la tradition chrétienne et il se les assimile. Il ne songe pas à meubler sa mémoire mais à trouver une lumière et une force : son action, car c'en est une, vise à *s'incorporer la vie éternelle de l'Eglise*. » (Sabatier :

Allocution prononcée en la cathédrale de Canterbury à l'occasion du septième centenaire de l'arrivée des Frères Mineurs en cette ville. Texte dans RHF, II, p. 118).

² Emprunté textuellement à la *Vie de saint Antoine*, abbé, dans les *Vitae Patrum*, de saint Athanase. PL 73, 128.

³ Au § 189, il donnera encore cette consigne : *non multa sed multum*.

CHAPITRE 69

COMMENT IL EXPLIQUA UN VERSET DU PROPHÈTE ÉZÉCHIEL, A LA DEMANDE D'UN FRÈRE PRÊCHEUR.

103. Pendant le séjour du bienheureux à Sienne, arriva aussi dans cette ville un frère Prêcheur, homme surnaturel et docteur en théologie ; il rendit visite au bienheureux François et eut avec lui une longue et bienfaisante conversation sur les paroles du Seigneur. Il l'interrogea aussi sur cette parole d'Ézéchiél¹ : « Si tu n'avertis pas le méchant de son impiété, je te demanderai compte de son âme. » Or, ajouta-t-il, « j'en connais beaucoup qui sont en état de péché mortel, et je ne les avertis pas toujours de leur impiété. Devrai-je donc rendre compte de leurs âmes ? »

Le bienheureux François protesta qu'il n'était qu'un ignorant² et que c'était à lui d'être instruit par le frère plutôt que de donner son avis sur un passage d'Écriture. « Mon frère, lui dit alors le Maître, avec humilité, j'ai entendu plusieurs savants déjà expliquer ce verset, mais je recevrais volontiers ton avis sur ce point. » - « Si le verset, répondit le saint, doit recevoir son sens le plus large, voici comment je l'entends : le serviteur de Dieu doit entretenir un tel feu en lui, par la sainteté de sa vie et le parfum de sa réputation, qu'ils seront tous avertis de leur iniquité³. » Le Maître s'en alla très édifié ; il dit aux compagnons du bienheureux : « Mes frères, la théologie de cet homme possède l'essor de l'aigle et plane sur les deux ailes de la pureté et de la contemplation, tandis que notre science collée au sol se traîne sur le ventre. »

¹ Ez 3 18.

² *Idiota*. Cf. 1 C 120.

³ interprétation classique. Wadding. *Opusc.*, p. 472, indique les principaux auteurs qui l'avaient déjà fournie avant saint François.

CHAPITRE 70

COMMENT IL DONNA DES ÉCLAIRCISSEMENTS A UN CARDINAL QUI ÉTAIT VENU LE CONSULTER.

104. Une autre fois, à Rome, dans le palais d'un cardinal, on le questionna sur quelques passages difficiles ; il les débrouilla de façon aussi lumineuse que s'il eût toujours vécu dans la fréquentation des Écritures. Le cardinal lui dit d'ailleurs : « Je ne te consulte pas comme savant mais comme possédant l'Esprit de Dieu ; si j'accepte tes interprétations avec empressement, c'est qu'elles viennent, j'en suis sûr, de Dieu seul. »

CHAPITRE 71

COMMENT IL DÉSIGNA LUI-MÊME L'OBJET DE SA CONNAISSANCE EN RÉPONSE A UN FRÈRE QUI LUI CONSEILLAIT L'ÉTUDE

105. A le voir malade et souffrant de partout, son compagnon lui dit un jour : « Père, les Ecritures ont toujours été pour toi un refuge, toujours elles ont apporté un adoucissement à tes souffrances. Aujourd'hui encore, je t'en prie, fais venir un lecteur¹ qui t'exposera quelque passage des prophètes ; et peut-être alors que ton âme exultera dans le Seigneur. » Le saint répondit : « Il est bon de recourir aux témoignages scripturaires, il est bon d'y chercher le Seigneur notre Dieu ; en ce qui me concerne pourtant, je me suis déjà suffisamment plongé dans les Ecritures pour n'avoir plus maintenant qu'à les ruminer dans la méditation : je n'ai plus besoin d'autre chose, mon fils, je connais le Christ pauvre et crucifié. »

¹ C'est-à-dire un professeur, un maître.

CHAPITRE 72

COMMENT FRÈRE PACIFIQUE VIT LE SAINT MARQUÉ DE DEUX ÉPÉES DE LUMIÈRE.

106. Il y avait dans la Marche d'Ancône un homme qui, négligeant son salut et ne connaissant rien de Dieu, s'était prostitué à la vanité. On l'avait surnommé le « Roi des poètes » parce qu'il n'avait pas son égal pour interpréter un madrigal ou composer des poésies profanes. De la gloire que lui valut son talent, je ne retiendrai que son couronnement de la main de l'Empereur. Il marchait donc dans les ténèbres, traînant le char de son péché sous le harnais de la vanité¹. Mais Dieu, dans sa bonté, eut pitié de ce malheureux ; il décida de le ramener, de rappeler celui qu'il avait banni de sa présence².

Il rencontra providentiellement saint François dans un monastère de pauvres recluses³. Le bienheureux était venu avec ses compagnons pour visiter ses filles ; le poète avec de nombreux amis venait voir une de ses parentes. La main de Dieu fut sur lui ; il vit, de ses yeux de chair, saint François marqué du signe de la croix par deux épées resplendissantes : l'une allait de la tête aux pieds, et la seconde, transversale, d'une main à l'autre, à la hauteur de la poitrine. Il n'avait jamais vu le bienheureux François, mais un pareil prodige lui tint lieu de présentation. Frappé de stupeur, il se mit alors à songer, mais pour plus tard, à une vie meilleure⁴.

Le bienheureux Père, cependant, se mit à prêcher à tous ceux qui étaient présents, et transperça le poète du glaive de la Parole de Dieu, puis, le prenant à part, l'entretint avec douceur de la vanité du monde, du mépris qu'on lui doit ; il lui porta le dernier coup en le menaçant des jugements de Dieu. L'autre de s'écrier aussitôt : « Assez de paroles, passons aux actes : arrachez-moi aux hommes et rendez-moi au seul grand Empereur ! » Le lendemain, le saint lui donnait l'habit avec le nom de frère Pacifique puisqu'il l'avait remis en paix avec le Seigneur, et cette conversion fit d'autant plus de bien que le cercle de ses connaissances était plus étendu.

Frère Pacifique, devenu ainsi l'un des compagnons de François, ressentit des joies que son âme jusqu'alors n'avait jamais éprouvées. Une deuxième vision lui permit de voir un signe caché aux yeux des autres : sur le front du bienheureux François, il aperçut un grand Tau multicolore et magnifique, ocellé comme les plumes de paon⁵.

¹ Is 5 18. Tout ce couplet sur la folle jeunesse de Pacifique rend le même son que celui qui fut consacré à la jeunesse de François, 1 C 1. Sur Pacifique, voir LM4 9.

² Cf. 2 S 14 14.

³ Chez les Clarisses de Colpersito, près de San Severino. Cf. 1 C 78.

⁴ Voir plus bas, 2 C 109, une vision presque identique de frère Sylvestre.

⁵ Cf. D. Vorreux, *Un symbole franciscain, le Tau*, Paris, 1977.

CHAPITRE 73

L'EFFICACITE DE SES SERMONS. TÉMOIGNAGE D'UN MÉDECIN.

107. Prédicateur de l'Évangile, François prenait des exemples faciles et d'ordre matériel lorsqu'il s'adressait à des auditeurs simples ; il savait que la vertu est plus nécessaire que les paroles. Mais aux gens plus cultivés, plus au fait de la spiritualité, il savait donner des sermons profonds et pleins de doctrine. Quelques mots lui suffisaient pour suggérer l'inexprimable ; des gestes et des mouvements enflammés ponctuaient ses paroles et entraînaient les auditeurs jusque devant les mystères célestes¹. Il n'allait pas puiser dans l'arsenal des distinctions², car il ne pouvait prêcher ce qu'il n'avait pas trouvé de lui-même. Le secret de sa puissance, c'était la seule vraie puissance et la seule vraie sagesse : le Christ.

Un médecin très savant, et lui-même orateur, disait un jour : « J'arrive à retenir mot pour mot les sermons des autres prédicateurs ; ceux du bienheureux François sont les seuls qui m'échappent. Si je réussis à conserver quelques-unes de ses paroles, elle ne ressemblent plus à celles qui sortaient de ses lèvres ! »

¹ Cf. 1 C 73.

² Selon la méthode scolastique alors enseignée dans toutes les universités.

CHAPITRE 74

COMMENT LA PUISSANCE DE SA PAROLE CHASSA D'AREZZO LES DÉMONS, PAR L'INTERMÉDIAIRE DE FRÈRE SYLVESTRE.

108. Ses paroles n'étaient pas efficaces seulement en sa présence ; même transmises par autrui, elles ne revenaient pas sans avoir produit leur effet¹.

Il advint par exemple qu'un jour, passant par Arezzo, il trouva la ville toute bouleversée par une émeute et à deux doigts de la ruine. Logé dans le faubourg, hors des remparts, l'homme de Dieu vit les démons qui menaient joyeux sabbat au-dessus de la ville et poussaient à s'entre-détruire les habitants déchaînés. Il appela frère Sylvestre, un homme de Dieu doué d'une délicieuse simplicité, et lui dit : « Va devant les portes de la ville et ordonne aux démons, de la part du Dieu tout-puissant, de s'enfuir au plus tôt. » La simplicité se met aux ordres de l'obéissance : le frère s'en va, chantant des hymnes sur la route à la face de Dieu², et crie à tue-tête devant la porte : « Démons, de la part de Dieu et par ordre de notre Père François, enfuyez-vous tous loin d'ici ! » En peu de temps, la ville retrouva la paix, et c'est en toute sérénité que fut désormais respectée la charte établissant les droits de chacun.

Au premier sermon qu'il leur fit ensuite, le bienheureux François commença par ces mots : « Je vous parle comme à des gens qui étaient jadis courbés sous le joug du démon, prisonniers de ses chaînes, mais que les prières d'un pauvre homme ont réussi à délivrer. »

¹ Allusion à l'un des plus beaux textes prophétiques sur la puissance de la Parole créatrice de Dieu : Is 55 10-11.

² Ps 94 2.

CHAPITRE 75

LA CONVERSION DE CE MÊME FRÈRE SYLVESTRE, VISION DONT IL FUT FAVORISÉ.

109. Il ne sera pas sans intérêt, je crois, de rapporter ici la conversion de frère Sylvestre et son entrée dans l'Ordre sous la motion de l'Esprit. Prêtre séculier de la ville d'Assise, il avait vendu jadis des moellons à l'homme de Dieu pour la réparation d'une église ; mais le jour où frère Bernard, premier surgen de l'Ordre des Mineurs après le saint, abandonna tous ses biens pour les donner aux pauvres, il s'approcha de l'homme de Dieu, l'âme rongée d'avarice, et lui chercha querelle pour n'avoir pas reçu exactement le prix des moellons qu'il lui avait vendus. A voir l'âme d'un prêtre ainsi infectée par l'avarice, François eut un sourire de pitié ; mais pour apaiser cette maudite soif de l'or, il lui mit, sans compter, des écus plein les mains. Tout heureux de l'aubaine, mais frappé de cette générosité, Sylvestre rentra chez lui ; cet incident le travaillait, il s'adressa de bienheureuses remontrances : à son âge¹, aimer le monde, alors que ce jeune homme témoignait d'un si admirable détachement !

Après avoir ainsi respiré la « bonne odeur du Christ² », il put bénéficier davantage encore de sa miséricorde : le Christ lui exposa dans une vision quelle valeur possédait l'oeuvre de François, quelle efficacité, quelle splendide extension. Il vit en songe, plantée dans la bouche de François, une croix d'or dont le sommet touchait le ciel et dont les bras étendus faisaient le tour du monde. Pénétré de contrition à cette vue, le prêtre qui n'avait que trop tardé ne tergiversa plus et devint un parfait imitateur de l'homme de Dieu. La vie de perfection qu'il mena dans l'Ordre fut, par la grâce du Christ, couronnée par une mort plus parfaite encore³.

Ne nous étonnons pas si François apparut ainsi crucifié, lui pour qui la croix fut toujours source de tant de grâces. Elle était enracinée en lui profondément : quoi d'étonnant si cette bonne terre produisit des fleurs, des feuilles et des fruits⁴.

Elle ne pouvait que fructifier ainsi, cette croix, reine d'un sol qu'elle avait à elle seule dès le début occupé tout entier.

Mais revenons maintenant à notre sujet.

¹ *Senescentem*: il commençait à vieillir.

² C'est-à-dire le bon exemple donné par frère Bernard, Cf. 2 Co 2 15.

³ En 1246, donc peu de temps avant la rédaction de cette Légende. Cf. 3 C 3.

⁴ Réminiscence de la Liturgie de l'adoration de la Croix, le Vendredi-Saint : *Nulla silva talem profert Flore, fronde, germine.*

CHAPITRE 76

COMMENT UN FRÈRE FUT DÉLIVRÉ DES ASSAULTS DU DÉMON.

110. Les épreuves spirituelles sont bien plus perfides et redoutables que les tentations charnelles. Un frère qui en était depuis longtemps tourmenté finit par venir se jeter humblement aux pieds de saint François ; il pleurait amèrement ; les sanglots l'empêchaient de parler. Le Père fut ému de compassion et, devinant qu'il était la proie d'obsessions diaboliques, il s'écria : « Démon, au nom de Dieu, je vous défends de tourmenter encore mon frère comme vous avez eu l'audace de le faire jusqu'à présent ! » Les ténèbres se dissipèrent instantanément, le frère se leva, délivré, aussi allègre que s'il n'avait jamais été tourmenté.

CHAPITRE 77

LA TRUIE FÉROCE QUI MANGEA UN AGNEAU.

111. La puissance de sa parole sur les animaux eux-mêmes est suffisamment décrite par ailleurs¹. Voici pourtant un épisode que j'ai sous la main. Il était hébergé au monastère de Saint-Vergoin, dans le diocèse de Gubbio ; durant la nuit, une brebis eut un agneau. Mais une truie fort méchante se trouvait dans l'étable : sans pitié pour l'innocent, elle le déchiqueta sauvagement et le tua. Au matin, les valets ne trouvèrent que le cadavre de l'agneau : l'auteur de ce forfait ne pouvait être que la truie. A cette nouvelle qui lui rappelait la mort d'un autre Agneau², le Père, très ému, pleura devant tous la mort du petit agneau : « Hélas, frère agnelet, créature innocente qui rappelle si utilement le Christ aux hommes, maudite soit l'impie qui t'a tué ! Que jamais homme ni bête ne mange de sa chair ! » Merveille : aussitôt la truie malfaisante commença d'être malade ; après avoir purgé pour ainsi dire sa peine durant trois jours, elle reçut enfin son dernier châtement et creva. On la bascula dans un fossé du monastère où elle demeura longtemps sèche comme une planche ; aucun être vivant n'y voulut apaiser sa faim.

¹ 1 C 56-61 ; 2 C 167-171.

² Le Christ ; cf. Jn 1 29-36 ; 1 C 77-79.

CHAPITRE 78

POURQUOI IL FAUT ÉVITER LA FRÉQUENTATION DES FEMMES.
COMMENT IL LEUR PARLAIT.

112. La fréquentation des femmes est un miel empoisonné capable de faire illusion aux saints eux-mêmes ; le Père ordonnait de l'éviter à tout prix¹, car c'était là ce qui lui faisait craindre la perte des plus faibles et l'affaiblissement des plus forts. « A moins d'être d'une vertu très éprouvée, il est aussi facile de leur parler sans être contaminé, disait-il, en employant une comparaison scripturaire, que de marcher dans le feu sans se brûler les pieds² ». Lui-même prêchait d'exemple et se montrait un modèle accompli de vertu. Les femmes semblaient lui être tellement à charge qu'on aurait cru à la peur ou à la répulsion plutôt qu'à la prudence. Quand il se trouvait aux prises avec leur babil importun, il ne répondait que par monosyllabes, puis baissait la tête et se réfugiait dans le silence ; parfois, cependant, il levait les yeux au ciel comme pour y trouver une réponse aux bavardes de la terre.

Il acceptait pourtant d'instruire, par des discours admirables dans leur brièveté, les âmes où la sagesse avait élu domicile grâce à leur piété fervente et persévérante. Encore avait-il soin de parler assez haut pour être entendu de tous. Il dit un jour à son compagnon : « En vérité, frère bien-aimé, si je les regardais, je n'en pourrais reconnaître que deux, une telle et une telle dont le visage m'est connu³ ; mais je n'en connais pas d'autre. »

Ton comportement fut très sage, ô Père, car à les regarder personne n'est jamais devenu plus saint ; elles n'ont jamais été d'aucun avantage, mais ont très souvent porté malheur, même en cette vie ; elles sont une entrave pour qui entreprend le difficile parcours de la sainteté, pour qui veut arriver à la contemplation du visage de Dieu rayonnant de beauté.

¹ 1 Reg 12; 2 Reg 11.

² Pr 6 28.

³ Ange Clareno, tributaire des écrits des frères Léon et Conrad d'Offida, dit que Saint François désignait là sa mère et sainte Claire (*Expositio Regulae*, éd. Oliger, Quarrachi 1912, p. 217). Mais le même Oliger signale que le texte de 2 C 112, comparé à 3 C 37-39 et à Sp. 186, amène à conclure qu'il s'agit non de Dame Pica, mais de Jacqueline de Settesoli.

CHAPITRE 79

PARABOLE CONTRE LES REGARDS JETÉS SUR LES FEMMES.

113. Pour condamner ceux qui n'étaient pas chastes dans leurs regards, il aimait à proposer cette parabole :

«Un roi très puissant envoya successivement deux messagers à la reine. Le premier revint et se contenta de transmettre la réponse ; c'est qu'il avait comme un sage gardé ses yeux dans sa tête¹ et ne les avait pas projetés au dehors. L'autre revint, et après avoir transmis en quelques mots son message, se lança dans un long dithyrambe sur la beauté de la reine : « En vérité, sire, j'ai vu la plus belle des femmes ; heureux celui qui la possède ! » Mais le roi : « Méchant serviteur², tu as jeté sur ma femme des yeux impudiques. Il est clair que tu as voulu posséder ce que tu as si attentivement dévisagé. »

Il fit rappeler le premier messager et lui dit : « Que penses-tu de la reine ?

- Beaucoup de bien, car elle m'a écouté en silence et a répondu avec sagesse.

- Mais n'est-elle pas jolie ?

- C'est à vous, Seigneur, de la contempler. Moi, j'avais à transmettre les messages.

- Tu as les yeux chastes, prononça le roi ; dans mes appartements sois chaste aussi de corps. Quant à l'autre, qu'il soit expulsé du palais de peur qu'il ne souille ma couche ! »

« Quand on est trop sûr de soi, disait encore le Père, on prend moins garde à l'ennemi, et le diable a tôt fait, quand il vous a saisi par un cheveu, de le transformer en un joug pesant. Même s'il n'a pas réussi, après des années de tentations, à faire tomber un homme, peu lui importe le délai pourvu qu'il soit finalement victorieux. C'est là son seul travail ; il n'a, jour et nuit, pas d'autre préoccupation. »

¹ Cf. Qo 2 14 (Vulgate).

² Mt 18 32.

CHAPITRE 80

COMMENT LE SAINT MONTRA, PAR SON EXEMPLE, QU'IL CONDAMNAIT LA TROP GRANDE FAMILIARITÉ.

114. Saint François se rendait un jour à Bevagna. Il était épuisé par les jeûnes : les forces lui manquèrent en chemin. Le frère qui l'accompagnait envoya prévenir une pieuse femme et lui fit demander humblement du pain et du vin pour le saint. A cette nouvelle, la dame accourut aussitôt, accompagnée de sa fille, vierge consacrée à Dieu¹ ; elles apportèrent tout ce qu'il fallait pour le réconforter. Après s'être restauré, le Père les nourrit à son tour de la Parole de Dieu. Mais tant que dura le sermon, il ne regarda ni l'une ni l'autre. Après leur départ, son compagnon lui dit : « Pourquoi n'as-tu même pas accordé un regard à cette vierge sainte qui venait à toi avec tant de dévotion ? Quel est donc celui, répondit le Père, qui ne doit craindre de lever les yeux sur une épouse du Christ ? Si les yeux et le visage donnent plus d'efficacité à un sermon, libre à elle de me regarder ; moi je ne le pouvais pas. »

Il revenait souvent sur le sujet ; il déclarait : « Parler à une femme relève de la frivolité sauf en confession ou pour deux mots d'exhortation, selon la coutume. Qu'est-ce qu'un frère Mineur peut donc bien avoir à traiter avec une femme, si ce n'est lorsqu'elle lui demande le sacrement de pénitence ou un conseil pour devenir meilleure² ? »

¹ Cette « vierge consacrée à Dieu » est probablement celle à qui saint François rendit la vue : 3 C 124.

² Cf. 1 Reg 12 3.

CHAPITRE 81

COMMENT IL LES SURMONTA.

115. A mesure que croissaient les mérites du saint, s'aggravait le conflit qui l'opposait à l'antique serpent. Plus grandes étaient les grâces reçues, plus insidieuses étaient les tentations, plus violents les combats. Le démon savait, pour l'avoir expérimenté, qu'il avait affaire à un guerrier courageux qui n'avait jamais reculé, même une heure, devant le combat ; il s'acharnait pourtant à attaquer celui qui toujours le renvoyait battu.

Vers une certaine date, le Père eut à subir une très dure tentation spirituelle, certainement pour rendre plus belle sa couronne de gloire¹. Plongé dans l'angoisse et rempli de chagrin, il infligeait à son corps de dures pénitences, il priait et pleurait amèrement². La lutte durait ainsi depuis plusieurs années, mais un jour qu'il priait à Sainte-Marie de la Portioncule, il entendit en esprit ces paroles :

« François, si tu avais de la foi comme un grain de sénevé, tu dirais à cette montagne de disparaître, et elle s'en irait.

- Quelle montagne, Seigneur ?
- La tentation.
- Seigneur, dit-il en pleurant, qu'il me soit donc fait selon cette parole ! »

Aussitôt la tentation disparut ; une fois délivré, il put jouir de la plus paisible et profonde sérénité.

¹ Il s'agit de la période qui va de la rédaction de la II^e Règle à celle du *Testament* : 1223-1226.

² LP 21 et Sp 99 notent ici un détail caractéristique : lorsque la tristesse était la plus forte et empêchait François de se montrer parmi les frères avec son « habituel visage joyeux », il évitait de paraître en leur compagnie. Cf. aussi 2 C 128 et 1 Reg 7 15.

CHAPITRE 82

COMMENT LE DÉMON L'APPELA, LUI ENVOYA UNE TENTATION DE LUXURE, ET COMMENT LE BIENHEUREUX EN SORTIT VAINQUEUR.

116. Le Malin est continuellement jaloux des progrès accomplis par les fils de Dieu. Voici le genre d'épreuve qu'il eut la présomption d'infliger au saint dans l'ermitage de Sarteano. Il le voyait se sanctifier davantage de jour en jour, poursuivre toujours son avance sans jamais se juger satisfait des progrès accomplis ; une nuit, le bienheureux était en train de prier dans sa cellule ; à trois reprises, le démon l'appela :

« François ! François ! François

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

- Il n'est pécheur en ce monde, répondit l'autre, à qui Dieu, s'il se convertit, n'accorde le pardon ; mais celui qui se tue lui-même à force de pénitence, celui-là jamais n'obtiendra miséricorde. »

Une révélation permit aussitôt à l'homme de Dieu de pénétrer la fourberie de l'ennemi qui s'acharnait ainsi à le ramener à la médiocrité. Mais qu'à cela ne tienne : l'ennemi ne se considère pas comme battu ; il lance une nouvelle attaque ; sa première ruse éventée, il en utilise une autre : les désirs charnels. Mais il eut beau faire : le saint qui avait démonté les sophismes de l'esprit ne fut pas dupe des passions de la chair. Le démon lui envoya donc une violente tentation de luxure ; mais le bienheureux Père, dès les premières atteintes, quitta son habit et se flagella vigoureusement. « Frère âne¹, se dit-il, voilà l'état où tu mérites de rester, voilà le fouet que tu dois subir ! La tunique est un habit religieux, tu n'as pas le droit de la porter, va donc maintenant où tu veux ! »

117. Tout son corps était marbré de coups ; la tentation ne s'éloignait pas. Il sortit alors dans le jardin et se roula tout nu dans l'épaisse couche de neige puis, la ramassant à pleines mains, il en façonna sept tas en forme de mannequins, les passa en revue et prit son corps à partie :

« Regarde, dit-il, le plus grand c'est ta femme ; les quatre autres, tes deux garçons et tes deux filles ; les deux derniers, ton domestique et ta bonne, car il faut aussi se faire servir. Allons, dépêche-toi de leur trouver des vêtements, car ils meurent de froid. Mais si tu trouves trop lourds tant de soucis, alors reporte tous tes soins à ne servir que Dieu seul ! »

Le tentateur, vaincu, battit en retraite aussitôt, et le saint retourna en cellule glorifiant Dieu. Un frère pieux, encore en prière à cette heure-là, fut témoin de toute la scène grâce à un splendide clair de lune ; l'homme de Dieu sut qu'il avait été observé ; il en fut très contrarié et défendit au frère d'en parler à quiconque tant qu'il vivrait.

¹ Sur frère âne, voir 2 C 129, mais aussi 2 C 211.

CHAPITRE 83

COMMENT IL DÉLIVRA UN FRÈRE DE LA TENTATION, LES AVANTAGES DE LA TENTATION.

118. Un frère, qui était la proie d'une tentation, dit au saint, un jour qu'ils étaient seul à seul : « Père, prie pour moi : je crois que si tu daignes le faire, je serai aussitôt libéré de mes tentations. Car je suis tourmenté au-delà de mes forces et je sais que tu ne l'ignores pas. »

Saint François lui dit : « Mon fils, crois-moi : c'est pour cela justement que je te considère davantage comme un serviteur de Dieu et tu sauras que plus tu es tenté, plus tu m'es cher. Je te le dis en vérité, personne ne doit se croire serviteur de Dieu, tant qu'il n'a pas traversé les épreuves et les tentations. Une tentation vaincue est comme une alliance que le Seigneur passe au doigt de son serviteur. Certains se vantent de mérites accumulés au cours de nombreuses années ; ils se félicitent de n'avoir pas été soumis à l'épreuve ; qu'ils se disent que c'est la faiblesse de leur âme qui a été prise en considération par le Seigneur : dès avant la première passe d'armes, la peur aurait suffi à les vaincre. Les rudes combats sont réservés aux âmes fortes. »

CHAPITRE 84

COMMENT IL FUT ROUÉ DE COUPS PAR LES DÉMONS. IL FAUT FUIR LES PALAIS DES GRANDS.

119. Non content de lui multiplier les tentations, Satan luttait parfois corps à corps avec lui. Le saint avait été un jour invité par le seigneur Léon, cardinal du titre de Sainte-Croix-en-Jérusalem, à demeurer un moment avec lui à Rome ; il se choisit pour demeure une tour située bien à l'écart, pourvue de neuf caves voûtées semblables à des cellules d'ermites. La première nuit, François, après avoir prié, se disposait à dormir quand survinrent des démons qui engagèrent avec lui une lutte furieuse ; ils le rouèrent de coups et le laissèrent finalement à demi-mort. Après leur départ et quand il eut retrouvé le souffle, le saint appela son compagnon qui dormait dans une cave voisine et lui dit : « Frère, reste près de moi, car j'ai peur de rester seul. Les démons sont venus me battre. » Il frissonnait et tremblait de tous ses membres, comme quelqu'un qui est pris d'une forte fièvre.

120. Ils passèrent toute la nuit sans dormir, et François dit à son compagnon : « Les démons sont les archers de notre Seigneur qui les utilise pour nous punir de nos excès. C'est, de sa part, le signe d'une grâce spéciale que de ne rien laisser impuni chez son serviteur durant cette vie. Pour moi, je ne me souviens pas d'avoir commis une faute que Dieu, dans sa miséricorde, ne m'ait permis d'expier ; il a toujours été pour moi assez bon, assez paternel pour me montrer, au cours de mes oraisons ou prières, en quoi j'avais pu lui plaire ou lui déplaire. S'il a permis, malgré cela, que ses gardes se soient rués sur moi, c'est peut-être que mon séjour dans le palais des grands est d'un mauvais exemple pour autrui. Mes frères qui logent dans de pauvres petits couvents, apprenant que je vis en compagnie de cardinaux, pourraient croire que je vis dans le bien-être et le confort. Il vaut mieux, je crois, que celui dont la vocation est de donner l'exemple¹ fuie les palais et donne ainsi, en partageant leur situation, plus de courage à ceux qui ont à supporter les privations. » Au matin, ils s'en furent trouver le cardinal, lui racontèrent l'aventure et prirent congé.

Que cela serve à l'instruction des frères qui vivent dans les palais² ; qu'ils sachent qu'ils ne valent guère plus, hors du couvent, que des avortons arrachés au sein maternel. Je ne condamne pas l'obéissance de ceux qu'on y envoie, mais je veux stigmatiser l'ambition, la paresse, la mollesse qui s'y donnent libre cours ; et je propose saint François comme exemple dans toutes les situations où nous place l'obéissance : abandonnons tout ce qui, trop cher aux hommes, déplaît à Dieu.

¹ 2 C 188 ; Sp 81.

² Ces « palatins » étaient des frères qui séjournaient dans les palais des prélats ou des nobles, à titre d'aumôniers, secrétaires, avocats ou même intendants et chanceliers. Fonctions interdites par la Règle (1 Reg 7). Frère Hugues de Digne disait au roi saint Louis (qui le pressait de suivre sa cour) : « Hors de son cloître, le religieux est comme le poisson hors de l'eau ! ».

CHAPITRE 85

ANECDOTE AYANT TRAIT AU MÊME SUJET.

121. Il me revient en mémoire un fait que je ne veux pas laisser échapper. Un frère en avait vu quelques autres séjourner à la cour d'un prince ; poussé par je ne sais quelle vanité, il désira faire partie du groupe et devenir lui aussi un « palatin ». Il en grillait d'envie quand une nuit, un songe les lui montra hors du couvent et séparés de la communauté ; ils mangeaient un mélange de pois chiches et d'excréments humains dans une auge à cochons d'une saleté repoussante. Ce spectacle le remplit de stupeur ; le lendemain matin, au réveil, il n'avait plus du tout envie de résider au palais.

CHAPITRE 86

TENTATION DANS LA SOLITUDE. VISION D'UN FRÈRE.

122. Le saint arriva un jour avec un compagnon¹ près d'une église située très loin de toute habitation². Désirant prier seul, il dit au frère : « Je voudrais rester seul cette nuit ; va donc te faire héberger à l'hôpital³ et viens me retrouver demain au petit jour. »

Demeuré seul, il commença par adresser à Dieu de longues et ferventes prières puis se mit en quête d'un endroit où reposer sa tête pour dormir. Mais tout à coup son âme fut troublée ; la peur et le dégoût l'envahirent⁴ ; tout son corps se mit à trembler. Il sentit clairement que l'enfer dirigeait contre lui ses assauts, il entendit le galop des démons qui couraient par bandes entières sur le toit de l'église. Il se leva aussitôt, sortit et traçant sur son front le signe de la croix, il s'écria : « Démons, de la part du Dieu tout-puissant, faites-moi subir tout ce qui est en votre pouvoir. Je m'y sou mets volontiers car je n'ai pas de plus grand ennemi que mon corps⁵, et vous me déchargez ainsi du soin de lui infliger son châ timent. » Les démons qui s'étaient donné rendez-vous pour le terroriser se heurtaient à un esprit plus prompt que le leur, quoique placé dans une chair bien faible⁶, ils s'enfuyaient couverts de confusion.

123. Au matin, son compagnon s'en vint le retrouver. Voyant le saint prosterné au pied de l'autel, il n'osa pénétrer dans le chœur et, en attendant, se mit à prier, lui aussi, avec ferveur devant une croix. Et voici que ravi en extase, il vit dans le ciel une longue série de sièges et, à la place d'honneur, un trône rehaussé de pierres précieuses et tout rayonnant de gloire. Ebloui, il se demandait pour qui on l'avait préparé. Une voix lui dit alors : « C'était le trône d'un ange déchu⁷ ; il est maintenant réservé à l'humble François⁸. » Revenu de son extase, le frère vit que le bienheureux terminait sa prière, il courut se prosterner devant lui, les bras en croix, comme si François ne vivait plus sur terre mais régnait dans les cieux, et il lui dit : « Père, prie pour moi le Fils de Dieu afin qu'il ne tienne pas compte de mes péchés ! » L'homme de Dieu étendit la main, le releva et comprit qu'il avait reçu dans sa prière une révélation.

Sur le chemin du retour, le frère lui demanda : « Père, quelle opinion as-tu donc de toi-même ? » Il répondit : « Je vois en moi le plus grand des pécheurs, car si Dieu avait prodigué sa miséricorde à n'importe quel scélérat autant qu'à moi, il serait dix fois meilleur que moi⁹. » L'Esprit parla au coeur du frère et conclut : « Constate ici combien ta vision a dit vrai et sache

¹ Pas plus que Celano, LM 6 6 ne donne le nom du compagnon : frère Pacifique. Saint Bonaventure le connaissait pourtant, puisqu'il le nomme dans un sermon où il raconte la même histoire (*De S. Francisco, II*).

Eudes de Châteauroux (*ibidem*, IV), Sp 59 et LP 23 sont témoins de la même tradition contre Ubertain de Casale qui l'attribue à frère Masséo (*Arbor Vitae*, V ; 4). Pour l'attribution à frère Léonard d'Assise, Cf. AFH XX, p. 107.

² L'église est celle de Bovara, village qui doit son nom aux bœufs qu'on y parquait, du temps des Romains, avant de les purifier dans les eaux sacrées du Clitumne voisin et de les offrir en sacrifice aux dieux. On y conserve le crucifix du XII^e siècle devant lequel a prié saint François. Une inscription commémore l'événement. L'église était alors pratiquement abandonnée, car en 1213 Trevi avait été complètement rasée.

³ La léproserie de Trevi.

⁴ Cf. Mc 14 33 ; Jn 13 21.

⁵ Adm 10 ; SV 15-16 ; 1 Let 37-38.

⁶ Mt 26 41.

⁷ C'est-à-dire Lucifer : Is 14 9-15.

⁸ il est intéressant de noter que la vision du trône de gloire, réservé à François, échoit à Pacifique le poète qui sans doute avait souvent lu l'histoire du « Siège Périlleux » réservé à Galaad le Parfait, dans la *Queste du Saint Graal*.

⁹ Cf. 2 C 133.

que cet homme très humble sera élevé, à cause de son humilité, jusqu'au trône jadis perdu par orgueil. »

CHAPITRE 87

COMMENT UN FRÈRE FUT DÉLIVRÉ D'UNE TENTATION.

124. Il y avait un frère, saint homme et des plus anciens de l'Ordre, qui était la proie d'une grave tentation de la chair et semblait comme englouti dans le gouffre du désespoir. Chaque jour voyait croître sa peine et, comme il avait plus de scrupule que de discernement, sa conscience l'obligeait à se confesser sans qu'il eût faute à absoudre : en effet, on ne s'accuse pas d'être tenté, mais d'avoir cédé, ne fût-ce qu'un peu, à la tentation. Et lui avait au surplus tant de honte qu'il n'osait pas tout révéler au même prêtre ; alors faisant plusieurs lots de ses imaginations (il n'avait pas de péché réel), il les confiait séparément à divers confesseurs.

Or, un jour qu'ils se promenaient ensemble, le bienheureux François lui dit : « Frère, désormais tu ne dois plus confesser ton angoisse à personne. Et n'en garde aucun scrupule, car ce que tu subis sans y consentir ne te sera pas compté comme coupable mais comme méritoire. Mais chaque fois que tu seras troublé, je te permets de réciter sept fois le *Notre Père*. » Le frère se demandait avec admiration comment le saint avait pu deviner son état ; son âme était toute joyeuse, et peu après la tentation disparut.

CHAPITRE 88

ÉLOGE DE LA JOIE. MÉFAITS DE LA TRISTESSE.

125. « Contre toutes les machinations et les ruses de l'ennemi, ma meilleure défense, affirmait le saint, c'est encore l'esprit de joie. Le diable n'est jamais si content que lorsqu'il a pu ravir à un serviteur de Dieu la joie de son âme. Il a toujours une réserve de poussière qu'il souffle dans la conscience par quelque soupirail, afin de rendre opaque ce qui est pur ; mais dans un coeur gonflé de joie, c'est en vain qu'il essaie d'introduire son mortel poison. Les démons ne peuvent rien contre un serviteur du Christ qu'ils trouvent plein de sainte allégresse ; tandis qu'une âme chagrine, morose et déprimée se laisse facilement submerger par la tristesse ou accaparer par de faux plaisirs. »

Voilà pourquoi lui-même s'efforçait de garder toujours le coeur joyeux, de conserver cette huile d'allégresse dont son âme avait reçu l'onction¹. Il avait grand soin d'éviter la tristesse, la pire des maladies, et quand il sentait qu'elle commençait à filtrer dans son âme, il avait aussitôt recours à la prière. « Au premier trouble, disait-il, le serviteur de Dieu doit se lever, se mettre en prière et demeurer face au Père tant que ce dernier ne lui aura pas fait retrouver la joie de celui qui est sauvé². Mais s'il persévère dans sa tristesse, alors grandira en lui le mal babylonien recouvrant le coeur d'une rouille tenace que les larmes sont seules capables de déterger³. »

¹ Cf. Ps 44 8.

² Emprunt au psaume *Miserere* (Ps 50 14).

³ Réminiscences de la Babylone plusieurs fois citée dans *l'Apocalypse*, et de la marmite rouillée qui symbolise, chez Ezéchiel (24) la ville de Jérusalem investie par les Babyloniens.

CHAPITRE 89

COMMENT UN ANGE VINT LUI JOUER DE LA CITHARE.

126. Pendant son séjour à Rieti pour traitement de son ophtalmie¹, le saint appela un de ses compagnons, autrefois cithariste dans le monde² ; il lui dit : « Frère, les fils du siècle ne comprennent rien aux mystères de Dieu ; même les instruments de musique, jadis réservés à la louange divine, sont maintenant utilisés par la sensualité humaine pour le seul plaisir des oreilles. J'aimerais tant que tu puisses discrètement emprunter une cithare : tu me composeras de jolis chants³ pour soulager mon frère le corps affligé de tant de maux ! » Le frère lui répondit : « Père, j'aurais honte d'aller demander cela ; les gens croiraient que je cède à une tentation de frivolité. - Eh bien, n'en parlons plus, dit le saint ; il faut savoir renoncer à beaucoup de choses pour garder intacte sa réputation⁴. »

Or, la nuit suivante, il veillait et pensait au Seigneur quand une cithare⁵ fit entendre soudain un son merveilleux et fila une délicieuse mélodie. On ne voyait personne, mais on pouvait suivre au son les allées et venues du cithariste. La douce chanson fut un tel bonheur pour le saint tendu vers Dieu de toute son âme qu'il se crut parvenu dans l'autre monde. Le matin, au lever, il appela son compagnon, lui raconta l'aventure de la nuit et conclut : « Le Seigneur qui console les affligés ne m'a jamais abandonné sans consolation ; privé de musique humaine, j'en ai entendu une plus agréable encore. »

¹ Entre juin 1225 et janvier 1226.

² Ce frère musicien était sans doute frère Pacifique.

³ *Honestum*, de belle venue, de forme élégante. On pourrait comprendre aussi : édifiant, c'est-à-dire des couplets qui ne soient pas une chanson d'amour. Mais Pacifique dans ce cas, ne craindrait pas d'être accusé de frivolité.

⁴ *Ne laedatur opinio*. On pourrait aussi comprendre : pour éviter le scandale.

⁵ Cithara, à cette époque, du moins en Italie, désigne peut-être le luth (A. Gastoué, Les primitifs de la musique française, Paris, 1922, p. 96).

CHAPITRE 90

COMMENT IL CHANTAIT EN FRANÇAIS LORSQU'IL ÉTAIT TRANSPORTÉ DE JOIE.

127. Voici comment il se comportait quelquefois : la très douce mélodie qui chantait dans son cœur s'exprimait au dehors sur des paroles françaises¹ et ce que Dieu lui murmurait furtivement à l'oreille éclatait en joyeux cantiques français.

Je l'ai parfois vu de mes yeux ramasser à terre un morceau de bois, le poser sur son bras gauche et le racler d'une baguette tendue, comme s'il avait promené un archet sur la viole : il mimait ainsi l'accompagnement des louanges qu'il chantait au Seigneur en français². Mais tous ces accès finissaient par des larmes, son allégresse débouchait dans la contemplation de la passion du Christ. Il ne laissait plus échapper alors que des soupirs, des gémissements répétés ; il oubliait les pauvres choses qu'il avait en mains et se laissait ravir au ciel en extase.

¹ Cf. I C 16, n. 1.

² Claudel, citant sans doute de mémoire, conclut ainsi : « Combien de faiseurs de tintamarre autour de nous, combien de sourds ! Et combien peu de ces gens comme le frère Pacifique, ami de saint François, qui, de deux morceaux de bois ramassés au hasard, tirait un chant plus délicieux que celui d'un Stradivarius ! », (*Positions et Propositions, II*, 173).

CHAPITRE 91

COMMENT IL RÉPRIMANDA UN FRÈRE A L'AIR TRISTE ET LUI ENSEIGNA LA FAÇON DE SE COMPORTER EN COMMUNAUTÉ.

128. Il remarqua un jour que l'un de ses compagnons avait l'air sombre et chagrin ; il le tança un peu rudement : « Un serviteur de Dieu ne doit pas se présenter devant les hommes triste et renfrogné, mais, au contraire, toujours aimable. Va dans ta chambre pour passer en revue tes péchés ; pleure et gémis devant Dieu ; mais de retour parmi tes frères, laisse là ta peine et fais comme les autres. »

Il continua ainsi quelque temps, puis : « Les ennemis du salut des hommes, dit-il, m'ont en aversion ; c'est dans mes compagnons qu'ils veulent jeter le trouble après avoir échoué contre moi. »

Il avait tant d'estime pour le religieux plein d'une joie spirituelle que, lors d'un chapitre, il avait fait insérer cette recommandation¹ : « Que les frères aient bien soin de ne pas affecter un air sombre, une tristesse hypocrite ; mais qu'ils se montrent joyeux dans le Seigneur, aimables, gais, et gracieux comme il convient. »

¹ Dans 1 Reg 7 15-16.

CHAPITRE 92

COMMENT TRAITER LE CORPS POUR LUI ENLEVER TOUT PRÉTEXTE A MURMURER.

129. Le saint disait parfois : « Il faut avec discernement pourvoir notre frère le corps de ce dont il a besoin : on l'empêche ainsi d'engendrer la tiédeur et le trouble. Pour qu'il ne prenne pas en dégoût les prières et les veilles, ôtons-lui tout prétexte à murmurer : « Je meurs de faim¹, tes exercices de piété sont un fardeau trop lourd pour moi ! » Mais s'il grogne, au contraire, après avoir eu son picotin normal, sachez alors que cette bête paresseuse a surtout besoin de sentir l'éperon, que cet âne buté n'attend que l'aiguillon². »

Cet enseignement fut le seul auquel notre Père saint n'a pas conformé sa conduite : fouets et privations lui avaient permis de réduire en esclavage son corps, pourtant innocent ; il lui infligeait sans motif toutes sortes de châtements. L'ardeur de son esprit avait fini par imprégner son corps au point que la soif de Dieu qui brûlait son âme faisait aussi languir sa chair³.

¹ Cf. 2 C 22.

² Cf. 2 C 116.

³ Réminiscence de Ps 62 2 « composé par David errant dans le désert ». On a déjà trouvé en 1 C 97 le développement de la même idée.

CHAPITRE 93

CONTRE L'HYPOCRISIE ET LA VANITÉ.

130. Mais s'il se livrait à la joie spirituelle, il évitait soigneusement la folle joie, car il savait qu'on doit mettre autant de vigilance à éviter ce qui peut nuire, que de ferveur dans la recherche de ce qui nous porte au progrès. Il tâchait d'étouffer jusqu'au germe de la vanité : il n'admettait pas qu'on laissât vivre un seul instant ce qui pouvait causer quelque déplaisir à son Seigneur. Sous l'avalanche des compliments, on le voyait gémir, et l'enthousiasme alors céda la place à la tristesse.

Une fois, durant l'hiver, le saint n'était vêtu que d'une seule tunique doublée vaille que vaille¹ ; Son gardien, qui était l'un de ses compagnons, se procura une peau de renard et la lui donna en disant : « Père, tu es malade de la rate et de l'estomac ; je t'en supplie au nom du Seigneur, laisse coudre cette fourrure à l'intérieur de ta tunique, au moins sur l'estomac si tu ne la veux pas tout entière.

- Si tu veux que je porte cette fourrure sous ma tunique, répondit le bienheureux François, fais-en coudre une autre de même taille à l'extérieur, afin qu'elle soit le signe visible de celle que je porterai cachée. » Le frère n'approuve pas ; il insiste mais n'obtient rien de plus ; finalement, il lui fallut passer par là : on fit coudre deux fourrures : une à l'endroit, l'autre à l'envers ; ainsi l'aspect extérieur de François ne donnerait pas le change.

Quelle belle unité de vie ! Identique à toi-même dans tes paroles et dans tes actes, au dehors comme au dedans, comme sujet aussi bien que comme supérieur, tu ne recherchais la célébrité ni chez les étrangers ni parmi tes frères, mais si tu te glorifiais, c'était toujours dans le Seigneur².

Vous qui portez pelisse, ne vous fâchez pas si je vous signale que cette peau en remplace une autre, je veux dire la tunique de l'innocence : car c'est après avoir perdu cette dernière qu'Adam et Eve eurent besoin de tuniques de peau³.

¹ Cf. 2 C 69.

² 1 Co 1 31.

³ Gn 3 21.

CHAPITRE 94

COMMENT IL S'ACCUSA D'HYPOCRISIE.

131. A l'ermitage de Poggio-Bustone, il convoqua un jour le peuple pour un sermon, vers la Noël, et commença par ces mots : « Vous me prenez pour un saint, et vous venez à moi avec dévotion. Eh bien, sachez que durant tout ce carême¹ j'ai mangé des légumes accommodés au lard. » il attribuait ainsi à la gourmandise les adoucissements qu'il se permettait pour cause de maladie.

¹ Le jeûne est de règle de la Toussaint à Noël. C'est le carême de la Saint Martin (LP 40) ou de l'Avent.

CHAPITRE 95

COMMENT IL S'ACCUSA DE VANITÉ.

132. Avec autant d'intransigeance il dévoilait publiquement les mouvements de vanité qui avaient parfois sollicité son esprit. En traversant Assise, il fut un jour accosté par une pauvre vieille qui lui demanda l'aumône. N'ayant que son manteau, il le lui donna tout de suite généreusement. Mais il sentit monter en lui une bouffée de vanité : aussitôt, devant tous, il avoua qu'il s'était laissé prendre par ce sot orgueil.

CHAPITRE 96

RÉPLIQUE A SES ADMIRATEURS.

133. il enfouissait avec soin les grâces divines dans le secret de son coeur ; il ne voulait pas les utiliser pour sa propre perte en les exposant à l'admiration générale. Souvent lorsque la foule l'appelait bienheureux, il ripostait par des phrases de ce genre : « Ne me louez pas comme si c'était chose faite ; je puis avoir encore des garçons et des filles ; il ne faut louer personne tant qu'on n'est pas sûr de sa fin. Si celui à qui nous devons tout bien voulait me retirer ses bienfaits, il ne me resterait que mon corps et mon âme : un infidèle en a autant. » Cela à l'adresse de ses admirateurs ; mais il se disait aussi à lui-même : « Un brigand serait bien plus reconnaissant que toi, François, s'il avait reçu du Très-Haut les mêmes grâces que toi ¹ ! »

¹ Cf. 2 C 123.

CHAPITRE 97

CONTRE LA VANTARDISE.

135. Il enseignait aux frères : « On ne doit jamais se vanter ou se féliciter, car ce serait injuste, d'une action dont un pécheur est capable. Un pécheur peut jeûner, prier, pleurer, mortifier sa chair ; une seule chose lui est impossible, demeurer fidèle à son Seigneur. Notre gloire, c'est seulement de rendre à Dieu la gloire qui lui est due, et de porter à son compte, en serviteurs fidèles, tous les biens dont il nous a comblés. La chair est notre grande ennemie¹ ; elle ne sait ni revenir sur le passé pour s'en repentir, ni envisager le futur pour s'organiser prudemment : elle ne pense qu'à jouir du présent. Pis encore, elle s'approprie² les bienfaits accordés à l'âme, et elle en tire vanité ; elle accapare les éloges décernés aux vertus et détourne à son profit l'admiration des gens pour les prières et pour les veilles ; elle ne laisse rien pour l'âme, elle va même jusqu'à tirer gloire d'avoir pleuré. »

¹ Cf. Adm **10** et **12**; 1 Reg **17** et **22**, etc.

² Cf. Adm **7** et **11**.

CHAPITRE 98

RÉPONSE A UN FRÈRE QUI LE QUESTIONNAIT SUR LES STIGMATES. SON SOIN A LES CACHER.

135. On ne peut passer sous silence le soin qu'il mit à cacher les marques du Crucifié dignes de la vénération des esprits célestes eux-mêmes. Sitôt transformé par l'amour du Christ à l'image de celui qu'il aimait, il dissimula son trésor au point que ses familiers eux-mêmes furent longtemps avant d'en connaître l'existence¹. Mais la divine Providence ne voulut pas qu'il demeurât caché à jamais, ni soustrait à la vue de ses frères les plus chers. D'ailleurs, les stigmates des endroits découverts devaient difficilement rester inaperçus. Un de ses compagnons avisant un jour les stigmates de ses pieds, lui dit : « Qu'est-ce que ceci, frère ? - Occupe-toi de tes affaires ! » lui répliqua-t-il.

136. Une autre fois, le même frère lui demanda sa tunique pour la battre² ; il y remarqua des taches de sang. Il dit au saint en la lui rendant : « Qu'est-ce donc que ces taches de sang sur ta tunique ? » Le saint, posant l'index sur son œil, lui répondit : « Demande-moi donc aussi ce que c'est, si tu ignores ce qu'est un œil ! »

Il lui arrivait rarement de se laver entièrement les mains : il trempait seulement les doigts dans l'eau pour dérober la blessure aux yeux d'autrui³ ; plus rarement encore de se laver les pieds, et toujours en cachette. Si on lui demandait sa main à baiser, il n'en découvrait que la moitié et tendait le bout des doigts : à peine la place nécessaire pour y poser les lèvres ; parfois il présentait sa manche et non sa main. Il portait aux pieds des mocassins de laine, en appliquant toutefois sur la plaie un morceau de peau pour éviter le contact avec la laine rêche. Il ne pouvait, malgré tout, cacher complètement ses stigmates à ses compagnons, mais c'était pour lui une peine que de les savoir regardés. C'est pourquoi ses compagnons détournaient prudemment les yeux lorsque pour une raison ou pour une autre, il avait à découvrir ses mains ou ses pieds.

¹ Même affirmation en 1 C 95 et 98.

² C'était alors la manière de broser les habits.

³ Plus tard, François porta des mitaines (LM 13 8).

CHAPITRE 99

LE STRATAGÈME QUI PERMIT A UN FRÈRE DE LES APERCEVOIR.

137. Un frère de Brescia vint à Sienne durant le séjour de l'homme de Dieu dans cette ville¹, il désirait vivement contempler les stigmates du Père et sollicita frère Pacifique avec instance de lui donner satisfaction. Celui-ci répondit : « Tout à l'heure, en partant, je lui demanderai ses mains à baiser ; au moment où il me les présentera, je te ferai un clin d'œil, et alors tu pourras les voir. »

Ainsi fut fait : avant de se retirer, tous les deux s'avancent vers le saint, se mettent à genoux, et le frère Pacifique, dit à saint François : « Bénis-nous, mère chérie² et donne-moi ta main à baiser. » Le saint la lui présente à regret, le frère y dépose un baiser et fait signe à son compagnon de la regarder ; il renouvelle son jeu pour l'autre main, puis tous deux s'éloignèrent. Mais le Père soupçonna le pieux stratagème et jugeant cette curiosité déplacée, il rappela aussitôt le frère Pacifique et lui dit : « Que Dieu te pardonne, frère, car tu me causes parfois beaucoup de peine³ ! » Pacifique se mit à genoux et lui demanda humblement : « Quelle peine, mère chérie ? » Mais François ne répondit pas ; ainsi fut clos l'incident.

¹ Cf. 1 C 105. Presque aveugle, François ne put se rendre compte par lui-même de la supercherie.

² Pour l'origine de cette appellation, voir Erm 2.

³ Saint François avait encore en mémoire l'épisode récent de la cithare de Rieti.

CHAPITRE 100

COMMENT UN FRÈRE VIT LA BLESSURE DU CÔTÉ.

138. Les plaies des mains et des pieds, souvent à découvert, furent aperçues de certains frères, mais aucun ne fut digne, tant que vécut le saint, de voir la plaie de son côté, à l'exception d'un seul frère, et une seule fois. En effet, lorsqu'il faisait battre son habit, il s'arrangeait pour cacher la blessure avec son bras droit, parfois avec sa main gauche. Un de ses compagnons lui frictionnait un jour les épaules¹ ; sa main glissa malencontreusement et s'en vint heurter la blessure, provoquant une vive douleur. Un autre frère, curieux de voir ce qui restait caché pour les autres, demanda un jour au Père : « Veux-tu que nous battions ton habit ? - Il en a bien besoin, répondit le saint ; que le Seigneur te récompense ! » Et pendant qu'il se déshabillait, le frère l'observait attentivement ; c'est ainsi qu'il put voir la blessure du côté. Jusqu'à la mort du saint, aucun autre n'obtint pareil bonheur.

¹ C'était frère Rufin (1 C 95). L'autre frère dont il sera question ensuite est Elie ; le texte de Celano distingue bien Elie qui vit la blessure, d'avec Rufin qui la toucha.

CHAPITRE 101

LA VERTU DOIT RESTER CACHÉE.

139. Voilà comment cet homme avait renoncé à toute gloire qui n'aurait pas été partagée avec le Christ ; voilà de quelle malédiction il chargeait toute marque de faveur humaine¹. Il savait qu'à vouloir s'acheter une réputation on dissipe son trésor intérieur, et qu'il est moins dangereux de manquer de certaines vertus que de mal employer celles que l'on a ; il savait qu'il n'est pas moins méritoire de sauvegarder ses dons que d'en acquérir d'autres.

Nous autres, hélas ! c'est la vanité qui nous fait agir, bien plus que la charité, et la faveur du monde est en nous un ressort plus puissant que notre amour pour le Christ. Nous ne savons pas arbitrer nos tendances, examiner de quel esprit nous sommes et nous pensons avoir la charité pour mobile de nos actions alors que c'est la vaine gloire qui nous pousse. Et si nous avons fait du bien, ne fût-ce qu'un peu, nous trouvons que ce lest est trop encombrant, nous le semons en cours de route durant la vie et nous nous trouvons démunis au moment d'aborder à notre dernier rivage. Nous supportons facilement de ne pas être bons, mais nous trouvons intolérable de ne pas le paraître, de ne pas être pris pour tels. Toute notre vie se passe à donner ou à recevoir des louanges humaines : nous ne sommes rien d'autre que des hommes.

¹ Il semble qu'on ait ici la conclusion du § 134 après l'insertion d'un excursus sur les stigmates, bloc erratique interrompant le parallèle avec le *Miroir de Perfection* et la *Légende de Pérouse*.

CHAPITRE 102

HUMILITÉ DE SAINT FRANÇOIS DANS SON MAINTIEN. SON JUGEMENT SUR LUI-MÊME. SON COMPORTEMENT. CONTRE LE SENS PROPRE.

140. L'humilité est la sauvegarde et la parure de toutes les vertus. Sans humilité à la base, plus l'édifice spirituel semble vouloir s'élever, plus il risque de s'effondrer.

Couronnant toutes les grâces dont il fut comblé, l'humilité, afin que rien ne lui manquât, surabondait en l'homme de Dieu. A ses yeux, il n'était rien moins que pécheur, alors qu'il possédait en réalité la rayonnante splendeur de toute sainteté. Il mit toute son application à se construire lui-même sur ce roc de l'humilité, selon les enseignements du Christ¹. Oubliant tout son acquis, pour ne considérer que ses lacunes, celles-ci paraissaient mille fois plus importantes à ses yeux. Il n'avait qu'un désir : devenir meilleur, ajouter sans cesse des vertus nouvelles à celles qu'il avait acquises.

Humble dans son comportement, il était encore plus humble dans l'estime qu'il avait de lui-même. C'est à ce signe seulement qu'on reconnaissait qu'il avait charge de supérieur : grand aux yeux de Dieu, il était le plus petit des Mineurs ; c'était sa vertu, son titre et son insigne de Ministre général ; il ignorait les paroles hautaines, les gestes cérémonieux, les mises en scène fastueuses. Lui qui avait par révélation compris le sens de tant de choses, il se rangeait volontiers à l'avis d'autrui ; il trouvait plus sûr le jugement de ses compagnons, préférable leur façon de voir. « Il n'a pas tout quitté pour Dieu, disait-il, celui qui conserve un magot de sens propre². » Il aimait mieux recevoir un blâme qu'un éloge, car le premier nous force à nous corriger, tandis que le deuxième nous est bien souvent une occasion de chute³.

¹ Mt 2 29; cf. 1 Co 3 10; He 6 1.

² Adm 4.

³ L'humilité de saint François a beaucoup frappé l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* : Cf. W. Lampen OFM : *Effata Ven. Thomae a Kempis de SPN Francisco*, AFH XX (1927), p. 216-219.

CHAPITRE 103

HUMBLES RÉPONSES A L'ÉVÊQUE DE TERNI ET A UN PAYSAN.

141. Le saint avait un jour prêché au peuple de Terni ; après le sermon, l'évêque se leva pour le féliciter publiquement¹ et dit : « Pour rehausser la gloire de son Eglise, voici qu'en ces derniers temps, Dieu a choisi ce pauvre homme méprisé, simple et illettré ; c'est pourquoi nous devons louer le Seigneur, car il n'a favorisé ainsi aucune autre nation. » Le saint fut ravi d'entendre un évêque déclarer aussi expressément qu'il était méprisable. Quand ils rentrèrent de l'église, le saint se jeta aux pieds de l'évêque et s'écria : « C'est un grand honneur que vous m'avez décerné, en vérité, seigneur évêque, car tandis que les autres veulent m'enlever ce qui m'appartient en propre, vous seul me l'avez laissé : en homme de discernement, vous avez su faire le tri de ce qui a de la valeur et de ce qui n'en a pas, vous en avez rapporté à Dieu la gloire et à moi le mépris. »

142. Ce n'était pas seulement en compagnie des grands que François donnait libre cours à son humilité, mais aussi avec ses égaux et ses inférieurs, toujours plus prompt à recevoir des observations et à en faire son profit, qu'à en donner aux autres. Un jour qu'il voyageait à dos d'âne - malade et faible, il n'avait plus la force de marcher - il traversa un champ où travaillait un paysan ; celui-ci courut à sa rencontre et lui demanda s'il était le frère François.

- « C'est moi », répondit l'homme de Dieu avec humilité.

- « Eh bien, lui repartit le paysan, tâche d'être réellement aussi bon qu'on le dit, car beaucoup de gens ont mis leur confiance en toi ; il ne faut pas les décevoir. »

A ces mots, François descendit de son âne, se prosterna devant le paysan, lui baisa les pieds et le remercia d'avoir bien voulu lui faire cette remarque. Lui qui avait une réputation universelle de sainteté, il se jugeait indigne devant Dieu et devant les hommes ; il ne tirait orgueil ni de sa célébrité, ni de sa sainteté, ni des frères et des fils nombreux et vertueux que Dieu lui avait accordés comme un avant-goût de la récompense qui viendrait couronner ses mérites.

¹ Relevons ce détail en passant : à la différence des hérétiques de son temps, François prêchait devant les évêques, jamais contre eux, et toujours avec leur permission. Cf. 2 C 147 et 2 Reg 9.

CHAPITRE 104

COMMENT IL DÉMISSIONNA, AU COURS D'UN CHAPITRE. LA PRIÈRE QU'IL PRONONÇA EN CETTE CIRCONSTANCE.

143. Pour conserver l'humilité, il résigna sa charge de supérieur au cours d'un chapitre, devant tous les frères ; c'était quelques années seulement après sa conversion. « Désormais, leur dit-il, je suis mort pour vous ; mais je vous présente frère Pierre de Catane¹ auquel nous obéirons tous, vous et moi. » Aussitôt, il s'inclina devant lui, et lui promit obéissance et respect. Les frères se rendant compte qu'ils devenaient pour ainsi dire orphelins d'un tel père, pleuraient et gémissaient. Le bienheureux François se leva, joignit les mains et pria, les yeux tournés vers le ciel : « Seigneur, je remets entre tes mains la famille dont tu m'avais jusqu'ici confié le dépôt. Incapable désormais d'en prendre soin, très doux Seigneur, à cause des maladies que tu connais, je la passe aux Ministres. Ils auront à rendre compte devant toi, Seigneur, au jour du jugement, des frères dont leur négligence, leur mauvais exemple, ou leur sévérité excessive auront occasionné la perte. » Dès ce moment et jusqu'à sa mort, il demeura sujet, se comportant avec plus d'humilité qu'aucun autre.

¹ Disciple de la première heure, Pierre de Catane avait été chanoine de la cathédrale d'Assise. il avait accompagné en Orient François, qui lui vouait un grand respect. Ses études de droit à Bologne lui valaient la confiance de l'aile scientifique » de l'Ordre. Il n'exerça pas longtemps sa charge de Vicaire Général : 29 sept. 1220-10 mars 1221 (date de sa mort). Il fut enterré à la Portioncule. On peut encore lire son inscription funéraire sur le mur extérieur de la chapelle.

CHAPITRE 105

COMMENT IL CESSA D'UTILISER SES COMPAGNONS PARTICULIERS.

144. Il remit un jour à la disposition de son vicaire les frères qui l'accompagnaient ordinairement¹. « Je ne veux pas, lui dit-il, posséder un privilège particulier ; les frères m'accompagneront d'un couvent à l'autre comme ils voudront, selon que le Seigneur le leur inspirera. Je viens de voir passer un aveugle : il n'avait qu'une petite chienne qui lui servait de guide² ». Sa seule gloire était de répudier même toute apparence de singularité ou de prétention, afin de laisser en lui toute la place à la force du Christ.

¹ François, presque aveugle (voyez la comparaison quelques lignes plus bas) et très fragile, était toujours escorté d'un ou de plusieurs frères qui lui servaient de guides et d'infirmiers.

² « Je ne veux pas avoir l'air de mériter plus d'égards que lui », ajoute le Sp 40.

CHAPITRE 106

CONTRE CEUX QUI AMBITIONNENT LES CHARGES. PORTRAIT DU FRÈRE MINEUR.

145. A voir comment certains ambitionnaient d'arriver aux charges de l'Ordre¹, alors que cette ambition à elle seule, sans parler d'autres obstacles, les en rendait indignes, il leur refusait la qualité de frères Mineurs parce qu'oublieux de leur vocation, ils ne méritaient pas la gloire qu'elle confère. Il lançait de fréquentes diatribes contre les malheureux qui sont offusqués de se voir enlever leur charge : ceux-là n'ont pas en vue la charge mais l'honneur qui l'accompagne.

Il dit un jour à son compagnon : « Je ne me considérerais pas comme un frère Mineur si je n'étais pas dans l'état d'âme que voici : je suis le supérieur de mes frères, je me rends au chapitre, j'y fais un sermon, je donne mes avis, et lorsque j'ai terminé, on me dit : « Tu n'as pas ce qu'il faut pour nous, tu es illettré, méprisable ; nous ne voulons plus de toi comme supérieur car tu n'as aucune éloquence, tu es simple et borné. » Et je suis chassé honteusement, chargé du mépris universel. Eh bien, je te le dis, si je ne reçois pas tout cela du même front, avec la même allégresse intérieure et en conservant identique ma volonté de sanctification, je ne suis pas, mais pas du tout, un frère Mineur². »

Et il ajoutait : « Une prélature est une occasion de chute, la louange est un précipice béant, mais la place de sujet, par son humilité, est pour l'âme source de mérites. Pourquoi désirer les risques plus que les profits, puisque c'est pour nous enrichir que cette vie nous a été donnée ? »

¹ Cf. 1 C 104.

² Cf. Adm 20 ; Fior 8.

CHAPITRE 107

COMMENT ET POURQUOI IL VOULAIT QUE LES FRÈRES SOIENT SOUMIS AU CLERGÉ.

146. Il voulait que ses fils vivent en paix avec tous les hommes et s'effacent devant tous, mais c'est à l'égard des clercs qu'il leur enseigna, par la parole et par l'exemple, à pratiquer davantage l'humilité.

Il disait en effet : « Nous avons été envoyés pour aider le clergé à sauver les âmes. Ce que les clercs ne peuvent faire, c'est à nous d'y suppléer. La récompense de chacun sera proportionnée non pas à la juridiction qu'il aura exercée, mais au travail qu'il aura fourni. Sachez, frères, que c'est le progrès des âmes qui est agréable à Dieu, et qu'on l'obtient mieux par la collaboration paisible avec le clergé que par la discorde. S'ils empêchent que le peuple soit sauvé, c'est à Dieu qu'est réservé le droit de punir¹ et leur châtement viendra en son heure. Soyez donc soumis aux prélats pour éviter la moindre jalousie, dans la mesure où cela dépend de vous. Si vous êtes « fils de la paix² », vous gagnerez à Dieu le peuple et le clergé, ce qui sera plus agréable à Dieu que si vous lui rameniez uniquement le peuple en scandalisant le clergé. Laissez dans l'ombre les péchés des clercs, suppléez à leurs lacunes et quand vous aurez fait tout cela, n'en soyez que plus humbles. »

¹ Adm 26.

² Lc 10 6.

CHAPITRE 108

RESPECT TÉMOIGNÉ A L'ÉVÊQUE D'IMOLA.

147. Passant un jour par Imola, dans la Romagne, saint François alla se présenter à l'évêque du lieu pour lui demander la permission de prêcher. L'évêque lui répondit : « Mon frère, je prêche moi-même à mon peuple, cela suffit ! » Saint François inclina la tête, sortit humblement ; mais une heure ne s'était pas écoulée qu'il était de retour. L'évêque de lui dire alors : « Qu'est-ce que tu veux, frère ? Quelle permission viens-tu encore chercher ? - Seigneur, lui dit le bienheureux, quand un père a chassé son fils par une porte, celui-ci doit rentrer par une autre. » Vaincu par tant d'humilité, l'évêque l'embrassa avec enthousiasme et lui dit : « Dorénavant, toi et tous tes frères, vous pourrez prêcher dans mon diocèse ; je vous en donne la permission sans réserve, car ta sainte humilité l'a bien mérité. »

CHAPITRE 109

RENCONTRE AVEC SAINT DOMINIQUE. LEUR HUMILITÉ A L'ÉGARD L'UN DE L'AUTRE. LEUR AMOUR RÉCIPROQUE.

148. Saint Dominique et saint François, ces deux phares du monde, se rencontrèrent un jour à Rome chez le seigneur évêque d'Ostie qui devint pape dans la suite¹. Après les avoir entendus parler de Dieu en un dialogue plein de suavité, l'évêque leur dit enfin : « Dans l'Église primitive, les pasteurs étaient pauvres, dévorés d'amour et non d'avarice. Pourquoi donc ne prendrions-nous pas de vos frères pour en faire des évêques et des prélats qui surpasseraient les autres en doctrine et en conduite ? »

Un duel s'engagea alors entre les deux saints, car loin de se précipiter pour répondre, chacun voulait en laisser l'honneur à l'autre, et même l'y forcer : chacun d'eux, rempli de dévotion pour l'autre, se jugeait inférieur à lui. Finalement, l'humilité fit choisir à François la solution de se taire pour rester dans l'ombre, et à Dominique de prendre la parole pour obéir humblement.

Le bienheureux Dominique dit à l'évêque : « Seigneur, la place occupée par mes frères est assez noble, s'ils veulent bien le comprendre ; je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce qu'ils reçoivent quelque autre dignité. »

Après cette réponse concise, le bienheureux François s'inclina devant l'évêque et lui dit : « Seigneur, si mes frères ont reçu le nom de petits (mineurs) c'est pour qu'ils n'aspirent jamais à devenir grands. Leur vocation est de rester en bas et de suivre les traces de l'humilité du Christ : c'est ainsi qu'ils s'élèveront plus haut que les autres dans l'assemblée des saints. Si vous voulez qu'ils fassent du bon travail dans l'Église de Dieu, maintenez-les et conservez-les dans le cadre de leur vocation, ramenez-les, même contre leur gré, toujours plus bas, et pour les empêcher de devenir d'autant plus orgueilleux, insolents et méprisants qu'ils sont plus pauvres, je vous en prie, ne leur permettez jamais d'accéder aux dignités. »

Ainsi parlèrent les deux saints.

149. Et vous, leurs fils, que dites-vous ? La jalousie et l'envie sont la preuve de votre dégénérescence ; votre course aux honneurs témoigne de votre bâtardise. Vous vous déchirez et vous dévorez les uns les autres, toutes vos rivalités proviennent de conflits d'intérêts. Vous devriez lutter contre les puissances des ténèbres, combattre vaillamment les armées de l'enfer, et c'est entre frères que vous vous battez. Vos pères placés de chaque côté du propitiatoire² se regardaient avec affection, pleins de sagesse ; mais les fils, remplis de jalousie, ne peuvent supporter la vue les uns des autres. Que deviendra le corps si le cœur est divisé ? Vous prêchez la sainteté dans l'univers entier, mais vous récolteriez plus de fruit si le lien de la charité rendait l'union plus étroite entre les ministres de la Parole de Dieu. Tout ce que nous pouvons enseigner est rendu suspect par les germes de haine qui sont tellement évidents en nous. Je sais bien qu'il y a de part et d'autre des innocents, et je ne les mets pas en cause ; mais il y a les mauvais esprits qu'on devrait expulser pour que les saints ne finissent pas par être contaminés. Que dire enfin de ceux qui ne pensent qu'à s'élever ? Les pères sont arrivés au royaume par le chemin de l'humilité. non par celui de la grandeur ; mais les fils tournent en rond dans le labyrinthe de l'ambition et ne cherchent même pas l'accès de la demeure qui leur est destinée. Si nous ne suivons pas leur route, nous ne partagerons pas non plus leur gloire. Eloignez de nous ce malheur, Seigneur ! Faites de nous les humbles disciples de maîtres si humbles, rendez-nous

¹ La rencontre eut lieu au début de 1221, quelques mois avant la mort de saint Dominique (6 août).

² Cf. Ex 25 17. Le propitiatoire était une plaque d'or massif placée au-dessus de l'arche, considérée elle-même comme le marchepied du trône de Yahvé ; deux chérubins se faisant face étaient placés à chaque extrémité.

fraternels et bienveillants, et vous verrez se lever les fils de vos fils quand la paix régnera sur Israël³.

³ Ps **127** 6. - Au moment où Celano écrivait ces lignes, le Maître Général des Prêcheurs, frère Jean le Teutonique, venait de lancer une encyclique exhortant ses sujets à la bienveillance et à la compréhension à l'égard des Frères Mineurs (1246) ; Tous ces conflits fraternels n'empêchent que « le baiser de Dominique et de François s'est transmis de génération en génération sur les lèvres de leur postérité ». (Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, Paris, 1860, p.254). Au chant XI du *Paradis*, Dante fait chanter saint François par saint Thomas, et saint Dominique par saint Bonaventure.

CHAPITRE 110

COMMENT ILS SE RECOMMANDÈRENT L'UN A L'AUTRE.

150. Pour les réponses des deux saints, le seigneur évêque d'Ostie, très édifié, rendit grâces à Dieu. Au moment de se séparer, le bienheureux Dominique pria saint François de bien vouloir lui faire cadeau de sa corde. François ne l'accorda qu'après bien des résistances, aussi humble dans son refus que saint Dominique était affectueux dans sa demande ; finalement, c'est la dévotion du solliciteur qui l'emporta ; ils se prirent ensuite les mains et, avec effusion, se recommandèrent l'un à l'autre. « Frère François, lui dit entre autres choses saint Dominique, je voudrais que de ton Ordre et du mien on n'en fasse qu'un seul, et que nous menions la même vie au sein de l'Eglise¹ ». Quand ils se furent séparés, saint Dominique déclara aux nombreux assistants : « En vérité je vous le dis, tous les religieux devraient suivre ce saint homme, si grande et si parfaite est en lui la sainteté. »

¹ On aimerait savoir comment saint François éluda la proposition ; aucun texte ne l'indique.

CHAPITRE 111

COMMENT, POUR RESTER TOUJOURS DANS L'OBÉISSANCE, IL S'ASSURA UN GARDIEN.

151. François, semblable au marchand avisé dont parle l'Évangile¹, voulant gagner toujours davantage et rendre productif chacun de ses instants, voulut qu'on lui imposât les rênes de l'obéissance et choisit de se soumettre à l'autorité d'autrui : non seulement il renonça au généralat, mais afin de pratiquer une obéissance plus méritoire, il demanda un gardien² qu'il tenait à vénérer en tout point comme son supérieur. Il adressa cette demande à frère Pierre de Catane auquel il avait déjà promis obéissance³ : « Je t'en prie pour l'amour de Dieu, désigne l'un de mes compagnons pour tenir ta place auprès de moi ; je lui obéirai, comme à toi, de tout coeur. Je connais les avantages de l'obéissance : une fois notre nuque engagée sous son joug, aucune minute ne passe sans apporter quelque enrichissement. »

On lui accorda ce qu'il désirait ; partout et jusqu'à sa mort, il demeura soumis, obéissant toujours avec respect à son gardien. Il déclara un jour à ses compagnons : « Parmi tous les bienfaits qu'a daigné m'accorder la bonté de Dieu, j'ai obtenu la grâce d'être prêt à obéir avec autant d'empressement à un novice d'une heure qu'on me donnerait pour gardien, qu'au frère le plus ancien et le plus expérimenté. Un sujet ne doit pas considérer l'homme dans son supérieur, mais Celui pour l'amour duquel il a choisi d'obéir. Moins le supérieur est digne, plus est agréable à Dieu l'humilité de celui qui obéit. »

¹ Mt 13 45.

² Test 27.

³ Cf. 2 C 143.

CHAPITRE 112

PORTRAIT DU RELIGIEUX VRAIMENT OBÉISSANT. TROIS FORMES D'OBÉISSANCE.

152. Assis un jour parmi ses compagnons, le bienheureux François leur dit en soupirant : « C'est à peine s'il y a un seul religieux dans le monde entier qui obéisse parfaitement à son supérieur¹. » Piqués au vif, les frères dirent : « Indique-nous donc, Père, quelle est la suprême et parfaite obéissance. » Il leur proposa en parabole l'exemple du cadavre : « Prenez, leur dit-il, un corps que l'âme a quitté et placez-le n'importe où ; vous verrez qu'il ne mettra aucune mauvaise grâce à se laisser manœuvrer, ne se plaindra pas de la posture où on le laisse, ne réclamera pas son changement. Installé dans une chaire, ce n'est pas en haut qu'il regardera, mais en bas ; revêtu de pourpre, il n'en paraîtra que deux fois plus pâle. Voilà le parfait obéissant qui ne s'institue pas juge des raisons d'un transfert, n'intrigue pas pour se voir désigner telle résidence, n'est pas toujours à demander son changement ; s'il reçoit une charge, il conserve son humilité : plus il est comblé d'honneurs plus il se juge indigne. »

Abordant un jour le même sujet, il distinguait les permissions, accordées sur demande de l'intéressé, et d'autre part les obédiences imposées sans avoir été demandées : « Dans les deux cas, disait-il, c'est de la bonne obéissance, mais plus sûrement dans le second. ». Il y avait enfin, à son avis, une obéissance suprême où la chair et le sang n'interviennent en rien mais seulement l'inspiration de Dieu : c'était le départ chez les infidèles avec le désir soit de sauver leurs âmes soit d'y rencontrer le martyr. Demander cette obéissance-là² était, selon lui, faire un acte très agréable à Dieu³.

¹ Cf. 1 C 45.

² Tout ce paragraphe joue continuellement sur le double sens du mot *obedientia* : ordre imposé (obéissance) ou action d'obéir (obéissance). Saint François veut dire ici que le départ en mission, bien que demandé par le religieux lui-même, n'est pas à ranger dans la première catégorie (permissions ou licences) ; car cette demande n'est pas formulée par la chair mais par l'esprit.

³ 1 Reg 16 ; 2 Reg 12.

CHAPITRE 113

IL NE FAUT PAS, SANS RAISON GRAVE, COMMANDER « AU NOM DE L'OBÉISSANCE ».

153. «On ne doit que rarement, pensait-il, commander au nom de l'obéissance ; il ne faut pas lancer de prime abord les armes qu'on ne doit utiliser qu'en dernier lieu : pourquoi mettre si vite la main à l'épée¹ ? Par contre, de la part du sujet, ne pas mettre de rapidité à l'exécution est un manque de respect à la fois envers Dieu et envers le supérieur². »

Ces deux conseils sont bien judicieux : qu'est-ce que l'autorité chez un supérieur impulsif, sinon une épée aux mains d'un fou ? et, d'autre part, sur qui peut-on moins compter que sur un religieux qui méprise les ordres donnés ?

¹ Même attitude chez François à l'égard des demandes faites « au nom de Dieu » : « Il lui déplaisait fort d'entendre les frères nommer à tout propos l'amour de Dieu. Car il disait : l'amour de Dieu est si haut et si précieux qu'il ne devrait être nommé que rarement en cas de grande nécessité, et avec grand respect. » (Sp 34).

² Cf. Règle de saint Benoît, ch. 5.

CHAPITRE 114

COMMENT IL FIT JETER AU FEU LE CAPUCE D'UN FRÈRE VENU PAR DÉVOTION MAIS SANS PERMISSION.

154. Un frère était venu seul et sans obéissance le visiter : le saint ordonna de lui enlever et de jeter au feu son capuce. A voir le visage irrité du Père, nul n'aurait osé prendre l'initiative d'arracher aux flammes le vêtements, mais le saint en donna l'ordre ; on retira le capuce : il ne portait nulle trace de brûlure.

Telle était la puissance des mérites du saint, mais les mérites du frère y avaient peut-être aussi contribué, car enfin c'était la dévotion qui l'avait poussé à venir voir le Père ; ce qui lui avait manqué, c'était le discernement, seul cocher capable de conduire l'attelage des vertus.

CHAPITRE 115

EXEMPLE DONNÉ PAR UN BON FRÈRE. COMMENT LES ANCIENS FRÈRES SE RÉCONCILIAIENT.

155. Il affirmait que les frères mineurs avaient été envoyés par le Seigneur, en ces derniers temps, afin que leurs exemples apportent la lumière à ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres du péché. Il se disait envahi de délicieux parfums et oint de baume précieux lorsqu'il apprenait les hauts faits accomplis par ses saints frères dispersés par le monde.

Un frère nommé Barbaro avait injurié un autre frère en présence d'un noble cypriot. Mais quand il vit que le frère avait été blessé, il tourna contre lui-même sa colère ; il ramassa un crottin d'âne et le mit dans sa bouche en disant : « Mâche ce crottin, puisque ta langue a répandu sur ton frère le venin de la colère ! » A ce spectacle, le chevalier fut frappé de stupeur, puis s'éloigna très édifié ; depuis ce jour, il se mit généreusement à la disposition des frères, lui-même et tous ses biens.

Ainsi agissaient tous les frères : celui qui avait lancé à un autre une parole vive venait sans tarder se jeter à ses pieds et les couvrait de baisers, même si l'autre s'en défendait.

Le saint exultait de joie lorsque des traits de ce genre parvenaient à sa connaissance ; il comblait de ses bénédictions si précieuses les frères dont l'exemple et la parole amenaient les pécheurs à l'amour du Christ. Il voulait retrouver chez ses frères le zèle dont il était lui-même rempli pour le salut des âmes.

CHAPITRE 116

MALÉDICTION CONTRE CEUX QUI DONNAIENT DE MAUVAIS EXEMPLES. LA PEINE CAUSÉE AU SAINT PAR LEUR MAUVAISE CONDUITE.

156. Il réservait une terrible malédiction à ceux dont la conduite dépravée ou les mauvais exemples portaient atteinte à la sainteté de l'Ordre. On lui rapporta un jour que l'évêque de Fondi¹ avait apostrophé deux frères venus se présenter à lui et qui, pour avoir l'air de se mépriser beaucoup eux-mêmes, s'étaient laissé pousser une barbe d'une longueur démesurée : « Craignez de ternir la beauté de votre saint Ordre avec des innovations prétentieuses de ce genre ! »

Le Père se dressa aussitôt, leva les bras au ciel et, le visage inondé de larmes, laissa échapper ces paroles de prière ou plutôt d'imprécation : « Seigneur Jésus-Christ, dont les Apôtres, choisis au nombre de douze, restèrent fidèles au saint Evangile malgré la défection de l'un d'entre eux, et témoignèrent, dans leur prédication, d'un seul et même Esprit, vous vous êtes souvenu en nos derniers temps de votre miséricorde et vous avez fondé l'Ordre des frères pour ranimer la foi et réaliser en eux les exigences de votre Evangile. Qui donc vous offrira pour eux satisfaction si, oublieux de leur mission, ils négligent de donner à tous les hommes des exemples de lumière et ne donnent en spectacle que des actions de ténèbres ? De vous très saint Seigneur, et de toute la cour céleste, et de moi votre petit pauvre, qu'ils soient maudits ceux qui par leur mauvais exemple renversent et détruisent ce que vous avez jadis édifié et ne cessez d'édifier par les saints frères de cet Ordre ! »

Où sont-ils, ceux qui se vantent d'avoir reçu sa bénédiction et joui de ses faveurs ? Malheur à eux si, ce qu'à Dieu ne plaise, ils ne se repentaient pas du scandale qu'ils ont donné ! Qu'ils craignent la damnation éternelle² !

157. « Les frères les meilleurs, disait-il, sont couverts de confusion à cause de la conduite des mauvais ; ceux qui n'ont pas péché, on les juge d'après les actions des autres. J'en suis comme transpercé d'un glaive de douleur qu'ils retournent tout le jour dans mon cœur. » Et s'il fuyait la compagnie des frères, c'était pour que de mauvaises nouvelles sur le comportement de l'un ou de l'autre ne vissent pas raviver sa peine.

« Un temps viendra, disait-il, où par suite des mauvais exemples, cet Ordre aimé de Dieu possédera une triste réputation, et les frères rougiront même d'avoir à sortir en public. Ceux qui postuleront leur admission dans l'Ordre seront poussés uniquement par l'Esprit-Saint, leur résolution ne sera entachée d'aucun amour-propre de la chair ou du sang ; ils seront véritablement bénis du Seigneur. On ne les verra pas accomplir d'actions de mérite éclatant, car l'ambiance de charité qui stimule la ferveur des saints sera refroidie ; ils auront à subir de terribles tentations, et ceux d'entre eux qui surmonteront l'épreuve seront meilleurs que leurs prédécesseurs. Mais malheur à ceux³ qui se trouveront très satisfaits d'appartenir à un Ordre religieux et s'engourdiront dans l'oisiveté sans opposer une résistance continuelle aux tentations que Dieu permet pour éprouver ses élus ; car seuls recevront la couronne de vie ceux qu'aura formés et pétris la méchanceté des réprouvés ! »

¹ Dans la province de Gaète, au sud de Rome.

² Ici comme plus bas au § 216, l'allusion est sans doute dirigée contre frère Elie qui était encore frappé d'excommunication au moment où écrivait Celano. Signalons pourtant que les défenseurs de l'ex-général tiennent ces deux passages pour interpolés (Cf. 1 C 108).

³ Bénis... Malheur... On retrouve ici le schéma des Béatitudes et des Malédictiones de Lc 5 et des Admonitions 20-22 et 26.

CHAPITRE 117

COMMENT UNE RÉVÉLATION L'ÉCLAIRA SUR L'ÉTAT DE L'ORDRE ET LUI DONNA L'ASSURANCE QUE L'ORDRE NE PÉRIRAIT JAMAIS.

158. François puisait dans les visites de Dieu ses grandes consolations : il en sortait convaincu que les fondements de son Ordre resteraient toujours solides, et promesse lui était faite que de nouveaux appelés viendraient toujours prendre la place des défailants. Un jour, en effet, le spectacle de mauvais exemples l'avait bouleversé ; tout anxieux, il s'était réfugié dans la prière.

Alors le Seigneur lui fit ces remontrances : « Pourquoi être ainsi troublé, pauvre petit homme ? Est-ce que je t'ai constitué le berger de mon Ordre pour que tu oublies que j'en suis le premier protecteur ? Si je t'ai choisi, toi un homme simple, c'est pour donner en exemple à tous ceux qui désirent marcher à ta suite des actions qu'ils puissent, eux aussi, réaliser. C'est moi qui ai appelé ; c'est moi qui protégerai et donnerai la nourriture ; pour remplacer ceux qui tombent, j'en appellerai d'autres ; au besoin j'en ferai naître. Ne te trouble donc pas ; travaille à te sauver ; même si l'Ordre en était réduit à trois religieux, ma faveur lui est acquise, il subsistera toujours. » Voilà pourquoi le Père aimait à dire que la vertu d'un seul saint vient à bout de la foule des tièdes, comme un seul rayon de soleil dissipe les plus épaisses ténèbres.

CHAPITRE 118

COMMENT UNE RÉVÉLATION LUI APPRIT A QUELLES CONDITIONS IL ÉTAIT OU N'ÉTAIT PAS LE SERVITEUR DE DIEU.

159. Du jour où, délaissant tout ce qui n'est que transitoire, il commença de s'attacher à Dieu, saint François ne se permit plus de laisser inoccupée une parcelle quelconque de son temps. Même après avoir mis en réserve quantité de mérites dans les trésors du Seigneur, il garda toujours la ferveur d'un débutant, la passion pour toutes les activités de l'âme. Un moment non consacré à une bonne action était, à ses yeux, une faute grave, car c'est reculer que de ne pas avancer.

Au temps où il habitait sa petite cellule près de Sienne, il réveilla ses frères une nuit pour leur dire : « Frères, j'ai prié le Seigneur de bien vouloir me montrer quand je suis son serviteur et quand je ne le suis pas. Car ce que je voudrais être, c'est cela et pas autre chose : son serviteur. Et il a eu la bonté de me répondre : Sache que tu es vraiment mon serviteur lorsque tes pensées, tes paroles et tes actions sont saintes. C'est pourquoi je vous ai appelés, car je veux que vous soyez témoins de ma honte lorsqu'il m'arrivera de déroger à l'un ou à l'autre de ces points. »

CHAPITRE 119

A LA PORTIONCULE, PÉNITENCES PRÉVUES POUR LES BAVARDS.

160. Il se rendit compte un jour qu'à Sainte-Marie de la Portioncule, tout le profit des oraisons se perdait ensuite en conversations futiles¹ ; il prescrivit ce remède contre les bavards : « Tout frère qui se sera rendu coupable de paroles inutiles s'en accusera aussitôt et récitera un *Notre Père* par parole inutile. S'il se reprend lui-même de sa faute, il récitera pour lui le *Notre Père* ; s'il est repris par un autre frère, c'est pour ce dernier qu'il le récitera² ».

¹ Sur le sens de *otiosa verba* (contes plaisants, récits à dormir debout, historiettes scabreuses) et sur leur vogue au Moyen Age, nécessitant de nombreuses interventions de l'autorité ecclésiastique, Cf. Welter, *L'Exemplum*, p. 102-103.

² Sp 82 donne divers autres articles de cette législation pénale

CHAPITRE 120

COMMENT, LABORIEUX COMME IL L'ÉTAIT, IL DÉTESTAIT LES OISIFS.

161. Les tièdes, ceux qui ne s'adonnent à aucun travail habituel, il disait que le Seigneur les vomirait de sa bouche¹. Personne ne pouvait demeurer devant lui à ne rien faire sans recevoir de mordantes leçons. Lui-même d'ailleurs, modèle de toute perfection, travaillait de ses mains et ne voulait gaspiller aucune miette de ce don précieux qu'est le temps². Il dit un jour : « Je veux que tous mes frères travaillent et se donnent de la peine ; ceux qui ne connaissent pas de métier, qu'ils en apprennent un³ ». Et il en donnait le motif : « C'est afin d'être moins à charge aux hommes, afin aussi d'éviter que nos cœurs et nos langues n'aillent verser dans le mal à cause de notre oisiveté. » Le salaire ou la gratification donnés en échange du travail n'étaient pas laissés à la disposition du frère, mais devaient être remis au gardien ou à la communauté.

¹ Cf. Ap 3 16.

² Chaque jour après le repas, saint François s'adonnait au travail manuel. On trouve pourtant dans saint Bonaventure le curieux détail suivant : « Il ne faisait pas grand cas du travail manuel, si ce n'est pour éviter l'oisiveté ; bien qu'il ait été le plus parfait observateur de la Règle, je ne pense pas qu'il ait jamais, par le travail de ses mains, gagné douze deniers ou leur équivalent en nature. Il avertissait plutôt les frères qu'ils avaient à prier et ne voulait pas que, pour gagner quoi que ce fût, on éteignît l'oraison. » (*Epist. de III Quaest.*, § 9).

³ Cf. Test 20-21

CHAPITRE 121

LAMENTATION SUR LE NOMBRE DES PARESSEUX ET DES GOURMANDS.

162. Père saint, laisse-moi aujourd'hui exhaler mes plaintes jusqu'au ciel contre ceux qui se disent tes fils. Beaucoup d'entre eux ont en horreur l'exercice des vertus ; ils veulent se reposer avant même d'avoir travaillé ; ils se manifestent par là fils de Lucifer, non de François. Nous comptons dans nos rangs bien plus de malades que de soldats, et pourtant ils devraient regarder la vie comme un combat puisqu'ils sont nés pour lutter¹. L'action ne leur dit rien comme facteur de progrès, ils sont inaptes à la contemplation. Ils scandalisent tout le monde par leur comportement, travaillent plus des mâchoires que des mains et ensuite ils prennent en grippe les séculiers qui leur font des reproches quand ils vont à la quête ; ils ne tolèrent pas qu'on les touche même du bout des doigts. Leur audace m'étonne d'autant plus que, selon les dires du bienheureux François lui-même, ils n'auraient pu vivre chez eux qu'à la sueur de leur front et les voilà maintenant qui, sans se fatiguer, vivent de la sueur des pauvres gens. Par un luxe de rouerie, ils se donnent toujours l'air d'être occupés alors qu'ils ne font rien. Ils connaissent bien l'heure des repas, et si la faim les prend plus tôt, ils disent que c'est le soleil qui est en retard.

Et je devrais, ô Père, trouver digne de ta gloire le dévergondage de ces gens-là ! Ils ne sont même pas dignes de porter l'habit. Toi, tu nous avais toujours enseigné à nous assurer des trésors de mérites durant cette vie dangereuse et fugitive, afin de ne pas en être dépourvus pour la vie future ; eux, sans jouir même de la patrie, finiront dans l'exil. Et si la maladie sévit parmi les sujets, c'est que les supérieurs ferment les yeux, comme si l'on pouvait laisser le vice impuni sans être emporté dans le châtement collectif.

¹ Jb 7 1 ; 5 7.

CHAPITRE 122

LES QUALITÉS EXIGÉES DU PRÉDICATEUR.

163. Il voulait que les prédicateurs s'occupent de spiritualité, sans être gênés par aucune autre tâche. Il les comparait à des messagers ayant reçu d'un grand roi la charge de transmettre ses paroles au peuple. « Le prédicateur, disait-il, doit puiser dans le secret de la prière ce qu'il distribuera ensuite dans ses sermons ; il doit entretenir en lui la ferveur avant d'énoncer des paroles qui sans cela resteraient glacées. » Il aimait à souligner la grandeur de cette tâche et le respect dû à tous ceux qui l'accomplissent, car ils sont, disait-il, la vie de l'Eglise¹, les adversaires du démon, la lumière du monde.

Il jugeait dignes d'honneurs plus grands encore les docteurs en théologie. Il fit écrire un jour² : « Tous les théologiens et ceux qui nous dispensent les paroles de Dieu, nous devons les honorer, les vénérer comme nous donnant l'esprit et la vie. » Il fit écrire un jour en tête d'une lettre qu'il envoyait au bienheureux Antoine A frère Antoine, mon évêque. »

¹ Littéralement : la vie du Corps. Cf. Ep 1 23.

² Test 13.

CHAPITRE 123

CONTRE LES PRÉDICATEURS AVIDES DE GLOIRE. INTERPRÉTATION D'UN PASSAGE DU PROPHÈTE.

164 lis sont à plaindre, disait-il, les prédicateurs qui trafiquent de leur ministère contre quelques méchants sous de gloire. Pour les guérir de leur suffisance, il utilisait parfois, en guise de contrepoison, la réflexion suivante : « Pourquoi êtes-vous si fiers d'avoir converti des personnes qui, en fait, ne doivent leur conversion qu'aux prières de mes frères simples ? »

Voici comment il interprétait le verset : « *Celle qui était stérile a eu beaucoup d'enfants et celle qui avait de nombreux fils s'est vue abandonnée*¹ » : « La femme stérile, c'est le pauvre petit frère qui n'a pas pour mission d'engendrer des enfants à l'Eglise ; mais on verra, au jour du Jugement, qu'il est devenu la mère de nombreux fils, car le Juge lui attribuera pour sa gloire tous ceux qu'il convertit au Christ par ses prières que personne ne voit. Et celle qui avait de nombreux fils se verra sans appui, car le prédicateur qui croit avoir engendré de nombreux enfants par sa vertu constatera alors que rien chez eux ne vient de lui. »

Quant à ceux qui cherchent à se faire valoir comme stylistes et non comme prédicateurs, qui parlent avec recherche mais sans âme, il ne les aimait pas beaucoup. Il disait enfin que c'était mal partager son temps que de tout consacrer à la prédication et rien à la prière ; il approuvait, au contraire, le prédicateur qui, périodiquement, savait faire de la Sagesse son aliment et ses délices.

¹ 1 S 2 5; Cf. Is. 54 1.

*La contemplation du Créateur
à travers ses créatures.*

CHAPITRE 124

L'AMOUR DU SAINT POUR LES CRÉATURES SENSIBLES ET INSENSIBLES.

165. Notre bienheureux pèlerin avait hâte de quitter ce monde qui était pour lui comme une terre d'exil ; et pourtant il savait puiser un grand réconfort dans toutes les choses de ce monde ; il les utilisait comme des armes quand il s'agissait de combattre le prince des ténèbres, et comme autant de miroirs pour contempler la bonté de Dieu. En toute oeuvre, il admirait l'Ouvrier ; il référait au Créateur les qualités qu'il découvrait à chaque créature. Il se réjouissait pour tous les ouvrages sortis de la main de Dieu¹ et, de ce spectacle qui faisait sa joie, il remontait jusqu'à celui qui est la cause, le principe et la vie de l'univers. Il savait, dans une belle chose, contempler le Très Beau ; tout ce qu'il rencontrait de bon lui chantait : « Celui qui m'a fait, celui-là est le Très Bon². » Il poursuivait à la trace son Bien-Aimé en tout lieu de sa création³ se servant de tout l'univers comme d'une échelle pour se hausser jusqu'au trône de Dieu.

On n'avait jamais vu pareille affection pour toutes les créatures ; il leur parlait du Seigneur et les invitait à la louange. Pour ne pas éteindre de sa main les clartés qui sont le symbole de la Lumière éternelle, il laissait brûler cierges, lampes ou flambeaux. Sur les pierres, il ne marchait qu'avec respect, par égard pour celui qui est appelé « Rocher⁴ » ; arrivé au verset du psaume : « Tu m'as élevé jusque sur le rocher⁵ », il le transformait, pour plus de respect, en : « Tu m'as élevé jusque sous les pieds du rocher⁶ ». Quand les frères allaient couper du bois, il leur défendait d'abattre le tronc, afin que celui-ci pût donner de nouvelles frondaisons. Le jardinier devait laisser en friche une bande de terrain autour du potager afin que la verdure et les fleurs vissent y proclamer, la saison venue, combien est grande la beauté du Père de toutes choses ; il fallait réserver une plate-bande aux fleurs et aux plantes aromatiques pour rappeler à ceux qui viendraient s'y promener le parfum de l'éternelle suavité⁷. Il ramassait les vers sur le chemin, de peur de les voir écrasés par les passants. Pour que les abeilles ne meurent pas de faim durant l'hiver, il leur faisait porter du miel et du bon vin. Il appelait frère n'importe quel animal ; il avait une prédilection cependant pour les plus doux d'entre eux.

Mais qui pourra jamais épuiser ce sujet ? Car la Bonté qui est à la source de toutes choses et qui sera un jour tout entière en toutes choses, dès cette vie déjà apparaissait aux yeux du saint, tout entière en toutes choses.

¹ Ps 91 5

² On rencontre chez saint Augustin la même démarche ascensionnelle (*Confessions*, I, 4; II, 6, 12 ; III, 6, 10).

³ Cf. Jb 23 11 ; Ct 5 17.

⁴ « Ce Rocher était le Christ ». (1 Co 10 4).

⁵ Ps 60 3.

⁶ C'est-à-dire afin de servir au Christ d'escabeau pour ses pieds.

⁷ Cf. I C 81 : « Quelle dilatation de toute son âme lorsqu'il considérait la beauté des fleurs et respirait leurs parfums ! »

CHAPITRE 125

COMMENT LES CRÉATURES LUI RENDAIENT AFFECTION POUR AFFECTION. HISTOIRE DU FEU QUI NE LE BRULA PAS.

166. Toutes les créatures s'ingéniaient à rendre au saint affection pour affection, et de le récompenser par leur gratitude ; elles répondaient par un sourire à ses caresses, attentives à ses désirs, dociles à ses ordres. Pour votre régal, en voici quelques exemples.

Quand son ophtalmie l'obligea finalement à se laisser soigner¹, on fit venir un chirurgien. Celui-ci arriva muni d'un cautère qu'il fit mettre à rougir au feu. Le bienheureux Père, pour redonner courage à son corps d'avance tout secoué d'effroi, interpella le feu : « Mon frère le feu, le Très-Haut t'a conféré une splendeur que t'envient toutes les créatures ; il t'a fait utile, fort et beau ; montre-toi aussi maintenant bon et courtois envers moi, car je t'ai jusqu'ici aimé dans le Seigneur². Je prie le Seigneur Magnifique, le Dieu qui te créa, de tempérer pour moi ton ardeur afin que j'aie la force de supporter ta caresse brûlante. » Sa prière terminée, il bénit le feu d'un signe de croix et attendit sans trembler. Le chirurgien saisit le fer incandescent ; les frères s'enfuient, incapables de supporter le spectacle ; léger et joyeux, le Père s'offre à l'opération. Le fer encore tout pétillant d'étincelles fut enfoncé dans sa chair délicate et la cautérisation s'étendit de l'oreille au sourcil.

Mais le saint nous renseigna lui-même (il est le mieux placé pour cela) sur la souffrance qu'il endura ; lorsque revinrent les frères qui s'étaient enfuis, il leur dit en souriant : « Lâches, poltrons, pourquoi vous êtes-vous enfuis ? Je vous le dis en vérité, je n'ai pas senti la brûlure du feu, et ma chair n'a pas eu à souffrir. Si ce n'est pas assez cuit, continua-t-il en se tournant vers le médecin, tu peux recommencer ! » Le chirurgien, habitué à des réactions bien différentes devant la même opération, s'écria qu'il y avait là un miracle de Dieu : « Je vous le dis, mes frères, j'ai vu des merveilles aujourd'hui ! »

Il devait avoir, je crois, retrouvé l'innocence originelle, celui en faveur de qui les éléments les plus cruels, sur un signe de lui, se faisaient doux.

¹ En réalité, c'est frère Elie qui l'y obligea : I C 98.

² En refusant, par exemple, d'éteindre les lampes (§ 165) ou d'arrêter les incendies. (Sp. 117 ; LP 47).

CHAPITRE 126

LE PETIT OISEAU BLOTTI DANS SES MAINS.

167. Un pêcheur qui lui faisait traverser le lac de Rieti en direction de l'ermitage de Greccio lui fit présent d'une poule d'eau, pour lui permettre de s'en divertir dans le Seigneur. Il l'accepta volontiers, puis, ouvrant les mains, l'invita doucement à reprendre sa liberté ; mais elle n'entendait point partir et se blottissait dans ses mains comme dans un nid. Alors le père la garda et se mit en prière, les yeux levés vers le ciel. Longtemps après il revint à lui et redonna doucement à l'oiseau l'ordre de ne plus avoir peur et de retourner à sa liberté d'autrefois. Ayant ainsi obtenu son congé avec une bénédiction, elle prit son essor, exprimant bien sa joie par ses ébats.

CHAPITRE 127

LE FAUCON.

168. Fuyant comme à l'habitude la vue et la conversation des hommes, le bienheureux François s'était retiré dans un ermitage¹. Un faucon nichant là conclut avec lui un pacte d'amitié : la nuit, quand venait l'heure où le saint avait coutume de se lever pour réciter l'Office divin, il le prévenait en chantant et en criant. Le saint de Dieu lui en était très reconnaissant, car cette sollicitude le débarrassait en peu de temps de l'engourdissement du sommeil. Mais quand le bienheureux souffrait davantage, le faucon plein de ménagement se gardait bien de lui sonner si tôt le réveil et vers l'aurore seulement, comme s'il avait reçu les instructions de Dieu, il tintait à coups sourds la cloche de sa voix.

Ne nous étonnons pas si les créatures vénéraient celui qui, plus qu'aucun autre, aimait le Créateur.

¹ L'Alverne, d'après Saint Bonaventure : LM 8 10.

CHAPITRE 128

LES ABEILLES.

169. On avait construit sur une montagne une cellule où le serviteur de Dieu passa tout un carême dans la pénitence la plus rigoureuse. Une fois achevé ce laps de temps, il quitta l'endroit et la cellule resta sans occupant dans cette solitude. Or le saint y avait laissé le bol de terre cuite dont il se servait pour boire ; et un jour quelques hommes venus en ce lieu par dévotion pour le saint trouvèrent ce bol occupé par des abeilles ; elles y fabriquaient avec un art admirable leurs alvéoles et leur miel, symbole de la douceur que le saint avait éprouvée dans sa contemplation de Dieu.

CHAPITRE 129

LE FAISAN.

170. Le saint était malade ; un gentilhomme du comté de Sienne lui fit porter un faisan. François le reçut avec beaucoup de joie, non par goût pour le gibier, mais parce que ce genre de cadeau le réjouissait en le poussant à plus d'amour pour le Créateur. Il dit au faisan : « Loué soit notre Créateur, frère faisan ! » Et aux frères : « Voyons si notre frère faisan veut rester avec nous, ou s'il a envie de retourner à ses bosquets familiers. » Un frère fut donc chargé de l'emporter au loin dans une vigne ; mais le faisan revint à tire-d'aile vers la cellule du Père. Celui-ci le fit transporter plus loin ; il s'obstina, revint à la porte de la cellule et y pénétra comme de force en passant sous la tunique des frères qui gardaient le seuil. Alors le saint le prit dans ses bras, le caressa et lui dit toutes sortes de tendres choses, et il ordonna qu'on en prît grand soin.

Un médecin qui avait une grande vénération pour le saint de Dieu pria les frères de lui confier le faisan, non pour le manger mais pour l'élever par vénération pour le saint. Il emmena chez lui le faisan ; mais celui-ci considérant cet enlèvement comme une injustice, refusa obstinément toute nourriture tant que dura la séparation. Le médecin, stupéfait, le rapporta et raconta point par point son aventure. Quant au faisan, sitôt que, posé par terre, il eut revu le saint, il oublia son chagrin et se mit à manger d'un joyeux appétit.

CHAPITRE 130

LA CIGALE.

171. A la Portioncule, une cigale avait élu domicile sur un figuier près de la cellule du saint ; elle chantait à ravir, et fréquemment. Le bienheureux Père l'appela un jour avec douceur en lui tendant la main : « Viens à moi, soeur cigale ! » Elle, comme douée de raison, grimpa aussitôt sur sa main. Il lui dit : « Chante, ma soeur cigale, et loue par tes stridulations joyeuses le Dieu qui te créa ! » Docile, elle se mit à chanter aussitôt et ne s'arrêta que pour retourner à son arbre, sur l'ordre du Père, qui avait uni sa louange à son chant. Elle y demeura huit jours entiers, aussi fidèle que si elle eût été attachée. Chaque fois qu'il sortait de sa cellule, le saint la chatouillait du bout des doigts, lui disait de chanter, et elle obéissait. Finalement, le saint dit à ses compagnons : « Donnons maintenant congé à notre soeur cigale ; elle nous a suffisamment réjouis de son chant ; il ne faut pas que notre chair en tire un prétexte de vanité. » Congédiée, elle partit aussitôt et ne revint jamais plus. Les frères témoins du fait restèrent frappés de la plus vive admiration.

La charité

CHAPITRE 131

SA CHARITE. COMMENT, POUR SAUVER LES AMES, IL VOULAIT SE MONTRER UN MODELE DE PERFECTION.

172. Les sentiments tout naturels de son coeur suffisaient déjà à le rendre fraternel pour toute créature ; il ne faut pas s'étonner que, dans l'amour du Christ, il soit devenu davantage encore le frère des hommes, que le Créateur a faits à son image. Rien n'est plus important, disait-il, que de sauver les âmes et il en donnait pour preuve la croix sur laquelle, pour sauver les âmes, le Fils de Dieu voulut mourir. C'est là que nous trouvons le secret de son ardeur à prier, de son assiduité à prêcher, de ses exagérations quand il s'agissait de donner l'exemple. Il ne se considérait comme un ami du Christ qu'à la condition d'aimer les âmes comme le Christ les avait aimées. A ses yeux, le motif déterminant de vénérer les docteurs¹, c'était leur participation à l'oeuvre du Christ dont ils sont les auxiliaires. Mais il aimait surtout, de la plus affectueuse tendresse, ses frères que leur foi incomparable lui avait donnés pour famille et qui lui étaient unis par le même droit au même héritage éternel.

173. Quand on lui reprochait son austérité, il répondait que son rôle dans l'Ordre était celui de modèle, comme l'aigle qui encourage les aiglons à prendre leur essor². Bien que sa chair innocente, soumise de plein gré à l'esprit, n'eût mérité aucun châtement pour ses propres fautes, pour l'exemple cependant il lui imposait toujours de nouvelles peines, cheminant pour autrui en des sentiers ardu³.

Là encore il voyait juste, car on fait toujours plus attention aux actes qu'aux paroles des supérieurs. Ton exemple, Père, était encore la plus persuasive éloquence, la démonstration la plus convaincante. Les supérieurs parleraient-ils toutes les langues des anges et des hommes : s'ils ne donnent pas l'exemple de la charité, je n'en profite guère, et eux pas du tout⁴. Quand un supérieur sans aucune crainte du Juge n'écoute que son caprice pour faire la loi, les sceaux dont il dispose⁵ ne suffiront pas à lui assurer le salut. Il faut lui obéir cependant⁶ : par des canaux desséchés, l'eau peut arriver jusqu'aux parterres de fleurs, et l'on cueille parfois une rose parmi des ronces ; ainsi l'orgueilleux sert parfois les intérêts des plus humbles⁷.

¹ Cf. .§ 163.

² Dt 32 11

³ Ps 16 4.

⁴ Cf. 1 Co 13 1-3 ; Adm 5 5.

⁵ Symbole extérieur de son autorité.

⁶ Adm. 3 5.

⁷ Avec un jeu de mots sur *minori* : les intérêts du vrai frère mineur.

CHAPITRE 132

COMBIEN SES FILS LUI TENAIENT A COEUR.

174. Quel supérieur a jamais témoigné à ses sujets la sollicitude que déployait François ? Les mains levées vers le ciel, il priait pour ses vrais Israélites¹ et s'oubliait lui-même pour ne s'occuper d'abord et avant tout que du salut de ses frères. Il se prosternait aux pieds de la divine Majesté, s'offrait lui-même en sacrifice, et Dieu ne pouvait lui refuser ses grâces. Il veillait avec un amour inquiet sur le petit troupeau qu'il entraînait derrière lui : après avoir abandonné la terre, il ne fallait pas qu'ils en vinsent à perdre le ciel. Il était convaincu de n'être admis à la gloire que s'il y introduisait en même temps tous ceux qui lui étaient confiés ; dans ce travail d'enfantement, son esprit ressentait pour eux plus de souffrances que jadis les entrailles de leurs mères.

¹ Cf. Ap 10 5 ; Ex 17 11-13 ; LM 7 2.

CHAPITRE 133

SA COMPASSION POUR LES MALADES.

175. Il témoignait aux malades une tendre compassion et s'occupait d'eux avec grand soin. Des fidèles généreux lui envoyaient parfois quelque tonique¹ ; lui qui en avait plus besoin que personne, il le donnait aux autres malades. Il prenait part à toutes leurs souffrances et trouvait des paroles apaisantes quand il ne pouvait rien d'autre pour leur soulagement. Aux jours de jeûne, pour que les malades n'aient point honte de manger, il mangeait lui aussi et ne rougissait pas d'aller en ville sur les marchés quêter de la viande pour eux.

En revanche, il exhortait les malades à supporter patiemment les privations, et à ne pas crier au scandale si on ne leur procurait pas tout ce dont ils avaient besoin. Il fit insérer dans l'une des règles² : « Je prie tous mes frères malades de ne pas se troubler à cause de leurs souffrances et de ne s'irriter ni contre Dieu ni contre les frères. Qu'ils n'exigent pas leurs remèdes avec trop d'impatience ou d'âpreté ; qu'ils n'aient pas un désir excessif de sauver une chair qui doit bientôt mourir et qui est ennemie de l'âme. Qu'ils rendent grâce pour tout ce qui leur arrive ; que leur volonté soit d'être en l'état où Dieu les veut. Tous ceux que Dieu a prédestinés à la vie éternelle, il les y prépare par l'aiguillon de la souffrance et de la maladie³, comme il le dit lui-même : « Je corrige et je châtie ceux que j'aime⁴. »

176. Apprenant un jour qu'un malade avait envie de raisins, il le conduisit dans une vigne, s'installa sous une treille et se mit à grappiller le premier pour encourager son compagnon à en faire autant.

¹ Littéralement : électuaire (remède ou fortifiant à base de miel).

² 1 Reg 10 3-7 ; Cf. 2 Reg 6 9.

³ Saint Grégoire, *Hom. 18* ; PL 76, 1148.

⁴ Ap 3 19.

CHAPITRE 134

SA COMPASSION POUR LES AMES AFFLIGÉES.

177. Il témoignait une tendresse, une patience toutes particulières à cette catégorie de malades fragiles comme de petits enfants : ceux qui étaient troublés par des tentations et découragés. Il leur épargnait, s'il n'y avait pas d'autre danger à craindre, les corrections trop dures et les bastonnades afin de ménager les âmes. « Le supérieur, disait-il, est un père, non un tyran¹ ; il doit supprimer les occasions de péché, et ne pas laisser tomber celui qui aurait peine à se relever. »

Malheur à nous qui avons le cœur dur ! Nous ne savons plus relever ceux qui tombent ni prêter main-forte à ceux qui chancellent ; que dis-je, nous les poussons parfois pour provoquer leur chute. Nous n'avons pas scrupule d'arracher au Pasteur suprême une brebis pour laquelle jadis, sur la croix, il a jeté son cri d'angoisse². Toi, Père saint, tu ramenaes les égarés, tu ne les perdais pas. Nous savons bien que le mal de la volonté propre est si profondément enraciné chez certains qu'un liniment ne suffit pas : il y faut le scalpel ; pour beaucoup la verge de fer est plus salutaire que tous les onguents. Mais chaque chose en son temps : le vin et l'huile, la verge et le bâton, la sévérité, la tendresse, la cautérisation, l'onction, le cachot, les baisers... Tout cela est voulu par le Dieu des vengeances qui est aussi le Père des miséricordes, mais qui préfère la miséricorde au sacrifice³.

¹ Il disait plus souvent encore qu'un supérieur devait être une mère. Cf. Let ; 1 Reg 9 14 ; 2 Reg 6 8 ; Erm.

² Hb 5 7.

³ Mt 9 13.

CHAPITRE 135

LES FRÈRES ESPAGNOLS.

178. C'était merveille de le voir ravi en Dieu et jubilant d'allégresse lorsque parvenait jusqu'à lui, comme un agréable parfum, la bonne renommée de ses fils. Un clerc espagnol très pieux eut un jour le bonheur de voir saint François et de s'entretenir avec lui. Entre autres nouvelles sur les frères d'Espagne, il raconta ceci au bienheureux qui en eut une grande joie :

« Tes frères habitent chez nous un pauvre ermitage ; ils ont réglé leur vie de manière que la moitié d'entre eux s'occupe de la maison pendant que l'autre moitié s'adonne à l'oraison ; chaque semaine on passe de la vie active à la vie contemplative, et le repos de ceux qui faisaient oraison est remplacé par le travail des mains¹. Or un jour, la table était prête, le signal donné : tous arrivent, sauf un, du groupe des contemplatifs. On l'attend un moment, puis on va frapper à sa cellule pour l'inviter à table ; mais Dieu lui servait un repas bien meilleur que ceux des hommes : on trouve le frère prosterné la face contre terre, les bras en croix, immobile et sans respiration. Un candélabre était allumé près de sa tête, un autre à ses pieds, répandant une lumière éclatante dans toute la cellule. On le laissa en paix sans troubler son extase, pour « ne pas réveiller la bien-aimée avant qu'elle ne le désire² ». Les frères, de l'extérieur de la cellule, regardaient par les fentes de la cloison et par la lucarne. Enfin, sous les yeux de ses amis épiant celle qui habite dans les jardins, tout à coup la lumière disparut et le frère revint à lui. Il se leva aussitôt et se rendit à table où il fit sa coulpe pour son retard. Voilà, dit cet Espagnol, une chose qui s'est passée chez nous. »

Saint François, comme enivré du parfum de ses fils, ne pouvait contenir sa joie. Il se leva pour louer Dieu et, avec toute la conviction dont il était capable, comme si la bonne réputation de ses fils eût été son unique gloire, il s'écria : « Seigneur qui sanctifiez et dirigez les pauvres, merci de la joie que vous m'avez procurée par ces bonnes nouvelles de mes frères. Répandez sur eux vos larges bénédictions et sanctifiez toujours davantage ceux dont les bons exemples donnent à leur vie religieuse un tel rayonnement ! »

¹ Ce qui avait été prévu par saint François lui-même (Erm) sans prescription spéciale pourtant sur la périodicité : « Les fils prendront le rôle de mère d'après le roulement qu'ils auront fixé entre eux. »

² Ct 2 7. Les images qui suivent son aussi des emprunts à Ct 2 9, 8 13.

CHAPITRE 136

CONTRE CEUX QUI VIVENT MAL DANS LES ERMITAGES. COMMENT IL VOULAIT QUE TOUT FUT MIS EN COMMUN.

179. Connaissant la charité qui portait le bienheureux à se réjouir des progrès de ceux qu'il aimait, ne croyons pas pour autant qu'il traitait avec ménagement ceux qui menaient dans les ermitages une vie relâchée. Beaucoup en effet transformaient en maisons de loisirs les couvents de contemplation ; la vie érémitique, instituée pour les progrès de l'âme, devient alors le rendez-vous de tous les plaisirs. Que chacun vive à sa guise, telle est la règle des anachorètes de notre temps. Il n'en va pas ainsi pour tous : nous connaissons des saints qui, actuellement, mènent une vie exemplaire dans tel ou tel ermitage ; nous n'ignorons pas que les Pères qui les ont précédés furent vraiment des fleurs de solitude¹. Dieu fasse que les ermites de notre temps ne soient pas indignes de la primitive splendeur dont la sainteté sera louée sans fin !

180. Lorsqu'il recommandait la charité, c'était la vie de famille, avec sa bonne entente et sa cordialité, qu'il voulait voir régner. « Je veux, disait-il, que mes frères se montrent tous fils d'une même mère ; si l'un demande une tunique, une corde ou n'importe quoi, que l'autre la lui donne généreusement ; qu'ils se passent entre eux les livres et tout ce qui peut faire plaisir ; on devrait obliger les autres à accepter plutôt que de se faire prier. » Et pour ne donner aucun ordre qui n'eût été accompli d'abord en lui par le Christ, il en donnait l'exemple tout le premier.

¹ Qui se sont épanouis dans la solitude ; il est probable que Celano songeait aussi à un autre sens de *flores solitarios* : fleurs trop rares.

CHAPITRE 137

COMMENT IL DONNA SA TUNIQUE A DEUX FRÈRES FRANÇAIS.

181. Deux frères venant de France, hommes d'une grande sainteté, rencontrèrent un jour saint François sur le chemin. Ils en éprouvèrent une immense joie, d'autant plus grande qu'ils étaient depuis longtemps possédés du désir de le voir. Après des échanges de tendresse et une conversation qui fut pour eux un régal, leur dévotion les poussa à demander au bienheureux sa tunique. Il s'en dépouilla aussitôt et la leur donna, puis il accepta, pour s'en revêtir, la tunique de l'un d'eux, plus pauvre que la sienne¹. Il était prêt à donner non seulement des objets du genre de celui-ci, mais à se donner lui-même par-dessus le marché ; tout ce qu'on lui demandait, il l'accordait avec joie.

¹ Cf. 2 C 50. L'un des deux frères était peut-être Laurent de Beauvais (Eccleston, *De Adventu*, AF 1, 219. - Trad. : M.-T. Laureilhe, *Sur les routes d'Europe au XIII^e s.*, Paris 1959, p. 79).

CHAPITRE 138

LA PUNITION DES DIFFAMATEURS.

182. Une âme remplie de charité ne peut que détester ceux qui se rendent haïssables à Dieu : on trouvait encore ce sentiment chez saint François. Mais parmi tous les vicieux, c'étaient encore les détracteurs qu'il avait le plus en horreur ; leur langue, disait-il, secrète un venin dont ils empoisonnent les autres. Aussi lorsqu'un médisant, puce sanguinaire, se mettait à parler, il l'évitait et il détournait son oreille, nous en avons été témoins, pour ne point la salir en écoutant pareilles choses. Il entendit un jour un frère noircir la réputation d'un autre ; il se tourna vers son vicaire, frère Pierre de Catane, et lui dit ces paroles terribles :

« L'Ordre est en péril si l'on n'arrive pas à neutraliser les diffamateurs. Le parfum que répandent beaucoup de frères finira par sentir mauvais si l'on ne ferme la bouche fétide de ces gens-là. Lève-toi vite ! Va-t-en faire une enquête soigneuse, et si tu constates que le frère accusé est innocent, impose à son détracteur une punition exemplaire. Si tu ne peux le punir toi-même, remets-le entre les mains du pugiliste florentin (c'était frère Jean de Florence qu'il avait surnommé le pugiliste, à cause de sa haute taille et de sa force herculéenne¹). Je veux que toi et tous les ministres, vous mettiez tout votre soin à enrayer la propagation de cette peste ! »

A son avis, celui qui avait dépouillé un frère de sa réputation devait être lui-même dépouillé de l'habit avec interdiction de lever même les yeux vers le ciel tant qu'il n'aurait pas restitué ce qu'il avait volé. Voilà pourquoi les frères de cette belle époque avaient tout spécialement renoncé à ce vice et s'étaient donné comme règle stricte d'éviter tout ce qui pouvait souiller l'honneur d'autrui ou ressembler à de la médisance. Comme ils avaient raison ! Un médisant, c'est le fiel parmi les hommes, un ferment de corruption, la honte de l'univers. Un diffamateur, c'est un scandale pour l'Ordre, un poison dans les couvents, un dissolvant de l'unité. Hélas ! l'engeance venimeuse prolifère sur la surface de la terre ; les hommes justes eux-mêmes n'arrivent plus à échapper à la morsure des envieux. On promet maintenant des récompenses aux délateurs et quand les rangs des justes sont décimés, ce sont les impies qui l'emportent. Si vous ne pouvez vivre en toute honnêteté, détruisez la réputation des autres, et vous aurez la nourriture et le vêtement !

183. Voici, disait saint François, le calcul du médisant : « Je suis loin d'être parfait, je n'ai ni le prestige que confère la science, ni aucun don particulier ; je ne me trouve bien ni du côté de Dieu ni du côté des hommes. Je sais ce qu'il me reste à faire : je noircirai les élus, et j'aurai ainsi gagné la faveur des grands. D'ailleurs, je connais mon supérieur : c'est un homme comme moi, et il utilise souvent le même procédé afin que, tous les cèdres étant abattus, il n'y ait plus que des buissons d'épines dans la forêt. Nourris-toi de chair humaine, malheureux, et puisque tu ne peux vivre autrement ronge les entrailles de tes frères ! »

« Les médisants tâchent non pas d'être bons, poursuivait-il, mais de le paraître ; ils soulignent les vices des autres, mais sans se corriger des leurs. Ils flattent ceux dont ils désirent la faveur, mais ils ne se mettent pas en frais s'ils doutent que leurs flatteries parviennent jusqu'à leurs destinataires. Ils jeûnent pour que leur visage émacié leur attire une détestable considération ; ils

¹ Ce frère Jean de Florence est sans doute le même personnage que frère Jean des Laudes : d'après Sp 85, le vrai frère mineur devrait avoir entre autres qualités « la vigueur corporelle et spirituelle de frère Jean des Laudes ». Salimbene l'appelle bourreau et tortionnaire, parce qu'il exécuta sans pitié les ordres de frère Elie (*Chronique*, MGH, p. 158).

veulent passer pour spirituels afin de tout juger sans être jugés eux-mêmes par personne². De sainteté, ils n'ont que la réputation ; on les appelle des anges, mais ils sont loin d'en avoir la vertu! »

² Cf. 1 Co 2 15 ; Adm 14.

CHAPITRE 139

COMMENT LE MINISTRE GÉNÉRAL DOIT SE COMPORTE ENVERS SES COMPAGNONS¹.

184. Quand le bienheureux fut proche de sa fin, un frère qui avait toujours été attentif aux mystères de Dieu et tendrement soucieux du bien de l'Ordre, lui demanda : « Père, tu vas bientôt mourir, et la famille qui t'a suivi va rester sans appui dans cette vallée de larmes. Désigne-nous donc, si tu le connais, celui sur qui ton esprit se reposera, un homme à qui l'on puisse imposer en toute sécurité la charge de Ministre général. » Saint François répondit, ponctuant chaque mot d'un soupir : « Je ne vois aucun chef pour une si nombreuse armée, aucun berger pour un troupeau si dispersé. Mais je veux vous faire le portrait, vous donner, comme on dit, le signalement auquel devra correspondre le père de cette famille.

185. « Ce doit être un homme de vie très digne, de grand discernement, de réputation sans tache. Un homme qui ne s'encombre pas d'affections particulières, de peur que ses préférences pour l'un ou l'autre ne deviennent occasion de scandale pour tous. Un partisan de la prière qui saura distribuer son temps entre l'oraison et le soin du troupeau qui lui est confié. Il commencera toujours par assister à la messe de bon matin et, prolongeant sa prière, se mettra, lui et son troupeau, sous la protection de Dieu. Après l'oraison, il se rendra au milieu de ses frères pour être « plumé » par tous, répondant à chacun et pourvoyant avec douceur aux besoins de chacun.

« Un homme qui n'aura pas aménagé dans son âme la sordide compartimentation de la partialité ; il ne s'occupera pas moins des petits et des simples que des savants et des grands. Un homme qui cultivera la vertu et la simplicité avec d'autant plus de soin qu'il se distinguera davantage par sa science. Un homme qui déteste l'argent, le plus redoutable corrupteur de notre vie religieuse ; chef de l'Ordre des pauvres, et chargé de montrer l'exemple, il s'interdira toujours l'usage - qui chez nous est un abus - de réserves d'argent.

« Il n'aura pour son usage que son habit et son registre, et, pour ses relations avec les frères, une écriture et un sceau. Qu'il ne soit ni collectionneur de livres ni même trop féru de lecture, de peur que l'étude ne finisse par accaparer ce qu'il doit consacrer aux devoirs de sa charge. Un homme qui console les affligés, qui sache pacifier les âmes tourmentées, car le désespoir envahirait les malades qui n'auraient pas en lui trouvé de soulagement. Qu'il sache s'abaisser pour ramener à la douceur les obstinés ; qu'il fasse bon marché de ses droits lorsqu'il s'agira de gagner une âme au Christ. Qu'il ne ferme pas son cœur aux transfuges de l'Ordre, brebis qui s'égarèrent ; il se dira que les tentations durent être bien violentes pour provoquer pareille chute.

186. « Je voudrais que tous lui témoignent autant d'honneur qu'au Christ lui-même et pourvoient en toute bienveillance à chacun de ses besoins. Lui, par contre, ne se complaira pas aux honneurs² et n'éprouvera pas plus de satisfaction pour les faveurs que pour les injures. S'il a besoin par faiblesse ou fatigue d'un régime reconstituant, il ne se fera pas servir en cachette mais en public, afin que les autres n'éprouvent aucune honte à se soigner lorsqu'ils seront malades.

¹ Lorsque les paragraphes suivants furent rédigés, frère Elie, ex-général de l'Ordre, était apostat. Certaines phrases de Celano, sous leur sérénité apparente, sont peut-être un blâme pour sa façon de gouverner, une critique indirecte de son généralat.

² 2. Adm 4.

Il devra surtout percer à jour les consciences ténébreuses, extraire la vérité des puits où elle se cache, et refuser son attention aux commérages. Il ne faut pas que le désir de conserver les honneurs l'amène à souiller l'austère beauté de la justice ; qu'il ait la conviction que sa charge est un fardeau plus qu'un honneur. Il ne faudrait pas non plus, toutefois, qu'une douceur exagérée introduise la tiédeur, qu'une indulgence excessive entraîne le relâchement : s'il doit se faire aimer de tous, il doit plus encore se faire craindre de ceux qui commettent le mal.

« Je voudrais enfin qu'il s'entoure de compagnons vertueux qui donneraient comme lui l'exemple de toutes les vertus, qui seraient durs pour eux-mêmes, courageux dans les difficultés, aimables et hospitaliers pour accueillir avec une sainte joie tous les frères qui viendraient à eux.

« Voilà, disait-il, quel devrait être le Ministre général de l'Ordre ! »

CHAPITRE 140

LES MINISTRES PROVINCIAUX.

187. Toutes ces qualités, il les requérait aussi des Ministres provinciaux, bien que chacune dût briller chez le Ministre général d'un éclat particulier. Ils devaient être affables avec leurs sujets, d'une bonhomie si bienveillante que nul, après une faute, ne répugne à venir se confier à leur affection¹. Il les voulait fermes pour commander, indulgents pour pardonner, plus disposés à supporter qu'à rendre les injures, ennemis du péché, médecins des pécheurs ; bref, leur vie devait être pour tous le miroir de la discipline. Ils méritent d'ailleurs qu'on les honore et qu'on les aime, car ils portent le poids de nombreux soucis et travaux. Et le bienheureux déclarait dignes des plus hautes récompenses auprès de Dieu ceux qui dirigeraient suivant cette ligne et d'après ces principes les âmes qui leur seraient confiées.

¹ Cf. 4 Let.

CHAPITRE 141

RÉPONSE A UNE QUESTION CONCERNANT LES MINISTRES.

188. Un frère lui demanda un jour pourquoi il s'était démis du soin des frères et les avait confiés à des mains étrangères comme s'ils n'étaient plus rien pour lui¹ ; il répondit : « Mon fils, j'aime les frères autant que je le puis, mais s'ils suivaient mes traces, je les aimerais bien davantage et m'occuperais davantage d'eux. Car il y en a quelques-uns, parmi les supérieurs, qui entraînent les frères dans d'autres sentiers, leur proposent l'exemple des anciens² et négligent mes avertissements. Mais on verra bien le résultat final de ces manœuvres. »

Peu de temps après, on le vit se dresser sur le lit où la maladie l'avait terrassé ; avec véhémence, il s'écria : « Qui sont-ils, ceux qui ont arraché de mes mains mon Ordre et mes frères ? Si je vis jusqu'au Chapitre³, je leur montrerai bien quelle est ma volonté ! » Le frère lui suggéra : « Pourquoi ne pas changer les Ministres provinciaux qui ont si longtemps abusé de leur liberté ? » Le Père, en gémissant, eut cette réponse terrible : « Qu'ils vivent comme ils l'entendent, car la perte de quelques-uns est un moindre dommage que celle de beaucoup. »

Ces paroles ne visaient pas tous les supérieurs, mais seulement quelques-uns, restés en fonction trop longtemps, et qui semblaient revendiquer leur charge comme un droit héréditaire. Sa recommandation favorite à tous les supérieurs religieux, c'était de ne rien changer aux coutumes si ce n'était pour un plus grand bien, et de ne pas exercer un pouvoir mais s'acquitter d'un devoir.

¹ 2 C 143.

² Des anciens fondateurs d'Ordres ; Cf. LP 115.

³ Ou bien : si je vais au chapitre.

CHAPITRE 142

EN QUOI CONSISTE LA VRAIE SIMPLICITÉ.

189. Fille de la grâce, soeur de la sagesse, mère de la justice, la sainte simplicité était l'idéal où voulait atteindre le bienheureux, et la vertu qu'il aimait retrouver chez autrui ; non pas toutefois n'importe quelle simplicité, mais celle à qui Dieu suffit et pour qui tout le reste n'est rien. Elle place sa fierté dans sa crainte de Dieu, qui lui fait ignorer le mal en paroles et en actes. Elle se connaît suffisamment pour ne condamner personne. Elle laisse à de plus dignes le pouvoir qui leur revient, et ne brigue pour elle-même aucune charge. Elle ne surestime pas les distinctions profanes¹. Elle préfère plutôt agir qu'apprendre ou enseigner. Dans l'interprétation des Saintes Ecritures, elle laisse volontiers en partage à ceux qui désirent leur perte le fatras verbeux, les fioritures, les recherches d'élégance, les étalages de science et les subtilités. Elle veut non l'écorce, mais la moelle, non l'enveloppe mais l'amande, non pas la quantité mais la qualité, le bien suprême et stable.

C'est elle que le Père voulait voir chez les frères lettrés comme chez les laïcs, car il ne la jugeait pas l'ennemie, mais bien la soeur authentique de la sagesse, plus accessible aux pauvres, toutefois, et de plus grande utilité pratique que la science. C'est pourquoi il commence de la sorte les Laudes qu'il composa sur les vertus : « Salut, reine sagesse, que le Seigneur te sauve avec ta soeur la pure et sainte simplicité² ! »

¹ Littéralement : les gloires grecques; allusion à 2 M 4 15, où les Juifs sont blâmés pour ne faire aucun cas des titres honorifiques de leur pays, alors qu'ils tiennent en haute estime les distinctions des Grecs. Sabatier interprète un peu différemment : « C'est vers cette époque (Chapitre de 1224) qu'il s'est élevé contre les ' lauriers byzantins ' du rationalisme alors en honneur dans les écoles. » (*Etudes inéd.*, p. 302).

² SV 1.

CHAPITRE 143

FRÈRE JEAN LE SIMPLE.

190. Saint François passait un jour à proximité d'un hameau voisin d'Assise ; un certain Jean, garçon d'une grande simplicité, qui labourait son champ, accourut et lui dit : « Je veux que tu me reçoives au nombre des frères, car il y a longtemps que je voudrais servir Dieu. » A la vue de cette belle simplicité, le bienheureux conçut une grande joie et répondit à sa demande : « Frère, si tu veux partager notre vie, donne aux pauvres ce que tu possèdes ; je te recevrai lorsque tu te seras dépouillé de tout. » Sur-le-champ, il détela ses bœufs et désignant l'un à saint François : « J'ai suffisamment servi mon père pour mériter cette part d'héritage : nous donnerons celui-là aux pauvres ! »

Le bienheureux sourit devant ce bel élan de simplicité ; mais les parents et les frères de Jean apprirent la chose et accoururent tout en larmes, regrettant d'ailleurs le bœuf plus que le garçon. « Ne vous tourmentez pas, dit le saint ; je vous rends le bœuf et je prends le frère¹. » Il l'emmena donc avec lui, lui donna l'habit et fit de lui, à cause de sa simplicité, l'un de ses compagnons particuliers.

Quand François était en train de méditer, Jean le simple imitait et reproduisait tous ses gestes et attitudes : si le saint crachait, il crachait ; s'il toussait, il toussait ; il mêlait ses soupirs et ses larmes aux soupirs et aux larmes du Père ; il levait en même temps que lui ses mains vers le ciel ; les yeux toujours fixés sur lui comme sur un modèle, il voulait copier tout ce qu'il lui voyait faire. Le Père aperçut le manège et lui en demanda un jour la raison ; il répondit : « J'ai promis de faire tout ce que tu fais ; je ne veux pas risquer d'omettre quoi que ce soit. » Cette pure simplicité réjouit le saint, mais il lui demanda affectueusement de ne plus continuer. Quelque temps après, cet homme simple, l'âme toujours aussi pure, s'en retournait vers le Seigneur. Le saint proposait fréquemment sa vie à l'imitation des frères ; il aimait à l'appeler non pas frère Jean, mais saint Jean.

Remarquons bien ce trait caractéristique de la simplicité : suivre les exemples de ceux qui sont meilleurs que nous et nous appuyer toujours sur les préceptes et sur les exemples des saints. Qui donnera aux sages de ce monde la grâce d'imiter saint François, maintenant dans la gloire du ciel, avec autant de ferveur que n'en mit ce frère simple à l'imiter durant sa vie ! Car enfin, c'est pour l'avoir suivi durant sa vie sur terre qu'il mérita de le précéder dans la vie éternelle.

¹ *Le Speculum* décrit le repas d'adieux à l'issue duquel François prononça un joli toast bien adapté : « Votre fils veut servir Dieu ; vous ne devez pas vous en attrister mais en être au contraire très joyeux... Dieu sera grâce à lui honoré par votre propre chair, et tous nos frères seront pour vous des fils et des frères... »

CHAPITRE 144

COMMENT IL ENCOURAGEAIT L'UNION ENTRE SES FILS ET LA LEUR ENSEIGNAIT EN PARABOLE.

191. L'une de ses préoccupations maîtresses fut toujours de maintenir solide entre ses fils le lien de l'unité, afin qu'entrés dans l'Ordre sous la motion d'un seul et même Esprit, engendrés par un seul et même Père, tous vivent en paix dans le sein d'une seule et même mère. Il voulait que règne l'union entre grands et petits, que savants et simples communient à la même fraternelle affection, que la puissance de l'amour rapproche ceux que sépare la distance.

Il leur proposa un jour cette parabole, qui contient une précieuse leçon : « Il y avait une fois Chapitre général pour tous les religieux que compte la sainte Eglise ; on y trouvait des lettrés et des hommes sans culture, des savants et d'autres qui n'avaient de science que celle de plaire à Dieu. On invita l'un des sages et l'un des simples à donner un sermon. Le savant réfléchit - les savants réfléchissent toujours - et se dit en lui-même : « Ce n'est pas le moment de faire étalage de ma science, car il y a ici l'élite des savants, il ne convient pas que je me fasse remarquer par ma prétention en voulant proposer des subtilités aux esprits les plus subtils. Un discours bien simple aura plus de chance de porter ses fruits. »

« Au jour dit, tous les Ordres se rassemblent pour n'en faire plus qu'un ; on est pressé d'entendre le sermon. Et l'on voit arriver le savant habillé d'un sac, la tête couverte de cendres, prêchant surtout par son attitude ; à l'émerveillement de tous, il laisse tomber ces quelques phrases : « Nous avons promis de grandes choses, de plus grandes nous ont été promises : réalisons celles-là, et soupirons après celles-ci. Le plaisir est court, la peine éternelle ; la souffrance est légère, la gloire infinie. Beaucoup sont appelés, peu sont élus, tous recevront ce qu'ils auront mérité. » Tous sont émus, fondent en larmes et considèrent ce vrai sage comme un saint. Alors le simple dit en son coeur : « Tout ce que j'avais prévu, gestes et paroles, le savant me l'a ravi. Voici ce que je vais faire : je connais quelques versets de psaumes ; je parlerai à la façon des maîtres, puisqu'il s'est conduit à la façon des simples. »

« Arrive la séance du lendemain ; le simple se lève, énonce le texte du psaume qu'il a choisi pour thème, et voilà qu'inspiré par l'Esprit de Dieu, il se met à prêcher avec tant de ferveur, de pénétration et de douceur que tout l'auditoire s'exclame, stupéfait : « Vraiment les simples sont les intimes de Dieu¹ ! »

192. Et il expliquait ainsi la parabole : « Cette grande assemblée, c'est notre Ordre qui groupe des hommes de toutes les nations sous une seule règle. Dans nos rangs les savants trouvent grand avantage à fréquenter les simples ; ils constatent que, bien qu'illettrés, ceux-ci approfondissent avec ferveur et enthousiasme les mystères célestes, et que, sans recourir aux doctrines humaines, ils possèdent grâce à l'Esprit le goût et le sens des réalités spirituelles. Et la compagnie des savants est aussi profitable aux frères simples : ils voient vivre dans l'humilité, comme eux, des hommes de valeur qui auraient pu jouir d'un grand prestige dans le monde. De là vient, concluait-il ce qui fait le charme de notre bienheureuse famille dont les mérites si divers font la joie du Père de famille. »

¹ Pr 3 32.

CHAPITRE 145

COMMENT LE PÈRE VOULAIT QU'ON LUI FIT LA TONSURE.

193. Saint François recommandait souvent au frère qui lui coupait les cheveux : « Surtout, ne me fais pas une grande tonsure¹, car je veux être jusque par ma coiffure solidaire de mes frères simples. » Il voulait voir accueillir dans l'Ordre les pauvres et les ignorants, et pas seulement les riches et les savants. « Dieu, disait-il, ne tient pas compte de ces différences ; le Saint-Esprit, qui est le Ministre général de l'Ordre, repose sur les pauvres et les simples aussi volontiers que sur les autres. » Il voulut faire insérer cette phrase dans le texte de la Règle ; mais la bulle d'approbation était déjà donnée² ; il était trop tard.

¹ Comme celle que portaient les docteurs, les évêques et les prélats.

² Le 29 novembre 1223.

CHAPITRE 146

COMMENT IL VOULAIT QUE LES GRANDS SAVANTS SE DÉPOUILLENT DE TOUT POUR ENTRER DANS L'ORDRE.

194. Il affirma un jour qu'un grand savant devait, pour entrer dans l'Ordre, renoncer en quelque sorte à sa science elle-même, afin qu'ainsi dépouillé de ce qui est encore une forme de possession, il puisse s'offrir nu à l'accolade du Crucifié¹.

« La science, disait-il, rend difficile l'obéissance ; elle entretient une certaine raideur qui refuse de se plier aux exercices d'humilité. C'est pourquoi j'aimerais entendre l'un de ces grands esprits m'adresser en ces termes sa demande d'admission : « Frère, voilà longtemps que je vis dans le siècle sans connaître vraiment mon Dieu. Je te prie de me désigner un petit couvent, loin du monde et de ses tumultes, où je puisse me livrer à la contrition pour mes années passées, concentrer sur Dieu les élans de mon coeur jusqu'ici dispersés, et donner à mon âme sa nouvelle orientation vers le bien. » A quelle sainteté ne parviendrait-il pas, celui qui débiterait ainsi ? Il serait comme un lion mis en liberté, plein de vigueur et capable de tout ; sa flamme intérieure grandirait en lui de jour en jour. Et c'est alors qu'on pourrait lui confier le ministère de la prédication avec la certitude que ses paroles ne feraient que traduire la ferveur bouillonnant en lui. »

Cet enseignement est vraiment sain et précieux : quoi de plus nécessaire, en effet, pour qui revient des territoires du péché², que d'effacer et détruire au moyen de pratiques d'humilité des tendances mondaines depuis longtemps imprimées à son âme ! Une fois entré à l'école de la perfection, il y deviendrait vite parfait.

¹ Image inspirée de saint Jérôme; *Epist.* 52, 5; 125, 20. Elle est reprise par saint Bonaventure, Cf. LM 72.

² Littéralement : de la « région de dissemblance ». Sur le sens de cette expression, Cf. G. Folliet, *Regio dissimilitudinis*, dans *Rev. Et. Aug.* 16 (1970) 187-8.

CHAPITRE 147

COMMENT IL ENTENDAIT LA PRATIQUE DE L'ÉTUDE ET COMMENT IL APPARUT A UN PRÉDICATEUR.

195. Négliger la vertu pour courir après la science était un spectacle qui lui causait beaucoup de peine, surtout de la part de ceux qui cherchaient ainsi à éluder la vocation dans laquelle ils avaient d'abord été appelés¹. « Mes frères que travaille un appétit excessif pour la science, disait-il, se trouveront les mains vides au grand jour du rendement des comptes. Je préférerais les voir consolider leur vertu afin qu'aux jours de tribulation ils soient en compagnie du Seigneur. Car la tribulation viendra, et les livres alors ne seront d'aucune utilité : on les jettera dans l'embrasure des fenêtres ou dans les débarras. » Il ne disait pas cela pour détourner de l'étude de l'Écriture Sainte, mais pour leur éviter à tous la passion immodérée de la science et, pour certains, il aurait aimé les voir vraiment généreux plutôt qu'à demi érudits.

Il pressentait que dans un avenir tout proche la science deviendrait une occasion de ruine², tandis que la longue fréquentation des mystères divins apporterait à l'âme soutien et réconfort.

Un frère lai qui voulait avoir un psautier lui en demanda un jour la permission ; pour toute réponse, il reçut une poignée de cendres.

Le bienheureux apparut un jour, après sa mort, à l'un de ses compagnons alors en tournée de prédication ; il lui défendit de poursuivre et lui ordonna de rester dans sa vocation de simplicité. Le frère, Dieu en est témoin, conserva de cette vision une telle douceur que durant plusieurs jours il lui semblait encore avoir dans les oreilles le son des paroles du Père, vivifiantes comme la rosée.

¹ I Co 7 20 et 24.

² Adm 7 3.

CHAPITRE 148

EN QUEL ÉTAT LE METTAIT UNE ÉVOCATION DE L'AMOUR DE DIEU.

196. Il ne sera peut-être pas inopportun de passer rapidement en revue les dévotions particulières de saint François. Bien que sa piété fût universelle, puisqu'il avait reçu l'onction du Saint-Esprit, il avait pourtant quelques attrait particuliers. Entre autres locutions utilisées dans la conversation, il ne pouvait sans être bouleversé entendre celle-ci : « pour l'amour de Dieu ». A peine l'avait-il entendue qu'il en était saisi, ému, enflammé, comme si la voix qui résonnait au dehors eût été un archet faisant vibrer au dedans la chanterelle de son coeur. C'était, selon lui, une prodigalité princière¹ que d'offrir une telle contrepartie en échange des aumônes reçues ; et il fallait être bien fou pour lui préférer ses écus. C'est pourquoi il observa toujours, sans nulle défaillance, la résolution qu'il avait un jour prise, au temps de sa vie dans le monde : ne jamais repousser un pauvre demandant l'aumône pour l'amour de Dieu².

Un jour que le Père n'avait rien à donner, un pauvre lui demanda l'aumône pour l'amour de Dieu ; il prit en cachette des ciseaux et se disposait à couper sa tunique, lorsque des frères l'ayant surpris procurèrent au pauvre d'une autre manière ce dont il avait besoin.

« Nous devons beaucoup aimer, disait-il, l'amour de celui qui nous a beaucoup aimés. »

¹ De la part de ceux qui vont quêter « pour l'amour de Dieu ».

² 1 C 17 ; 2 C 5

CHAPITRE 149

SA DÉVOTION AUX ANGES. CE QU'IL FAISAIT EN L'HONNEUR DE SAINT MICHEL.

197. Il avait beaucoup de vénération et d'amour pour les Anges qui sont à nos côtés dans notre lutte contre le démon et qui accompagnent notre pérégrination parmi les ombres de la mort. Il nous faut honorer de tels compagnons et invoquer de tels gardiens, disait-il ; il ne faut ni blesser leurs regards ni se permettre en leur présence des actions qu'on rougirait de commettre devant les hommes. Puisque « c'est en compagnie des Anges que l'on psalmodie » au chœur¹, il voulait que tous les frères qui le pouvaient s'y réunissent pour psalmodier avec dévotion. Mais saint Michel, dont le rôle est d'introduire les âmes en paradis² avait droit à la plus grande vénération ; en son honneur, le bienheureux jeûnait de l'Assomption jusqu'au 29 septembre, date de sa fête. Et il disait : « Chacun devrait offrir à Dieu une louange ou un sacrifice spécial en l'honneur d'un si grand prince³. »

¹ Ps 137 1.

² Dn 12 1.

³ Cf. Willibord Lampen, OFM : *De SP Francisci cultu Angelorum et sanctorum*, AFH XX, 1927, p. 3-23.

CHAPITRE 150

SA DÉVOTION POUR NOTRE-DAME. IL LUI CONFIE TOUT SPÉCIALEMENT SON ORDRE.

198. Il aimait d'un amour indicible la Mère du Christ Jésus, car c'est elle qui nous a donné pour frère le Seigneur de toute majesté. Il inventait pour elle des louanges¹, faisait monter vers elle ses prières, lui consacrait les élans de son cœur : aucune langue humaine ne saurait dire combien de fois et avec quelle ferveur. Mais nous avons bien sujet d'être joyeux, car il voulut la choisir comme patronne² de l'Ordre, et mettre sous ses ailes, pour qu'elle les couve et les protège jusqu'à la fin, les frères que lui-même un jour devrait quitter.

0 Patronne des pauvres, exerce ta protection à notre égard « jusqu'au jour que le Père a fixé³.
»

¹ Cf. *Salutation à la bienheureuse Vierge Marie et Antienne du Psautier de saint François.*

² *Advocata* : à la fois protectrice et avocate, qui favorise et qui défend. Cette invocation se trouve dans le *Salve Regina* (XI^e s.).

³ Ga 4 2. C'est-à-dire la fin du monde.

CHAPITRE 151

SA DÉVOTION A NOËL ET COMMENT IL VOULAIT QUE PERSONNE N'AIT FAIM CE JOUR-LÀ.

199. Plus que toute autre solennité, il célébrait Noël avec une joie ineffable, disant que c'était la fête des fêtes, car en ce jour Dieu s'était fait petit enfant et avait sucé le lait comme tous les enfants des hommes. Il embrassait - avec quelle ferveur et quelle avidité ! - les images représentant L'Enfant Jésus ; de compassion, il balbutiait comme les enfants quelques paroles de tendresse ; le nom de Jésus était à ses lèvres doux comme le miel¹.

Un jour de Noël, qui tombait un vendredi, on discutait pour savoir si l'on mangerait de la viande ; il répondit au frère Morico : « Frère, c'est un péché d'appeler «*Jour de Vénus*² » le jour où l'Enfant nous est né. Je voudrais qu'en cette fête les murs eux-mêmes puissent manger de la viande, ou du moins qu'on les frotte de graisse, puisqu'ils ne peuvent manger. »

200. Il désirait que les pauvres et les mendiants soient régalés ce jour-là par les riches, et que les boeufs et les ânes reçoivent une ration supplémentaire d'avoine et de foin. « Si je voyais l'Empereur, disait-il, je le supplierais de publier un édit ordonnant à tous ceux qui le peuvent de semer du grain sur les routes, en ce jour de fête, pour le régal des petits oiseaux et surtout de nos soeurs les alouettes. » Il ne pouvait réprimer ses larmes à la pensée de la misère dont souffrit en ce jour la Vierge pauvre³. Au cours d'un repas, un frère avait évoqué le dénuement de la bienheureuse Vierge et de son Fils ; il se leva aussitôt, pleurant et sanglotant, et il s'assit par terre pour manger le reste de son pain. La pauvreté, à ses yeux, était une vertu royale, puisqu'elle avait brillé d'un tel éclat chez un Roi et chez une Reine.

Et comme les frères lui demandaient un jour en Chapitre quelle vertu les rendrait davantage amis du Christ, il répondit, leur ouvrant pour ainsi dire le secret de son coeur : « Sachez, frères, que la pauvreté est le chemin privilégié du salut ; ses avantages sont innombrables, mais très peu les connaissent. »

¹ 1 C 84-86 et 115. Cf. Pr 16 24.

² *Veneris dies*; telle est en effet l'étymologie païenne de notre *vendredi*. Morico aurait dû employer le terme ecclésiastique ou liturgique : *feria sexta*.

³ Littéralement : la chère pauvre petite Vierge. Pour le *Poverello*, Notre-Dame était la *Poverella*, ce qui donne à sa dévotion un coloris bien original.

CHAPITRE 152

SA DÉVOTION AU CORPS DU SEIGNEUR.

201. La ferveur pour le sacrement du Corps du Seigneur était en lui très profonde ; il n'en finissait pas de s'émerveiller à la pensée d'une condescendance si aimante, d'un amour si condescendant¹. C'était, d'après lui, gravement mépriser ce sacrement si l'on n'entendait chaque jour sauf empêchement au moins la messe commune. Il communiait souvent lui-même, et sa dévotion était communicative ; il y apportait tout le respect dû à ce sublime sacrement, faisait le sacrifice de tout lui-même et, en recevant l'Agneau immolé, il immolait aussi son esprit, utilisant pour cet holocauste le feu qui brûlait continuellement sur l'autel de son coeur.

Il aimait la France parce que la France aimait le Corps du Christ, et il aurait désiré mourir dans ce pays à cause du respect qu'on y témoignait au Saint-Sacrement².

Il voulut parfois envoyer par le monde ses frères munis de ciboires précieux, avec mission de placer en lieu digne de lui le prix de notre rédemption, lorsqu'ils le verraient conservé dans des conditions peu décentes.

Il voulait enfin qu'on témoignât le plus grand respect aux mains des prêtres qui ont le pouvoir d'opérer ce mystère. « S'il m'arrivait, disait-il souvent, de rencontrer ensemble un saint venu du ciel et n'importe quel pauvre petit prêtre, je commencerais par présenter mes respects au prêtre en lui baisant aussitôt les mains, et je dirais : « Un moment, saint Laurent³ ! Car les mains que voici touchent le Verbe de vie et possèdent une puissance plus qu'humaine. »

¹ Celano reprend ici quelques termes de 3 Let 27.

² Cf. LP 79, note.

³ Qui n'était que diacre, comme saint François lui-même.

CHAPITRE 153

SA DÉVOTION AUX RELIQUES DES SAINTS.

202. Très attentif à tout ce qui concernait le culte de Dieu, il n'aurait pas voulu négliger ou laisser sans honneur quelque objet s'y rapportant. Il était un jour à Monte Casale (province de Massa) ; il ordonna aux frères de ramener au couvent avec beaucoup de respect des reliques découvertes près de là dans une église abandonnée de tous ; il était peiné qu'elles eussent été si longtemps privées de la vénération qui leur était due. Puis, appelé ailleurs, il les quitta. Mais les fils oublièrent l'ordre de leur père et ne tinrent nul compte du mérite de l'obéissance. Or, préparant un jour l'autel pour la messe, ils soulevèrent les nappes et découvrirent des ossements en parfait état et répandant une suave odeur. Ils restèrent stupéfaits à la vue de ce miracle inédit. De retour à quelque temps de là, le Père leur demanda si l'on avait exécuté ses ordres concernant les reliques. Les frères s'accusèrent humblement d'avoir négligé d'obéir, obtinrent leur pardon moyennant pénitence, et le saint leur dit : « Béni soit le Seigneur mon Dieu qui a lui-même accompli ce que vous auriez dû faire ! »

Méditez attentivement la piété de Saint François, admirez la divine sollicitude pour la poussière que nous sommes et chantez les louanges de la sainte obéissance : les hommes n'ayant pas accompli les ordres de François, Dieu obéit lui-même à sa prière.

CHAPITRE 154

SA DÉVOTION A LA CROIX. LE MYSTÈRE CACHÉ.

203. Qui pourrait comprendre enfin, qui pourrait exprimer ses sentiments à l'égard de la Croix du Seigneur, le seul bien dont il voulût tirer gloire¹ ? Lui seul le sait, car lui seul l'a expérimenté. Et même si nous en possédions quelque expérience, les mots seraient défailants, souillés qu'ils sont à force de véhiculer des réalités vulgaires et basses. C'est pour cela sans doute que ce qui était inexprimable en paroles devait apparaître dans sa chair. Laissons donc la parole au silence puisque les mots font défaut : le signe se dérobe, mais la chose signifiée est éloquente. Que les oreilles humaines se contentent d'enregistrer le fait puisque l'on ne peut encore savoir pourquoi ce mystère est apparu chez le saint. Ce qu'il en a lui-même révélé ne trouvera que plus tard son explication et l'intention de Dieu. C'est alors qu'on reconnaîtra loyal et digne de foi celui à qui la nature, la loi et la grâce serviront de témoins².

¹ Ga 6 14; Adm 5.

² L'auteur volontairement obscur sur le sujet (Cf. déjà 1 C 90) et le texte douteux rendent difficile l'interprétation de ces quelques dernières phrases. Peut-être y a-t-il là une allusion aux prophéties du Séraphin de l'Alverne rapportées par Thomas d'Eccleston, *De Adventu*, AF, 1, p. 245 ; Cf. aussi saint Bonaventure, LM 13 4.

Les Pauvres Dames

CHAPITRE 155

COMMENT LES FRERES DEVAIENT SE COMPORTEUR A LEUR ÉGARD.

204. Après la réparation matérielle de l'église Saint-Damien, un édifice spirituel beaucoup plus précieux allait y être élevé par le bienheureux Père sous la conduite de l'Esprit, pour l'accroissement de la cité céleste ; c'est un événement qu'on ne peut passer sous silence. Il ne faut pas croire, en effet, que si le Christ lui a parlé du haut de la croix d'une manière qui nous remplit encore de stupeur, de douleur et de crainte, ce fut seulement pour lui ordonner la réparation d'un édifice qui s'écroulait alors et qui devra bien finir par s'écrouler un jour. Comme l'avait prédit l'Esprit-Saint¹, un Ordre de vierges saintes devait être fondé, réserve vivante de pierres de taille pour servir à la restauration de la maison du ciel.

Lorsque les vierges du Christ affluèrent en ce lieu de toutes les parties du monde et lorsqu'elles eurent atteint le sommet de la perfection par la pratique de la très haute pauvreté et de toutes les vertus, le Père leur accorda de plus en plus rarement le plaisir de sa visite, mais il ne négligea pas pour autant ses devoirs de sollicitude à leur égard, et d'affection dans l'Esprit-Saint. Lorsqu'il fut convaincu, par de nombreux témoignages, qu'elles étaient prêtes à souffrir pour le Christ n'importe quel danger, n'importe quelle douleur, bien décidées à ne jamais s'écarter des préceptes qu'il leur avait donnés, alors il leur promit à elles et à celles qui feraient aussi profession de pauvreté, son indéfectible appui et celui de ses frères². Tant qu'il vécut, il resta fidèle à sa promesse, et près de mourir, il recommanda bien à ses frères d'avoir pour elles les mêmes attentions : c'est le même Esprit, disait-il, qui a poussé les frères et les Pauvres Dames à quitter le monde³.

205. Des frères s'étonnaient un jour qu'il n'allât pas rendre visite, et souvent, à ces servantes du Christ. « Ne croyez pas, leur dit-il, que je ne les aime pas profondément. Si c'était une faute de prendre soin d'elles, j'en aurais commis une plus grande en les unissant au Christ. Si je ne les avais pas appelées, on n'aurait aucun reproche à m'en faire, mais puisque je les ai appelées, ce serait une grande lâcheté que de les abandonner. Si j'agis ainsi, c'est pour vous donner l'exemple afin que vous fassiez comme moi. Je ne veux pas qu'un frère s'offre de lui-même pour les visiter ; je veux au contraire que pour les servir on désigne malgré eux des frères qui en manifesteront une certaine répugnance, des hommes spirituels, connus depuis longtemps pour leur conduite vertueuse. »

¹ Cf. plus haut, § 13 et 1 C 18-20.

² « Voyant que nous n'avions peur ni de la pauvreté, ni du travail, dit sainte Claire, au chapitre VI de sa Règle, le bienheureux Père nous écrivit une « petite Règle de vie » commençant par ces mots : « *Quia divina.* » Cf. 1 R CI.

³ Cf. 2 C 13. D'après le P. Oliger, AFH 5 (1912), p. 435, c'est sainte Claire qui aurait emprunté à Celano les termes de son chapitre VI de la Règle.

CHAPITRE 156

RÉPRIMANDE A CERTAINS QUI FRÉQUENTAIENT VOLONTIERS DES COUVENTS DE FEMMES.

206. Un frère avait dans un monastère deux de ses filles qui menaient là une vie exemplaire ; il dit un jour qu'il irait volontiers à ce couvent porter un colis de provisions que lui destinait le saint. Celui-ci le rappela sévèrement à l'ordre en termes qui ne sont pas à rappeler ici. Il chargea de la commission un frère qui finit par accepter après s'être fait longtemps prier.

Un autre frère, ignorant que la défense du saint était aussi formelle, se rendit un jour d'hiver dans un couvent pour lui venir en aide. Quand le saint en eut connaissance, il l'obligea à marcher nu dans la neige sur un parcours de plusieurs milles¹.

¹ Il s'agirait de frère Etienne qui dut d'abord plonger dans la rivière (en décembre) et continuer sa route, ainsi tout mouillé, AFH 12 (1919), p. 384.

CHAPITRE 157

COMMENT IL PRÊCHA UN JOUR AUX PAUVRES DAMES PAR L'EXEMPLE PLUS QUE PAR DES PAROLES.

207. Vaincu par les instances de son vicaire¹, le saint, de séjour à Saint-Damien, consentit à prêcher à ses filles la parole de Dieu. Elles se réunirent comme à l'habitude pour entendre la parole de Dieu, et aussi pour voir leur Père. Mais lui, levant les yeux au ciel où son cœur était toujours fixé, se mit à prier le Christ. Ensuite il se fit apporter de la cendre, il en dessina un cercle autour de lui sur les dalles et répandit le reste sur sa tête. Toutes les soeurs étaient dans l'attente ; lui demeurait à genoux en silence au milieu du cercle de cendre ; l'étonnement avait envahi tous les cœurs. Il se leva enfin, et la stupeur fut à son comble lorsqu'elles l'entendirent déclamer, en guise de sermon, le psaume *Miserere* ; quand il eut terminé, il n'attendit pas davantage et sortit. Cette leçon muette remplit de contrition les servantes de Dieu ; elles pleurèrent et voulaient s'infliger à elles-mêmes de dures pénitences. Il leur avait ainsi appris, par son action symbolique, à se considérer comme cendre et poussière et à défendre leur cœur de tout sentiment incompatible avec cette conviction personnelle.

Telle était donc sa conduite à l'égard des religieuses ; telles étaient ses visites, très utiles malgré leur brièveté et leur rareté ; telle enfin sa volonté concernant les frères : ils devaient servir les Pauvres Dames pour l'amour du Christ dont elles sont les servantes, mais en se défiant toujours, comme les oiseaux, des pièges continuellement tendus.

¹ Frère Elie qui, comme frère Léon, fréquentait Saint-Damien.

Louange de la Règle

CHAPITRE 158

HISTOIRE DU FRÈRE QUI LA PORTAIT SUR LUI.

208. Il était un très ardent défenseur de la vie commune et de la Règle ; il accorda une bénédiction particulière, d'ailleurs, à ceux qui l'observaient amoureusement¹. « La Règle, disait-il, c'est le livre de vie, l'assurance du salut, la moelle de l'Evangile, le chemin de la perfection, la clé du ciel, un pacte d'éternelle alliance. » Il voulait que tous les frères en possèdent le texte et le connaissent par coeur². Ils devaient l'entretenir en leur âme pour qu'elle leur rende courage aux moments de tiédeur, et qu'elle leur rappelle leurs promesses ; ils devaient pour ainsi dire l'avoir toujours devant les yeux pour diriger leur conduite ; bien mieux : ils devaient mourir avec elle.

Fidèle à ce dernier précepte, un frère convers qui doit être honoré comme martyr, s'assura dans les circonstances que voici la palme de la victoire. Les Sarrasins préparaient son supplice ; il se mit alors humblement à genoux, la Règle dans les mains, et dit à son compagnon : « Frère très cher, devant Dieu et devant toi je m'accuse de toutes les fautes que j'ai commises contre notre sainte Règle³. » Le glaive mit fin à cette brève confession et couronna sa vie par le martyre ; plus tard il se rendit célèbre par ses miracles et prodiges. Il était entré dans l'Ordre presque enfant, au point de pouvoir à peine supporter les jeûnes de Règle, et cependant il portait une cuirasse à même la peau. Heureux enfant dont les heureux débuts méritèrent une fin plus heureuse encore⁴ !

¹ Cette bénédiction clôt le Testament de saint François, elle suit immédiatement une exhortation à observer la Règle « purement et simplement ».

² 1 Reg 23 35.

³ 1 Reg 20 5.

⁴ Il s'appelait frère *Electus* et mourut du vivant de saint François. Son nom est inscrit au catalogue fribourgeois des saints de l'Ordre.

CHAPITRE 159

UNE VISION QUI DONNE UNE HAUTE IDÉE DE LA RÈGLE.

209. Le Père très saint fut un jour favorisé par le ciel d'une vision concernant la Règle. C'était à l'époque où les frères discutaient entre eux de l'approbation de la Règle, et le saint lui-même était vivement préoccupé de cette affaire. Il lui sembla en songe qu'il avait ramassé à terre de minuscules miettes de pain et qu'il devait les distribuer à ses frères affamés qui se pressaient nombreux autour de lui. Comme il hésitait à distribuer d'aussi petites miettes, qui auraient pu glisser entre les doigts, une voix lui dit du ciel : « François, avec toutes ces miettes fais donc une hostie et tu pourras donner à manger à tous ceux qui le désireront. » Il le fit, mais voilà que tous ceux qui la recevaient sans dévotion ou la traitaient sans égard, après l'avoir reçue, apparaissaient aussitôt nettement marqués de lèpre. Au matin, le saint raconta tout à ses compagnons, désolé de n'en pouvoir percer le mystère. Mais, dans la soirée, tandis qu'il veillait et priait, il entendit la voix lui dire du haut du ciel : « François, les miettes que tu as vues la nuit dernière, ce sont les paroles de l'Évangile, l'hostie représente la Règle, et la lèpre le péché. »

Les frères, en ce temps-là, étaient prêts à toutes les générosités¹, ils ne trouvaient pas trop sévère ni trop pénible la Règle qu'ils avaient promis d'observer. C'est qu'il n'y a point de place pour la paresse et le laisser-aller dans une âme que l'aiguillon de l'amour excite à faire toujours plus et mieux.

¹ *Supererogare* ; Cf. Lc 10 35 (Parabole du bon Samaritain). C'est le seul emploi du mot dans toute la Bible.

CHAPITRE 160

ENTRETIEN AVEC UN FRÈRE SUR LE SOIN A PRENDRE DU CORPS.

210. Une fois engagé dans les sentiers du Christ, le héraut de Dieu François eut à traverser de nombreux travaux et de pénibles maladies ; mais il ne rebroussa jamais chemin et finit par réaliser le parfait achèvement de la tâche qu'il avait si bien entreprise. Lassitude ni abattement ne purent ralentir sa course à la perfection, ni fléchir sa rigueur de mortification. Il était à la dernière limite de ses forces, et quand il s'accordait le moindre adoucissement, sa conscience le lui reprochait encore. Mais l'heure vint où les souffrances se firent intolérables, et l'on dut bien malgré lui utiliser quelques calmants. Il voulut d'abord consulter un frère dans le jugement duquel il avait confiance : « Que penses-tu, mon frère, des reproches que m'adresse souvent ma conscience pour les soins que je donne à mon corps ? Elle craint que je sois trop indulgent parce qu'il est malade et que je prenne d'excessives précautions pour lui accorder ses aises. Et pourtant il n'y prend lui-même aucun plaisir, car cette longue maladie a fini par lui ôter toute envie de quoi que ce soit. »

211. Le fils répondit à son père, sentant bien que sa réponse lui venait de Dieu : « Père, dis-moi, s'il te plaît, est-ce que ton corps ne t'a pas toujours, tant qu'il l'a pu, fidèlement obéi ? »

- Je dois lui rendre ce témoignage, mon fils : il a toujours été obéissant, ne s'est pas ménagé, mais s'est toujours précipité, si l'on peut dire, tête baissée, à chacun de mes ordres ; il n'a esquivé aucun travail, évité aucune fatigue pour accomplir ce qui lui était commandé ; nous nous sommes toujours très bien entendus, lui et moi, pour servir le Christ Seigneur sans regimber !

- Mais alors, Père, où est donc ta courtoisie, ton bon coeur, ta discrétion ? Est-ce ainsi qu'on se comporte envers un ami fidèle ? Reçoit-on des services sans rendre la pareille quand l'autre en a besoin ? Comment aurais-tu servi le Christ ton Seigneur sans la participation de ton corps ? Ne s'est-il pas exposé lui-même, dans ce but, à bien des dangers, comme tu l'avoues toi-même ?

- C'est vrai, mon fils, je l'avoue.

- Il n'est donc pas raisonnable de délaisser dans un si grand besoin l'ami fidèle qui pour toi s'est exposé à la mort. Toi, le secours et l'appui des affligés, ne va pas, ô Père, commettre ce péché contre le Seigneur.

- Et toi, mon fils, sois béni pour avoir su guérir mes scrupules par des paroles si bienfaisantes ! » Puis il s'adressa joyeusement à son corps : « Réjouis-toi, frère corps, et pardonne-moi ; je suis prêt maintenant à t'accorder ce que tu voudras et à te donner volontiers tout ce dont tu auras besoin. »

Mais à quoi peut bien prendre plaisir un corps presque éteint ? Comment le soutenir lorsque de toutes parts il tombe en ruines ? En François, déjà mort au monde, seul vivait le Christ ; les délices du monde étaient pour lui une croix parce que, dans son coeur, était enracinée la croix du Christ ; et si les stigmates s'étaient ouverts dans sa chair, c'est que la croix s'était implantée au plus profond de son âme.

CHAPITRE 161

CE QUI LUI FUT PROMIS PAR LE SEIGNEUR EN RÉCOMPENSE DE SES SOUFFRANCES.

212. On se demande avec stupeur comment, exténué par toutes sortes de tortures, il a eu assez de force pour les supporter. Bien mieux, il ne donnait pas à ses souffrances le nom d'ennemies, mais celui de soeurs. Les raisons de ces souffrances sont évidemment nombreuses. C'est d'abord pour lui conférer une gloire plus éclatante que le Très-Haut, après avoir confié au jeune soldat de dures expéditions, fournit encore au vétéran l'occasion de lutter et de triompher. Ses disciples ont aussi en lui un modèle, puisque l'âge ne put entamer son activité, ni la maladie son austérité. Ce n'est pas non plus sans raison que sa purification fut si totale dans cette vallée de larmes : s'il paya ici-bas ses dettes jusqu'au dernier quart d'as¹, à supposer qu'il soit toutefois resté en lui quelque souillure devant passer par le feu, c'est pour que son âme complètement purifiée pût, d'un trait, s'envoler aux cieux. Mais la principale raison, je crois, est celle qu'il donnait lui-même pour d'autres personnes : plus on a souffert, mieux on est récompensé.

213. Une nuit où le poids de souffrance était plus accablant que jamais, il eut pitié de lui-même, du fond du coeur². Mais son esprit toujours en éveil ne voulait pas de compromission avec la chair ; il invoqua le Christ et tint ferme le bouclier de la patience. Or, au cours de cette agonie de lutte et de prière, il reçut du Seigneur, en ces termes imagés, la promesse de la vie éternelle :

« Si la terre et l'univers entier étaient d'or pur, et si cet immense trésor ne valait même pas la peine d'être nommé en comparaison du trésor de gloire qui viendrait remplacer et récompenser les souffrances, est-ce que tu ne te réjouirais pas ? Est-ce que tu ne supporterais pas de bon coeur ce que tu dois souffrir pour un peu de temps ?

- Certes, affirma le saint, je serais au comble de la joie !

- Réjouis-toi donc, dit le Seigneur, car ta maladie est une assurance sur mon royaume ; grâce au mérite de ta patience, tu peux en attendre l'héritage avec certitude et sécurité. »

Quelle allégresse dut l'envahir à cette promesse si consolante ! Avec quelle patience, bien mieux avec quel amour accepta-t-il les souffrances de son corps ? Lui seul le sut jamais, car il fut bien incapable de l'exprimer ; il en fit comme il put la confiance aux frères qui l'entouraient. Et c'est alors qu'il composa son *Cantique des Créatures*, les invitant toutes à louer comme elles le pouvaient leur Créateur³.

¹ Mt 5 26. Nous dirions : jusqu'au dernier centime.

² C'était à Saint-Damien, durant l'hiver de 1224 : François resta plus de cinquante jours sans voir la lumière qui lui blessait les yeux ; souris et mulots envahissaient sa cellule de branchages, l'empêchant de dormir et de prier. Cf. Sp 100 et 119 ; LP 43 ; Fior 19.

³ Cf. Louette, *Le Cantique des Créatures*, Paris 1978.

CHAPITRE 162

COMMENT IL EXHORTA TOUS SES FRÈRES ET LES BÉNIT AVANT DE MOURIR.

214. A la mort de l'homme, dit le Sage, tout ce qu'il a fait sera découvert⁴, et cette parole s'est glorieusement accomplie chez le saint. Après avoir parcouru d'une âme légère la voie des commandements du Seigneur, après avoir gravi tous les échelons des vertus, il était parvenu jusqu'aux plus hauts sommets. Battu par le marteau de multiples tribulations, comme le fer à l'écroutissage, il avait enfin pris sa forme parfaite et atteint la limite de toute perfection. C'est alors surtout que ses actions merveilleuses brillèrent de leur éclat, et que l'on vit avec évidence combien sa vie avait été divine, lorsque, après avoir foulé aux pieds toutes les séductions de cette vie mortelle, il s'envola, libre, vers les cieux. Il avait jugé méprisable de vivre selon le monde ; il aima les siens jusqu'à la fin⁵, il accueillit la mort en chantant.

Quand il sentit venir le jour où la lumière éternelle succéderait pour lui à notre lumière périssable, il montra bien, par l'exemple de ses vertus, qu'il n'y avait rien de commun entre le monde et lui. Lorsqu'il fut en effet définitivement terrassé par la maladie qui devait mettre fin à ses maux, il se fit étendre nu sur la terre nue⁶ afin qu'en cette dernière heure, celle où peut-être l'ennemi livrerait le suprême assaut, il puisse lutter nu contre un adversaire nu. Sans peur, il attendait son triomphe, et ses mains jointes semblaient étreindre déjà la couronne de la justice. Il était là, couché sur la terre, dépouillé de sa tunique grossière, fixant des yeux le ciel comme il aimait à le faire et aspirant de tout son être à la gloire éternelle ; il tenait sa main gauche sur la plaie du côté pour la soustraire aux regards⁷. Il dit aux frères : « J'ai accompli ma tâche⁸ ; que le Christ vous apprenne à accomplir la vôtre⁹ ! »

215. A ce spectacle, ses fils, que poignait une intense émotion, étaient tout en pleurs ; son gardien devina, par une inspiration divine, les désirs du saint, et, refoulant ses sanglots, il courut prendre une tunique, un capuchon, des caleçons, et les tendit au Père avec ces mots : « Sache que je te prête ces caleçons, cette tunique et ce capuchon ; accepte-les au nom de l'obéissance. Mais pour que tu sois convaincu de n'avoir sur eux aucun droit de propriété, je te défends de les donner à qui que ce soit. » Le saint fut tout heureux et jubiland d'allégresse d'avoir été jusqu'au bout fidèle à sa dame la Pauvreté ; par souci de pauvreté, il avait donc voulu, au moment de la mort, ne rien posséder qui ne lui eût été prêté par autrui ; encore ne voulait-il qu'un capuchon de bure grossière pour protéger les plaies pratiquées par l'ophtalmologiste, alors qu'il aurait eu besoin bien plutôt d'un bonnet de tissu moelleux et fin.

216. Ensuite le saint leva les mains vers le ciel et glorifia le Christ pour tant de joie : s'en aller vers Lui entièrement libre, débarrassé de tout. Pour imiter en tous points le Christ son Dieu, il aima jusqu'à la fin ses frères et ses fils, qu'il avait aimés dès le début. Il fit appeler, en effet, tous les frères alors présents dans la maison, et, avec quelques paroles de consolation pour

⁴ Si 11 29.

⁵ Jn 13 1.

⁶ Les vêtements symbolisant les divers attachements de l'âme pour le monde. L'idée est empruntée à saint Grégoire le Grand, *Homélie* 32, N° 2 ; elle avait déjà été exploitée par Celano pour la scène sur laquelle s'ouvre la vie religieuse de François : 1 C 15.

⁷ Salimbene nous confie, dans sa *Chronique* (Ed. Holder-Egger, MGH scr. t. XXXII, p. 195) : « Frère Léon, son compagnon, qui était présent, m'a dit qu'on aurait cru voir absolument un crucifié descendu de la croix. »

⁸ 1 R 19 20.

⁹ Ep 4 21.

adoucir leur chagrin, les exhorta de tout son coeur de père à aimer Dieu ; il ajouta quelques mots sur la patience et la pauvreté, leur recommandant le saint Evangile avant toute autre Constitution. Enfin, sur tous les frères qui l'entouraient, il étendit la main droite et la posa sur la tête de chacun, en commençant par son vicaire. « Adieu, mes fils, leur dit-il ; restez toujours dans la crainte du Seigneur. La tentation viendra et la tribulation est proche, mais bienheureux ceux qui iront jusqu'au bout de ce qu'ils ont entrepris. Pour moi, je m'en vais vers Dieu, à la grâce duquel je vous confie¹⁰. » Il les bénit et, avec eux, tous les frères vivant alors et tous ceux qui devaient venir après eux jusqu'à la fin des siècles.

Que Personne n'ose s'accaparer cette bénédiction donnée aux présents pour les absents ; telle qu'elle a été rapportée ailleurs, elle semble attribuée à un personnage particulier : en fait, elle doit être attribuée plutôt à la fonction¹¹.

¹⁰ Cet adieu est repris de 1 C 108 presque textuellement.

¹¹ Ce dernier passage a donné lieu à de nombreuses discussions. On y voit généralement une rétractation de la bénédiction à frère Elie dans 1 C 108. Les défenseurs du Vicaire du saint croient le passage interpolé.

CHAPITRE 163

SES DERNIERS MOMENTS. SA MORT.

217. Comme les frères pleuraient amèrement et se lamentaient, inconsolables, le Père demanda du pain, il le bénit, le rompit et en donna un petit morceau à chacun ; puis il fit apporter l'Évangélique et demanda lecture du passage de saint Jean, qui commence par cette phrase : « La veille de la Pâque, Jésus, sachant qu'était venue l'heure de quitter ce monde pour aller à son Père... » Il commémorait ainsi la dernière Cène que le Seigneur avait célébrée avec ses disciples. C'est en souvenir du Seigneur qu'il accomplit tous ces rites, et pour montrer à ses frères combien était grand son amour pour eux.

Il passa en actions de grâces les deux ou trois jours qui lui restaient à vivre, demandant à ses compagnons les plus chers de louer le Christ avec lui. Il entonna lui-même, comme il put, le psaume : Ma voix crie vers Yahweh, de ma voix j'implore le Seigneur¹. Il invitait même toutes les créatures à louer, à aimer Dieu, leur chantant le Cantique qu'il avait jadis composé².

Il n'est pas jusqu'à la mort, objet d'épouvante cependant et de terreur pour tous, qu'il n'ait engagée à louer Dieu aussi ; il se portait joyeux à sa rencontre et l'invitait à entrer chez lui : « Que ma soeur la mort soit la bienvenue », disait-il. A son médecin : « N'aie pas peur de me dire que la mort est proche, car elle est pour moi la porte de la vie. » Et aux frères : « Lorsque vous me verrez à toute extrémité, vous me coucherez nu sur la terre nue, comme avant-hier, et vous m'y laisserez encore après mon dernier soupir, le temps nécessaire pour parcourir un mille à pas lents. »

L'heure vint enfin où, tous les mystères du Christ s'étant réalisés en lui, son âme s'envola dans la joie de Dieu.

¹ Ps 141.

² Cf. 1 C 109.

CHAPITRE 164

VISION DU FRÈRE AUGUSTIN MOURANT.

218. Dans la Terre de Labour, frère Augustin, alors ministre des Frères, touchait lui aussi à sa fin et avait même déjà perdu la parole depuis assez longtemps, quand, à la stupeur de ceux qui l'entouraient, il se mit à crier soudain : « Attends-moi, Père, attends-moi ! J'arrive, je viens avec toi ! » Abasourdis, les frères lui demandent à qui il ose ainsi parler ; et lui de répondre : « Eh ! vous ne voyez donc pas notre Père François qui part au ciel ? » Et à l'instant son âme sainte, quittant la chair, s'en fut rejoindre le Père très saint.

CHAPITRE 165

COMMENT LE PÈRE, APRÈS SA MORT, APPARUT A UN FRÈRE.

219. La même nuit et à la même heure, était plongé dans la prière un frère de grande sainteté. Le saint lui apparut dans la gloire, vêtu d'une dalmatique de pourpre, et suivi d'une foule innombrable. Quelques-uns quittèrent les rangs de ce cortège pour venir demander au frère :

« Cet homme n'est-il pas le Christ ?

- C'est bien lui ! » répondait-il.

Et d'autres l'interrogeaient ensuite :

« Cet homme n'est-il pas saint François ?

- C'est bien lui ! » répondait-il encore.

Ainsi pour le frère comme pour la foule qui entraît au ciel avec le saint, François et le Christ ne faisaient qu'un. Si l'on veut bien la comprendre, cette affirmation n'est point téméraire, puisque « celui qui s'unit à Dieu devient avec Dieu un seul Esprit¹ » et puisque Dieu « doit devenir tout en tous² ».

Finalement, le bienheureux Père parvint, toujours suivi de son merveilleux cortège, dans un endroit très riant, où coulaient des eaux limpides parmi la verdure des pelouses, la splendeur des parterres et la magnificence variée des arbres ; il y avait un palais immense et somptueux où fut reçu dans la joie le nouvel habitant des cieux ; il y retrouva un grand nombre de ses frères, tous ensemble prirent place à une table splendidement préparée et banquetèrent joyeusement.

¹ 1 Co 6 17.

² 1 Co 12 6.

CHAPITRE 166

VISION DE L'ÉVÊQUE D'ASSISE.

220. L'évêque d'Assise était alors en pèlerinage au sanctuaire de Saint-Michel¹. Il s'en revenait et avait reçu l'hospitalité à Bénévent lorsque le bienheureux François lui apparut, durant la nuit qui suivit son trépas, et lui dit : « Voici, Père, que je quitte le monde et que je m'en vais au Christ. » Le lendemain, au réveil, l'évêque raconta sa vision aux gens de sa suite, appela le notaire et lui fit inscrire le jour et l'heure. Cette nouvelle l'avait profondément attristé ; tout en pleurs, il se lamentait d'avoir perdu le meilleur des pères. De retour à sa ville d'Assise, il raconta son aventure et rendit à Dieu, pour tous ses bienfaits, d'ardentes actions de grâces.

220a. Canonisation et translation de saint François². Au nom du Seigneur Jésus. Amen. L'an 1226 de l'Incarnation du Seigneur, le 3 octobre, au jour qu'il avait prédit, après vingt années d'adhésion parfaite au Christ en suivant la vie et les traces des apôtres, François, l'homme apostolique, dégagé des entraves de cette vie mortelle, accomplit enfin son heureux passage vers le Christ. On l'enterra tout auprès de la cité d'Assise³ ; il se mit alors à rayonner de miracles si nombreux, si remarquables et si variés qu'en peu de temps cette merveille des temps nouveaux força l'admiration d'une grande partie de l'univers. En nombre de pays la splendeur de ses miracles le rendait célèbre ; de toutes parts on accourait, joyeux d'avoir été par lui délivré de ses misères ; et le seigneur pape Grégoire, alors à Pérouse avec tous les cardinaux et de nombreux prélats, envisagea de le canoniser. D'un commun accord, tous se prononcèrent favorablement. On approuva le récit des miracles que le Seigneur avait opérés par son serviteur, et l'on décerna les plus grands éloges à la sainteté de vie de notre bienheureux Père.

Furent invités d'abord à une si grande solennité les princes de la terre. Puis, au jour fixé, l'affluence des prélats et une immense foule de peuple, accourue pour témoigner sa dévotion au saint, escortèrent le pape qui fit son entrée à Assise pour procéder solennellement à la canonisation. L'emplacement avait été organisé et décoré pour la circonstance ; tous s'y rassemblèrent, et le pape Grégoire, s'adressant au peuple tout entier avec beaucoup d'émotion et de douceur, lui prêcha les grandeurs et les merveilles de Dieu. Il fit ensuite de notre saint Père François un panégyrique d'une grande élévation sans pouvoir contenir ses larmes à l'évocation d'une telle pureté de vie. Après son discours, le pape Grégoire, levant les mains vers le ciel, s'écria d'une voix forte⁴...

¹ Au mont Gargan, en Pouille. - Cet évêque d'Assise était Guido, celui-là même qui présidait le tribunal lors de la scène du dépouillement de François. Il mourut le 30 juillet 1228, ainsi qu'il est écrit sur l'ancien missel de l'église Saint-Nicolas d'Assise, actuellement à Baltimore, USA.

² Ce paragraphe manque dans le manuscrit d'Assise, base de l'édition de Quaracchi. Il est fourni par le manuscrit de Marseille, lui-même malheureusement interrompu aussi un peu plus loin.

³ A Saint-Georges, actuellement à l'intérieur de la ville.

⁴ Ici s'arrête le ms. M : le dernier folio du cahier a été arraché. Une Vie de saint François en vers français, composée entre 1257 et 1266 d'après le texte latin de 2 Celano, fournit un récit assez long et circonstancié de la translation des reliques de saint François. Ce récit s'inspire d'une source qui n'est aucune des sources latines connues, et qui a donc toutes les chances d'être le paragraphe perdu de 2 Celano. Cette version française prend donc, de ce fait, « un intérêt considérable et même la valeur historique d'une source latine originale ». (M. Thomas, *Recherches sur les légendes françaises de saint François d'Assise*, thèse (dactyl.), Paris, 1942, p. 46). Le manuscrit est le B.N. fr. 2094, dont il existe une copie du XIX^e siècle à Dôle, ms 303.

CHAPITRE 167

PRIÈRE ADRESSÉE AU SAINT PAR SES COMPAGNONS.

221. Nous avons essayé, bienheureux Père, de chanter le mieux que nous le pouvions, dans notre simplicité, tes hauts faits, ta sainteté, tes innombrables vertus. Nous savons que nos pauvres paroles ont laissé dans l'ombre une grande part de tes mérites, impuissantes qu'elles sont à exprimer une si grande perfection. Nous te prions, toi et nos lecteurs, de mesurer notre affection au travail que nous avons fourni et de se réjouir à constater que les plumes humaines restent bien au-dessous de merveilles si hautes.

Qui pourrait, ô grand saint, concevoir en lui-même et imprimer chez les autres les ferveurs de ton âme et ces élans d'amour qui montaient sans cesse de ton coeur vers Dieu ? En écrivant, nous étions sous le charme de ton doux souvenir que nous voulons rappeler à tous, ne fût-ce que par des balbutiements, tant que nous vivrons. Tu te nourris maintenant de la « fleur du froment¹ » dont tu avais soif. L'abondance qui règne dans la maison de Dieu ne procure pas, croyons-nous, cet enivrement qui te ferait oublier tes fils, puisque Celui-là même que tu bois se souvient de nous².

Attire-nous donc à toi, Père ; « que nous courrions entraînés dans le sillage de tes parfums³ », nous que tu vois jusqu'ici tièdes, paresseux, négligents et abattus. Ton petit troupeau suit d'un pas déjà défaillant ; nos pauvres yeux éblouis sont trop faibles pour soutenir l'éclat de ta perfection. Rends-nous un regain de vie, ne permets pas que notre vie nous rende différents de toi, puisque par notre profession nous sommes semblables à toi.

222. Nous adressons nos humbles prières à l'éternelle et miséricordieuse Majesté de Dieu en faveur du serviteur du Christ, notre ministre, ton successeur dans l'humilité, ton imitateur dans la véritable pauvreté, qui soigne tes brebis avec beaucoup de sollicitude, de douceur et d'affection, pour l'amour du Christ. Prête-lui secours et manifeste-lui ton affection, Père, afin que, marchant toujours sur tes traces, il arrive lui aussi à posséder éternellement la gloire dont tu jouis maintenant.

223. Nous te supplions aussi de tout coeur pour celui de tes fils qui, maintenant comme autrefois déjà, vient d'écrire ta vie. Il t'offre avec nous cet ouvrage indigne de tes mérites, mais amoureusement composé. Garde-le à l'abri de tout mal, augmente ses mérites, et par tes prières, obtiens-lui de partager éternellement la compagnie des saints.

224. Souviens-toi enfin de tous tes fils qui, en butte à de graves dangers, n'arrivent que de très loin à suivre tes exemples, tu le vois bien. Donne-leur la force pour résister, rends-les plus purs, que leur gloire étincelle ; remplis-les de joie pour qu'ils en portent les fruits ; répands sur eux l'Esprit de grâce et de prière⁴ pour qu'ils possèdent comme toi la véritable humilité, qu'ils observent comme toi la Pauvreté, et méritent d'aimer comme toi le Christ crucifié qui, avec le Père et l'Esprit-Saint, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen !

¹ Ps 80 17.

² Ps 35 8. Tout ce développement est largement tributaire de saint Augustin, *Confessions*, IX, 3.

³ Ct 1 3.

⁴ Za 12 10.

